







Le Medecin observateur.

ETAT DE LA MEDECINE ANCIENNE ET MODERNE,

AVEC

Un Plan pour perfectionner celle-ci :

Par M. CLIFTON, *Docteur en Méd. Médecin de Son A. R. le Prince* DE GALES, *Membre du College des Médecins & de la Societé Roïale de Londres*,

Traduit de l'Anglois par M. L. D. F.

AVEC

Les Expériences sur le Remede de Mademoiselle STEPHENS, *faites par M.* HALES *Auteur de* LA STATIQUE DES VÉGÉTAUX,

Traduites par M. CANTWEL, de la Soc. Roïale, Doct^r. des Facultés de Paris & de Montpellier.

A PARIS,

Chez QUILLAU, Imprimeur-Juré-Libraire de l'Université, rue Galande, près la Place Maubert, à l'Annonciation.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

IL n'eſt aucun Médecin, qui ne convienne que ſon art eſt incertain, & que le plus habile eſt celui qui ſçait le mieux conjecturer. Cependant il en eſt de la Médecine comme de l'Hiſtoire, ou plûtôt comme de certains points hiſtoriques, ſur leſquels la critique des Sçavans s'éxerce. De ce que ces points ſont douteux, s'enſuit-il que toute l'Hiſtoire ſoit problématique ? La Médecine, par rapport à pluſieurs cas, eſt un Art certain qui a ſes axiomes infaillibles : il ne s'agit que d'étendre davantage ſa certitude, & de diminuer ſes ténébres. Mais c'eſt à quoi l'on ne parviendra jamais, par les diſputes des Ecoles, par les ſyſtêmes, par les hypothéſes, par les calculs, par les combinaiſons. Il n'y a que

l'expérience traditionelle & personnelle, qui puisse jamais faire un bon Médecin: non qu'il faille interdire toute sorte de raisonnement sur les maladies; mais on ne doit raisonner que d'après l'expérience.

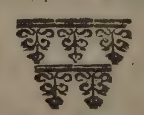
Après avoir imaginé cent hypotheses, après avoir couru d'opinions en opinions, après avoir écrit vingt mille volumes sur l'Art de guérir, on en revient aujourdui à la doctrine d'Hippocrate; c'est-à-dire, que si l'on excepte de stériles découvertes, & le vain enrichissement de la matiére médicale, on n'est pas plus habile en Médecine, qu'on l'étoit il y a environ quatre mille ans. Hippocrate ne s'est attaché qu'à l'Observation, & a méprisé tous les systêmes. Ce n'est qu'en marchant sur ses traces, que la Médecine peut être perfectionnée.

L'Auteur de l'Ouvrage, qu'on donne en François, est le fameux Editeur de l'*Hippocrate* d'Angleterre, Personne peut-

être n'a jamais plus approfondi l'eſprit & les maximes de ce Prince de la Médecine. Il recommande à tous les Médecins de l'étudier & en même temps de l'imiter, en obſervant ſans ceſſe comme lui. Pour prouver que tous les ſyſtêmes & toutes les ſubtilités ſont inutiles en Médecine, il donne l'Hiſtoire des anciennes ſectes de Médecins, & de leurs ridicules opinions. Il fait connoître en même temps tous les grands hommes, qui ont embraſſé ces différentes Sectes, & qui s'y ſont acquis de la réputation. Voilà pour ce qui regarde la Médecine ancienne. Cette partie de l'Ouvrage de M. CLIFTON eſt curieuſe & inſtructive. Quant à ce qui regarde la Médecine moderne, il n'intereſſe pas moins ſon Lecteur. Ce que j'y trouve de plus utile, eſt qu'il apprend au Public à ſe connoître en Médecins.

Enfin, après avoir ſolidement prouvé qu'il n'y a que l'Obſervation qui puiſſe perfectionner la Médecine, il

trace un plan judicieux, pour rendre l'Obſervation actuelle utile à la poſtérité. Car tous les Médecins conviennent aſſez qu'il faut obſerver, & que le malade eſt le vrai livre du Médecin. Mais comment le faut-il lire ce livre, pour en profiter? C'eſt ce que beaucoup de Docteurs ignorent, & ce que M. CLIFTON leur apprend dans ſon Ouvrage. On a tâché, dans cette Traduction, de rendre éxactement & clairement toute la juſteſſe & toute la netteté des idées du Médecin Anglois : & pour exciter les jeunes Médecins à s'adonner à l'Obſervation, on a repréſenté à la tête de cet Ouvrage un jeune Membre de la Faculté, faiſant ſes fonctions auprès d'une aimable Malade; & obſervant avec ſoin tous les ſymptomes de ſa maladie.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Imprimeur Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désiroit imprimer & donner au Public deux écrits intitulés, l'un, *Etat de la Médecine Ancienne & Moderne, avec un plan pour perfectionner celle-ci;* l'autre, *Nouvelles Expériences sur le Remede de Mademoiselle Stephens*, tous deux traduits de l'Anglois, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission, pour ce nécessaires : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre ou faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; faisons défenses à tous Libraires Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-

ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les expoſer en vente, ſoit Manuſcrit ou imprimé qui auront ſervis de Copies à l'impreſſion deſdits livres seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles VOUS MANDONS ET ENJOIGNONS de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie deſditesPréſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits livres, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre-Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & ce nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingtiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cens quarante deux, & de notre Regne le vingt-ſeptiéme. Par le ROY en ſon Conſeil, Signé SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 47. Fo. 39. conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 24. Juillet 1742. Signé, SAUGRAIN, *Syndic.*

A SON



A SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE DE GALES.



ONSEIGNEUR,

LES arts & les sciences ont toujours été jugées si impor-

tantes au bonheur de l'humanité, que les plus ſages & les meilleurs Princes, dans tous les ſiécles, ſe ſont fait un honneur & un plaiſir de les proteger, & d'en favoriſer les progrès. Votre Alteſſe Royale eſt trop verſée dans l'hiſtoire, pour qu'il ſoit néceſſaire de lui prouver cette vérité par des exemples. Chaque Nation a eu ſes Mécenes. Mais on peut dire que les ſciences n'ont jamais été auſſi univerſellement favoriſées, ni traitées avec autant de diſtinction en ce Royau-

me, que ſous l'heureux gouvernement de la très-Illuſtre Maiſon de Hanovre.

Encouragé par les exemples que j'ai ſous les yeux, & par l'idée générale de vos diſpoſitions naturelles, j'oſe, MONSEIGNEUR, vous préſenter cet ouvrage, ſur l'état de la Médecine ancienne & moderne ; *ouvrage, qui concerne un Art ſi utile aux hommes. Mon deſſein a été de rendre cet Art ſimple & conforme à la nature, & par là plus ſalutaire. C'eſt à ce titre*

que je me flatte qu'il ſera reçu favorablement de votre Alteſſe Royale, dont je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-
obéïſſant Serviteur
FRANÇOIS CLIFTON.



PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

UN AMI particulier m'ayant exhorté à faire un court examen de l'état de la Médecine ancienne & moderne, ſujet curieux, utile, & qu'il étoit important de traiter en ce tems-ci, je me ſuis mis à revoir ce que j'avois écrit autrefois ſur cette matiére, pour mon uſage particulier; ce qui par conſéquent étoit trop foible & trop negligé, pour être donné au Public, ſans des additions & des changemens conſidérables.

Mon premier deſſein avoit été d'éclaircir la matiére pour ma ſatisfaction particuliére, afin de me mettre en état de former un jugement impartial touchant la prééminence entre les Anciens & les Modernes : Queſtion qui étant une fois décidée, peut nous rendre capables de perfectionner notre art, & de le rendre plus utile. * Les premiers pas que j'ai faits dans cette recherche, m'ont un peu coûté ; & je n'ai rien negligé, par ce qu'ils étoient néceſſaires. A l'égard de ce que j'ai depuis ajoûté à ce que j'avois autre-

* Si quelqu'un s'imagine que cette perfection de l'art n'a aucun raport à la queſtion, je l'invite à lire avec attention la concluſion de l'*hiſtoire* du Docteur Freind. T. I.

fois écrit ſur ce ſujet, (ce qui eſt un travail aſſez conſidérable) quoi que cette tâche me fût en quelque ſorte impoſée dans le tems que j'étois appliqué à préparer mon Edition d'Hippocrate, comme néanmoins le ſujet étoit de la plus grande conſéquence, j'ai cru devoir interrompre quelque tems mon travail par raport à l'Edition, d'autant plus que cet Ouvrage me fourniſſoit l'occaſion de réfuter ce qu'on a dit de mon Livre intitulé, *Tabular obſervations for the improvement Of Phyſik*, que je publiai l'année derniere. On a prétendu que par un excès d'eſtime pour les Anciens, j'avois trop rabaiſſé les Moder-

nes. Tout injuste qu'est ce jugement, il a trouvé des partisans. J'ai écrit ce que je pensois alors, & depuis je n'ai trouvé aucune raison qui m'ait fait changer de sentiment, par raport à l'utilité de l'observation en Médecine & à l'inutilité des systêmes & des theories. La Methode que j'ai proposée dans cet écrit, peut retirer quelque avantage des differens systêmes que j'y expose. Ainsi le Lecteur ne doit point être surpris de trouver dans le Livre que je publie aujourdui, plusieurs choses qui sont dans l'autre. Le dessein des deux écrits est le même, & on s'y propose également de perfectionner la Médecine par

une voye courte, aiſée, & naturelle.

Hippocrate, Celſe, Pline, Celius Aurelianus, & Galien, parmi les Anciens; Le Clerc & Freind parmi les Modernes, ſont les principaux Auteurs que j'ai conſultés. Je me flatte que l'abregé concis que je donne de l'hiſtoire de la Médecine ancienne & moderne, & mes remarques ſemées dans cette partie hiſtorique, ne dégoûteront perſonne, pas même ceux qui ſont les plus familiariſés avec ces Auteurs. A l'égard des autres, que je ſuppoſe peu verſés dans l'étude de ces célébres Originaux, ils trouveront ici bien des choſes clairement &

ſimplement expoſées, des choſes, ſinon amuſantes, au moins utiles.

Du reſte, je puis proteſter d'avance, que je n'ai rien exageré ici par des vûes particuliéres d'intérêt perſonnel, & qu'auſſi je n'ai rien avancé inconſidérément, pour cauſer du trouble : conduite que j'ai toujours eue en horreur. J'ai mis au jour ce que je juge vrai, après de ſérieuſes refléxions, & je le propoſe, afin qu'on y faſſe attention, & qu'on le pratique, ſi on le juge convenable.

La liberté que j'ai priſe de louer, de critiquer, & de comparer les opinions & les pratiques de differens Médecins en

differens ſiecles, déplaira peutêtre à quelques perſonnes, comme un peu contraire quelquefois à cette politique complaiſance, que la vaine politeſſe de notre ſiécle a miſe ſi fort à la mode. Je ſerois au deſeſpoir d'avoir bleſſé quelqu'un : je ſuis certain de n'en avoir jamais eu l'intention. Mais ſi l'on ne parle pas librement, à quoi ſert de parler? Comment parviendra-t-on à connoître la verité, ſi nous déguiſons nos penſées? Je puis aſſurément me tromper comme un autre, (car qui eſt infaillible) mais je ne ſoutiens point d'erreurs par obſtination. Du reſte, je ne ſuis pas aſſez eſclave de mes opinions, pour

ne les pas abandonner, ſi quelqu'un veut bien me faire voir que ce ſont des erreurs, & pour ne le pas remercier de m'avoir déſillé les yeux. La vérité eſt le terme où j'ai toujours aſpiré, ſurtout en matiére de Médecine, où il eſt ſi important de la connoître, & où les mépriſes & les fraudes ſont ſi funeſtes.

C'eſt pour cela qu'il eſt à propos qu'un Médecin expoſe toujours ſon opinion clairement & avec candeur, quand même il en devroit ſouffrir un peu en qualité d'auteur, plutôt que d'induire les hommes en erreur, par une frivole oſtentation de philoſophie. A quoi ſert de flatter les oreilles par des dif-

cours ſéducteurs? Il faut étudier l'art, & non le métier. Les maladies ne ſe guériſſent point par des diſcours fleuris, ou par des maniéres enjoüées, mais par une conſtante & réguliére obſervation de leurs apparences, & par une judicieuſe application des remédes. La jalouſie, la malice, le mépris, les plaiſanteries de certains Praticiens, ne doivent point détourner d'une ſi noble & ſi utile étude. Celui que des vûes baſſes & malhonnêtes ne conduiſent point, trouvera toujours des amis qui prendront ſon parti. Celui au contraire qui n'agit que par des vûes intéreſſées & mépriſables, peut jouir quelque tems d'une

vogue paſſagére; mais il ſera bientôt connu, & tôt ou tard il ſe verra la dupe de ſes artifices.

Je ſçais *qu'il eſt difficile d'attaquer certains vices, & de heurter de front certains abus, ſans ſe faire bien des ennemis*, & que bien ſouvent on n'en retire aucun fruit. Il eſt des hommes aſſez méchans, pour s'oppoſer à tout ce qui eſt bon, ou à tout ce qu'ils ne ſont pas en état de pratiquer. *Leur arme ordinaire eſt la calomnie*. Mais ces hommes indignes, qu'on peut appeller les fléaux de l'humanité, malgré leur perverſité & leurs diſcours injurieux, ne doivent jamais nous détourner de ce qui peut être avantageux au public.

Les vices qui ſont fructueux, ſont de tous les plus difficiles à déraciner. Cependant il eſt quelquefois néceſſaire de les attaquer, quand ce ne ſeroit que pour eſſayer, ſi l'on ne pourroit pas les corriger. Il eſt très-certain, qu'il eſt poſſible de réformer dans la Médecine pluſieurs choſes, qu'on peut regarder comme des vices & des abus de l'art. Il n'eſt pas moins conſtant, que ſi perſonne n'entreprend cette réforme, ces vices & ces abus ſubſiſteront éternellement.

Tout le monde conviendra qu'il ſeroit à propos d'extirper la charlatanerie, & de prévenir ou de détruire la vogue qu'ont

eu depuis quelque tems certains avanturiers, indignement protégés par des perſonnes en place, & ſçavantes. Si la charlatanerie prend une fois le deſſus, les fondemens de notre art ſeront ſapés, & il n'y aura bientôt plus de différence entre le plus ignorant Empirique & le Médecin le plus éclairé; & ce qu'il y a de pis, la vie des citoyens ſera le jouet de l'effronterie.

On voit clairement, que rendre plus aiſée & moins couteuſe pour le malade la pratique de la Médecine, c'eſt être bienfaiſant envers le public. Mon plus grand deſir, & en même tems ma plus grande ſatisfaction ſeroit donc de voir la prati-

que

que de notre art ſur un ſi bon pied, que perſonne ne redoutât la Médecine, lorſque réellement on auroit beſoin d'y avoir recours, mais que chacun en reçût tout le ſoulagement que cet art eſt capable de procurer aux hommes. Voilà le but de tous les travaux honnêtes, & celui du mien.

Du reſte, je ne crois pas qu'il puiſſe ſe trouver aucun homme aſſez injuſte, pour conclure de cet écrit, & de quelques expreſſions qui y ſont ſemées, que je ſuis ennemi de la Pharmacie. Si cela arrivoit, je demanderois la permiſſion de lui répondre que ſa concluſion eſt fauſſe. Je ne ſuis ennemi de

qui que ce ſoit, ſi ce n'eſt de ceux qui trompent & qui nuiſent.

S'il eſt tout à fait raiſonnable qu'un Médecin, dont l'éducation a couté beaucoup, & qui après de longues & pénibles études, ſe devoue au ſervice du public, en ſoit conſidéré & récompenſé, pour ſes ordonnances & ſon aſſiduité auprès des malades, il n'eſt pas moins juſte qu'un Apoticaire, qui a appris à grands frais les régles de ſon art & les myſtéres de ſa profeſſion, & qui eſt conſtamment obligé de ſervir le public, à quelque diſtance que ſoit le malade qui a recours à ſes remédes, il n'eſt pas, dis-je, moins juſte, qu'il jouiſſe d'une conſidé-

ration particuliére, non ſeulement par raport aux remedes qu'il ſçait compoſer, mais encore pour les peines qu'il ſe donne auprès des malades, quand il s'agit ſeulement d'exercer la petite Médecine; ce qu'il eſt ordinairement en état de faire.

Il eſt un autre article, ſur lequel je dois encore prévenir le Lecteur, de peur qu'on ne prenne dans un ſens contraire au mien ce que je dis de la Philoſophie médicale. Par cette Philoſophie je n'entens autre choſe qu'une vaine théorie, & certaines opinions particuliéres ſur les cauſes des maladies, lorſque les Médecins s'amuſent à conſidérer, pourquoi telle ou telle maladie exiſte. Tan-

dis que le Médecin cherche à expliquer physiquement la maladie, le malade meurt. C'est ce qui est souvent arrivé parmi les anciens, & ce qui arrive encore quelquefois parmi les modernes, quand la philosophie se mêle de diriger la Médecine, & que le Médecin l'y applique sans jugement: Et cela arrivera toujours, lorsqu'on préférera les systêmes à l'observation. Dans tout autre cas, on ne peut trop estimer la Philosophie.

Voilà les réflexions que j'ai cru nécessaires de publier à la tête de mon ouvrage, & si ce qu'on va lire est un peu goûté du public, je me croirai bien récompensé de ma peine.



ETAT DE LA MEDECINE ANCIENNE ET MODERNE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'état de la Médecine *parmi les Grecs.*



OUS avons tâché jusqu'ici de faire croire au monde, que la Médecine des Anciens étoit fort inférieure à la nôtre. Nous prétendons que nos découvertes dans la

Philoſophie, dans l'Anatomie, & dans l'adminiſtration des remedes, nous ont procuré de ſi grandes lumiéres, que nous pouvons aujourdui plus voir en un jour, que les Anciens n'ont pu voir en un ſiécle. Il eſt vrai que nous avons fait de grandes découvertes, & que nous en avons retiré des avantages conſidérables. Je crois néanmoins qu'il y a eu un tems, que la Médecine étoit plus parfaite qu'elle ne l'eſt aujourdui, & qu'un jour elle le ſera davantage qu'elle n'eſt & qu'elle n'a été; ce qui arrivera, ce me ſemble, ſi l'on peut venir à bout de deux ou trois choſes. Mais avant que de dire en quoi elles conſiſtent, il ne ſera pas inutile de conſiderer l'ancien etat de la Médecine, & enſuite ſon état preſent. Cet examen nous fera porter un jugement ſain ſur la matiére dont il s'agit, & nous mettra peut-être à portée de trouver plus aiſément un moyen clair & métho-

dique de perfectionner notre art.

Les premiers Médecins ſe ſont contentés durant pluſieurs ſiécles d'obſerver les faits avec une grande attention, ſans ſe mettre en peine d'expliquer ce qui les produiſoit. Ils s'appliquoient en même tems à chercher les remedes les plus efficaces, ſans entreprendre de rendre raiſon de leurs effets. Ils croyoient que des obſervations exactes & de bons remedes étoient beaucoup plus utiles, que tous les raiſonnemens qu'on pouvoit faire.

La famille des Aſclepiades, qui ſubſiſta plus de ſept cens ans, & qui ſeule durant tout ce tems-là, poſſéda, pour ainſi dire, en propre l'Art de guérir, n'eut point d'autre maniére de pratiquer; & ſi les Philoſophes ne s'en fuſſent pas mêlés dans la ſuite, peut-être que nous n'aurions pas aujourdui toutes ces vaines théories, qui ont défiguré notre Art. Il faut néanmoins

convenir qu'avant Pythagore, qui le premier a introduit la Philoſophie drns la Médecine (environ quatre-vingts ans avant Hippocrate) les Médecins avoient un grand goût pour le fanatiſme & la ſuperſtition. Se diſpenſant du ſoin pénible qu'exige l'obſervation, ils avoient volontiers recours aux charmes & aux amulétes : ſuperſtition fort commune dans le ſiécle d'Eſculape, qui comme le diſent Celſe & Galien *, fut le premier qui retira la Médecine des mains du vulgaire, & s'attâcha à ce qu'elle avoit de ſolide. C'eſt cet Eſculape des Grecs (fils d'Apollon & éléve du Centaure Chiron) ſi fameux dans l'antiquité pour ſon profond ſçavoir par raport à la Médecine, dont il donna de grandes preuves dans l'expédition des Argonautes, ainſi que ſes deux fils Podalire &

* Voyez la Préface de Celſe, & le premier Chapitre du Livre de Galien intitulé, *Medicus.*

Machaon, au Siége de Troye, cinquante ans après.

C'eſt à lui que nous ſommes redevables de la Médecine Clinique, c'eſt-à-dire, de la coutume de viſiter les malades dans leurs lits, ſans quoi il eſt bien difficile de connoître la nature & les progrès d'une maladie. Comment des Médecins qui ſe tenoient toute la journée au coin des ruës, pouvoient-ils examiner l'état des malades? C'étoit pourtant l'uſage chez les Babyloniens & les Aſſyriens, dans l'enfance de la Médecine.

Nous lui devons pareillement la Médecine Gymnaſtique; autre progrès de l'Art. Je ſçais qu'Herodicus, qui fut, dit-on, le maître d'Hippocrate, paſſe généralement pour en avoir été l'inventeur. On ne peut nier au moins, qu'il n'ait porté cette méthode plus loin qu'aucun de ſes prédeceſſeurs. Ce fut lui qui établit la Gymnaſtique, ou l'exercice,

comme un moyen & un art de conserver, ou de recouvrer la ſanté; art qu'il réduiſit à des régles & à des préceptes, perdus il y a longtems, & alors fort eſtimés. La pratique en fut cependant funeſte à quelques perſonnes, ſurtout dans les fiévres, comme Hippocrate l'a remarqué (1). Galien nous dit expreſſément (2) qu'Eſculape preſcrivoit à ſes malades des exercices de pluſieurs eſpeces, & que par cette raiſon il peut paſſer pour le pre-

(1) L. 6. cap. Sect. 3. Aph. 23. J'ai toujours cru que c'étoit plutôt *Prodicus* diſciple d'Hippocrate, *qu'Herodicus* ſon maître. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'Herodicus fût ſi peu judicieux. Mais pour *Prodicus*, il s'éloigna extrêmement de la méthode que ſon maître lui avoit enſeignée. Ajoutez à cela que le cinquiéme Livre des Epidemiques, dont cette remarque eſt tirée, a toujours paſſé pour apocriphe, & eſt l'ouvrage de Theſſalus fils d'Hippocrate, qui pouvoit connoître la pratique de *Prodicus* : de plus toutes les éditions, excepté celle de Linden, portent Προδικος quoique les Traducteurs ayent lû *Herodicus*. Dans deux Mſſ. il y a Ηροδικος & dans tous les autres Προδικος.

(2) Voyez le premier Livre *de ſanitate tuenda*. C. 8.

mier inventeur de la Médecine Gymnaſtique. C'eſt ainſi que Pline nous donne Hippocrate pour l'inventeur de la Médecine Clinique. (3) Cependant il eſt clair qu'il ne fit que la perfectionner. Cette pratique avoit été ſuivie dans la famille des Aſclepiades, long-tems avant la naiſſance d'Hippocrate.

Il n'eſt pas étonnant qu'Eſculape, qui avoit rendu tant de ſervices à l'humanité, ait été traité avec la plus grande diſtinction, & qu'on ait élevé des temples en ſon honneur. Les fameux bienfaiteurs ſeront toujours diſtingués. Sa méthode étoit aſſurément très-bonne pour ce tems-là, quoique bornée à l'obſervation & aux remedes. Il eût été ridicule d'y appliquer la Philoſophie, puiſqu'on n'avoit alors qu'une connoiſſance imparfaite du corps humain, & de la nature des maladies, & que ſans cette connoiſſance,

(3) Voyez la Préface du Livre 29,

plus on eſt philoſophe, plus on s'égare. Ce fut donc avec beaucoup de ſageſſe, qu'Eſculape s'adonna principalement à l'obſervation des maladies, & que ſes deſcendans ſuivirent la même méthode, qu'ils perfectionnérent.

L'Anatomie fut cultivée vers ce tems-là, comme une partie de l'Art, utile & même néceſſaire. On la regarda cependant comme inférieure à l'autre, puiſqu'on y fit alors ſi peu de progrès, en comparaiſon de ceux qu'on fit dans l'obſervation. Galien dit (je ne ſçai ſur quel fondement) que l'on avoit alors une parfaite connoiſſance de l'Anatomie. Il eſt vrai que les Sacrifices des Egyptiens, dont les Grecs avoient emprunté leur Médecine, & leur uſage d'embaumer les Morts, leur purent apprendre beaucoup de choſes par raport à la ſtructure du corps humain, quand même ils ne l'euſſent pas connue d'ailleurs. Je ſuis certain néan-

moins, par ce que nous dit Hippocrate, le plus ancien Médecin Grec dont il nous reste quelque ouvrage, que l'Anatomie étoit alors fort ignorée. Quoi qu'il en soit, on convient que l'observation en ce tems-là étoit la principale étude des Médecins, & qu'ils s'y appliquérent avec succès, jusqu'au tems que la Philosophie vint les troubler, & déranger leur pratique.

PYTHAGORE fut le premier qui s'avisa d'introduire la Philosophie dans la Médecine, & de vouloir expliquer les causes des maladies, & autres choses de ce genre. Il est vrai que lui & la plûpart de ses successeurs se bornérent à la simple théorie, & ne firent pas beaucoup de mal. Mais *Empedocle*, l'un de ses plus fameux disciples, Philosophe célébre, à qui le mont Etna fit payer cher sa curiosité, se mêla de pratiquer, & sa pratique fut accompagnée de toutes ces mystérieuses chiméres

qu'il tenoit de ſon maître. Cependant il faut lui rendre juſtice, & avouer qu'il ne laiſſa pas de faire pluſieurs cures ſingulières; parce qu'apparemment il ne faiſoit pas toujours uſage de ſes vaines ſpeculations. On peut voir quelle étoit ſa manière de pratiquer, dans le Livre de le Clerc, qui nous en a donné l'idée en peu de mots avec beaucoup d'eſprit. Ceux qui voudront en avoir une connoiſſance plus étendue, pourront lire le Livre *des Principes*, & celui *de la Nature de l'homme*, parmi les ouvrages d'Hippocrate. On croit que ces deux pièces ſont de Démocrite ami d'Hippocrate, & diſciple de Pythagore.

Au milieu des broüillards de cette fauſſe Philoſophie, Hippocrate parut, & fut le Fondateur de la vraye Médecine; mais ce qui eſt très-remarquable, ni ſes raiſonnemens, ni ſes obſervations, ni ſes remédes, n'ont pas la moindre tein-

ture de cette philoſophique ſuperſtition qui régnoit de ſon tems. Son bon ſens la lui fit mépriſer, & ne conſervant de la Philoſophie que ce qui pouvoit être de quelque uſage, il joignit avec ſageſſe le raiſonnement à l'expérience; ce qu'aucun Médecin n'avoit fait avant lui. Car l'un s'arrêtoit à la ſeule expérience ſans raiſonner, & l'autre au ſeul raiſonnement ſans aucune expérience. La Médecine fut donc alors délivrée du jargon Philoſophique; l'obſervation fut cultivée avec toute la ſagacité & toute l'exactitude imaginable, & on s'y appliqua beaucoup plus que dans tout les ſiécles précedens, & qu'on n'a même fait dans la ſuite. C'eſt pour cela qu'Hippocrate a été regardé par les Anciens, comme le grand reſtaurateur, ou plutôt comme le premier Fondateur de la Médecine après Eſculape, qui en a été le Dieu, & qui vivoit environ ſept-cens ans avant lui.

On pourra m'objecter ici que les Livres *de nat. hom. de princip. de naturâ pueri*, & le premier Livre de la Diéte (pour ne pas parler des autres) ſont une preuve qu'Hippocrate n'étoit pas tout à fait ennemi de la Philoſophie qui régnoit alors, quoi qu'elle influât peu ſur ſa pratique. Je réponds, qu'à la vérité il y a pluſieurs écrits philoſophiques parmi les ouvrages d'Hippocrate, qui ſans faire tort à la Médecine, pourroient fort bien être retranchés du recueil de ſes œuvres. Mais il faut obſerver que ces écrits ont été de tous tems ſoupçonnés d'être d'une autre main; quelques-uns de Polybe, d'autres d'Héraclite, de Démocrite, ou d'Herodicus. Il n'eſt point du tout vraiſemblable qu'un Médecin tel qu'Hippocrate, ſi zelé pour le progrès de ſon Art par le moyen de l'obſervation, ſi oppoſé à la Philoſophie qui étoit alors en vogue, &

& ſi ardent à faire réuſſir ce qu'il avoit ſérieuſement entrepris, ait eû du tems & du goût pour ces vains amuſemens, ſi contraires à ſon plan de Médecine pratique: amuſemens, qui ne pouvoient convenir qu'à de petits genies, incapables d'aller bien loin en Philoſophie même, & de devenir jamais vrais Médecins. Hippocrate étoit fort au deſſus de ces ſyſtêmes puériles. Ainſi, tandis que d'autres prétendus Médecins ſe rempliſſoient la tête de cauſes & de principes, & qu'ils s'efforçoient de rendre raiſon de tout, Hippocrate ſe bornoit à l'obſervation du véritable état des maladies, & de ce que nous appellons les *non-naturels*; dans la vûe de découvrir en quoi ils conſiſtoient, & ce qui produiſoit un changement ſi conſidérable, ſi ordinaire néanmoins, & ſi ſurprenant dans le corps humain.

Le reſultat de ſes recherches fut qu'une maladie n'arrive jamais,

qu'il ne se fasse un changement dans les fluides, ou dans les solides, ou dans les deux tout ensemble, & *qu'une erreur dans les non-naturels* occasionne toujours ce changement; qu'enfin les Phénoménes ou Symptômes qui s'ensuivent, sont des effets naturels du Mécanisme du corps, quand il est permis aux puissances dont il est composé, d'exercer leurs propres forces. Par exemple, lorsque nous avons pris quelque chose qui nous a fait mal, & qui pourtant ne nous en a pas fait assez pour nous causer la mort; alors ou l'estomac la rejette, ou elle sort du corps par la voye des intestins, ou bien elle passe en partie dans le sang; & en ce cas, ou elle transpire par la sueur, ou elle produit d'abondantes urines, ou elle cause des saignemens de nez & autres hémorragies, & même quelquefois des tumeurs. Tout cela se fait sans aucune connoissance de notre

part, mais par une pure action des fluides & des ſolides les uns ſur les autres, qui s'efforcent de pouſſer au dehors la matiére nuiſible. C'eſt ce qu'Hippocrate appelle *la nature* dans les hommes ; & après les plus éxactes recherches il ſoutient, que cette nature par elle-même eſt en général ſuffiſante pour tout, & que dans les cas ou elle ne ſuffit point, la guériſon eſt bien difficile.

Perſuadé de cette doctrine, Hippocrate s'appliqua principalement à éxaminer le cours de la nature dans le progrès des maladies, & non-ſeulement à connoître les ſymptômes, paſſés, préſens, & futurs, mais à les décrire de telle façon, que les autres puſſent les connoître comme lui. Il acquit ſur cela tant d'habileté, que depuis lui perſonne ne l'a égalé dans la maniére d'expoſer les indications & les pronoſtics des maladies. Les Médecins ignorans & pareſſeux ont vou-

lu faire regarder toutes ces choſes, & ſes prognoſtics en particulier, comme des matiéres de pure curioſité, auxquelles il étoit inutile de s'arrêter, n'ayant, diſent-ils, jamais rien apperçu de ſemblable dans les maladies qu'ils ont vues. Eh! comment ces ſortes de Médecins l'appercevroient-ils? Cependant tout ce qu'il y a de Médecins éclairés, prudens, attentifs, & laborieux, ont toujours regardé ces prognoſtics comme les remarques les plus judicieuſes & les plus utiles, qui ayent jamais été faites, & ils les ont trouvé vrayes dans des exemples ſans nombre : tant les opérations de la nature ſont conſtantes & uniformes, & les obſervations d'Hippocrate judicieuſes & éxactes.

Ce grand genie ne s'en tint pas là. Il fut encore l'inventeur de cette excellente partie de la Médecine, que nous appellons la Diététique, & qui concerne les alimens, ou l'ab-

ſtinence des malades : article ſi important, qu'il en a fait ſon remède principal, & ſouvent unique, ſurtout lorſque le malade eſt d'un bon tempérament, & qu'il conſerve des forces. Et pour dire le vrai, toutes ſes obſervations nous auroient été bien moins utiles qu'elles ne le ſont, s'il n'y avoit ajouté la Diététique, ou le regime. Car quoique pour guérir une maladie, il ſoit néceſſaire de la bien connoître, cette connoiſſance ne ſuffit pas toujours; mais connoître les maladies, & ce qui convient au malade par raport au régime & aux remédes, c'eſt connoître tout ce qu'il faut. Hippocrate le ſçavoit bien, & c'eſt pour cela qu'il fut auſſi attentif au choix du régime, qu'à l'éxamen de la diſpoſition du malade. Dans ce qu'il nous a laiſſé ſur cet article, particuliérement ſur le régime dans les maladies dangereuſes, on reconnoît le grand maître & le Médecin conſommé.

Il ne fut pas moins habile dans la Chirurgie, dont il paroit avoir pratiqué toutes les parties, excepté la Lithotomie, avec un jugement peu inférieur & peut-être égal à celui de nos célébres Chirurgiens modernes.

A l'égard de la matiére médicale, on ajouta beaucoup de son tems à celle qui étoit en usage parmi les Cnidiens (branche de la famille des Asclepiades) ; ces Cnidiens n'employoient d'autres remédes que le lait, le *serum lactis* & le suc épaissi du concombre sauvage. Hippocrate attribuoit la simplicité de cette Médecine au défaut de genie & d'expérience, quoiqu'avec ces remédes simples ils eussent pû guérir de très-grandes maladies. * La matiére médicale s'accrut donc extrêmement du tems d'Hippocrate, afin qu'elle pût répondre à la varieté des cas ;

* Voyez le Livre de *Dieta in acutis*, au commencement.

& ce grand Médecin employa ſes differens remédes avec tant de ſuccès, que la plûpart ſont encore aujourdui en uſage. Il n'eſt pas aiſé cependant d'expliquer la maniére dont quelques-uns de ces remédes étoient préparés. Sa Pharmacopée, dont il fait mention plus d'une fois, n'a jamais été publiée ; en ſorte que nous n'en pouvons juger que par ce que nous trouvons dans ſes Livres ſur les maladies des femmes, & dans d'autres endroits. Quoi qu'il en ſoit, il paroit certain qu'il ne fit jamais uſage que de peu de remédes, & que des plus ſimples. La plus grande quantité, & la plus grande varieté de ceux qu'il employa, fut dans les maladies des femmes, où chacun ſçait que les cas ſont quelquefois extrêmement difficiles.

Nous ne voyons point que ce grand Auteur faſſe mention d'aucuns ſecrets ſpecifiques, qui lui fuſſent particuliers. Tous ſes remédes

étoient manifeſtes & publics. Il eſt ſi éloigné d'envier aux autres des connoiſſances ſemblables aux ſiennes, qu'il prend la peine de nous inſtruire méthodiquement par raport à la pratique, & de nous conduire pas à pas depuis le commencement juſqu'à la fin, dans toutes les choſes qui peuvent perfectionner l'art.

Il ſemble avoir eu bonne opinion de l'Aſtronomie, & l'avoir regardée comme une ſcience qui convenoit à un Médecin. A l'égard de la doctrine de l'attraction qui eſt aujourdui ſi en vogue, elle ne lui étoit point étrangére, & il la regardoit comme importante dans l'économie animale *; en un mot, conſiderant l'état où Hippocrate trouva la Médecine, & celui où il nous l'a laiſſée, il ne faut point s'étonner, qu'il ait toujours été regardé comme le Prin-

* Cette doctrine de *l'attraction*, regardée comme *importante* en Médecine, eſt une penſée Angloiſe, que nous devons excuſer.

ce des Médecins. Il eſt bien plus ſurprenant qu'un ſi bon plan ait été négligé. Certainement il nous a mis dans le chemin des progrès, & ſi jamais la Médecine eſt portée à ſa perfection, ce ne ſera qu'en ſuivant ſa méthode, qui conſiſte dans une obſervation judicieuſe & dans un ſage raiſonnement.

Mais tout eſt dans le monde ſujet à des révolutions, & les meilleurs plans ne ſont pas les plus durables. C'eſt ce qui eſt arrivé par raport à Hippocrate. Ses deux fils, Theſſalus & Draco, que la ſeule réputation de leur pere a immortaliſés, ne firent pas beaucoup parler d'eux, quoique quelques œuvres d'Hippocrate leur ayent été attribuées. Theſſalus paſſa la plus grande partie de ſa vie à la Cour d'Archelaüs Roy de Macedoine; Draco vécut ſi obſcurément, que nous ne ſçavons de lui autre choſe, ſinon qu'il étoit fils d'Hippocrate, & qu'il

fut pere d'un autre Draco, Médecin de Roxane veuve d'Alexandre le Grand.

Il est vrai que Polybe son beau-frere fut un homme d'un caractére différent. Il suivit la doctrine de l'ancien tems, & se tint toujours caché, sans se livrer au monde ni aux plaisirs. Il fut Auteur de plusieurs Livres fameux, dont quelques-uns existent encore aujourdui, sans compter les ouvrages qui se trouvent parmi ceux d'Hippocrate, & qui lui ont été attribués anciennement; tels que le Livre *de naturâ pueri*, qui fait un grand honneur à son Auteur, quel qu'il soit.

Pour Prodicus, disciple d'Hippocrate, il s'éloigna bientôt de la doctrine de son maître, & au lieu de s'appliquer à l'observation, il s'amusa à subtiliser sur des mots; en quoi néanmoins, si nous en croyons Celse*, il ne porta aucun préjudice

* L. 8. *de Hipp. & Plat. placitis*, C. 6. &c.

à l'art. Il n'en fut pas de même de Platon, qui vécut environ trente-deux ans après Hippocrate, & qui fut contemporain de Ctéſias Médecin Cnidien, qui écrivit dans la ſuite l'hiſtoire d'Aſſyrie & de Perſe ſur les mémoires de ces pays. Platon ſuivit la méthode de Pythagore, & entreprit d'expliquer ſuivant ſa doctrine les plus grandes difficultés de la Médecine, témoignant toujours une grande eſtime pour Hippocrate. A pluſieurs égards ſes idées ſur l'art de la Médecine étoient fort mauvaiſes, & malheureuſement ſon nom célébre les accredita, toute groſſiéres qu'elles étoient. Par exemple il prétendoit que la premiére forme que la matiére avoit reçue étoit triangulaire; que de ces triangles avoient été formés les élemens, le feu, l'eau, l'air, & la terre, dont tous les autres corps étoient composés : qu'à l'égard du corps humain, la moëlle allongée de l'é-

pine du dos étoit la premiére partie qui en étoit formée ; & que tout le reste en étoit dérivé, & que c'étoit le siége de l'ame : que l'ame raisonnable étoit logée dans le cerveau ; mais que les autres ames, ou plutôt les émanations de l'ame, étoient placées en differentes parties du corps, pour l'exercice de la volupté, du courage, &c. Que la matrice, étoit un animal qui brûloit de concevoir ; mais que s'il étoit trop longtems sans le faire, il devenoit de mauvaise humeur, & se mettoit à courir par-tout le corps, s'arrêtant à tous les passages de l'air, pour prendre sa respiration, & qu'il occasionnoit par là une infinité de maladies : Qu'à l'égard des fiévres, si le feu excédoit, cet excès produisoit une fiévre ardente continue ; si c'étoit l'air, la fiévre étoit quotidienne & intermittente ; si l'eau dominoit, il s'en suivoit une fiévre tierce ; & une fiévre quarte, si c'étoit la terre. C'est

ainſi qu'il raiſonnoit ſur toutes les autres parties de la Médecine, occupant ſon eſprit ſubtil de ſotiſes & de chiméres, & n'ayant aucun égard à l'obſervation.

Peu de tems après vint Ariſtote, deſcendant d'Eſculape, & précepteur d'Alexandre le Grand ; il écrivit deux Livres ſur la Médecine, qui ſont perdus, & un grand nombre de remarques touchant l'Anatomie des bêtes : car on n'avoit point encore diſſéqué de corps humains ; ce qui ne ſe fit qu'au tems d'Eraſiſtrate & d'Herophile. Ariſtote entre dans de grands détails par raport à la deſcription & aux uſages des parties, & il faut avouer qu'il fit pluſieurs découvertes dans l'Anatomie. Mais ſa Philoſophie ne valoit pas mieux que celle de Platon ſon maître.

Tandis que les Philoſophes s'éxerçoient ſur la Médecine, Dioclès Caryſtius, Médecin du premier

ordre, parut ſur les rangs. Il étoit contemporain d'Ariſtote, & lui ſurvécut. Il mépriſa les vaines conjectures de la Philoſophie, & préfera la doctrine d'Hippocrate, c'eſt-à-dire la connoiſſance de la nature, à toutes les imaginations des Philoſophes. Il fut ſi grand admirateur d'Hippocrate, que les Athéniens l'appelloient, Hippocrate ſecond. Galien parle de lui comme d'un Médecin habile & très-zelé, qui avoit fait de grands progrès dans l'Anatomie. Ses ouvrages, qui étoient en petit nombre & très eſtimables, ont été perdus, excepté, quelques fragmens. Celius Aurelianus parle de Dioclès, & dit qu'il ordonnoit d'avaler une balle de plomb dans les coliques.

Praxagoras eſt le troiſiéme Médecin illuſtre; il vivoit peu de tems après Dioclès. Il étoit de Coos, & de la famille des Aſclepiades: il en fut le dernier, ſelon Galien. Il s'ap-

pliqua beaucoup à la Médecine rationelle, c'eſt-à-dire, à la Médecine fondée ſur la raiſon & l'experience, & Galien en parle, comme d'un grand maître dans ſon art. Tous ſes ouvrages ſont perdus, à la réſerve de ce que nous trouvons dans Celius Aurelianus; on y voit clairement, que quoi qu'en général il ſuivît la méthode d'Hippocrate, il alla quelquefois plus loin; par exemple dans les vomitifs dont il fit uſage; & même plus loin que Dioclès dans le cas de la colique, ou lorſque les autres remedes ne faiſoient rien, il faiſoit ouvrir le ventre, & remettre les boyaux dans leur ſituation naturelle. Praxagoras a été auſſi regardé comme un très-habile anatomiſte. Il fut le maître d'Herophile.

Voilà les principaux Médecins, qui ſoutinrent la méthode d'Hippocrate, & qui s'opposérent à celle des Philoſophes, dont il étoit bien plus aiſé de ſuivre les ſpéculations, que

d'imiter la pratique de ce maître.

Mais ce ne furent pas ſeulement les Philoſophes qui parurent oppoſés à ſa méthode. Vers le même tems un Médecin Cnidien ſe déclara contre la pratique de ceux dont je viens de parler, & contre pluſieurs uſages de la Médecine univerſellement eſtimés, particuliérement contre la ſaignée & les purgations ; & par un babil extraordinaire *, il fit tous ſes efforts pour renverſer les maximes des Anciens, fondées ſur l'expérience de tous les ſiécles. Ce temeraire novateur fut Chryſippe (ce n'eſt pas Chryſippe le Philoſophe) le maître de cet Eraſiſtrate, qui devint lui-même ſon maître en quelque choſe, comme le diſent Pline & Galien. Il eſt certain qu'Eraſiſtrate fut beaucoup plus judicieux que Chryſippe. Quoi qu'il proſcrivît, comme lui, la ſaignée & les purgations,

* Pline L. 29. C. 1. dit de lui : *Horum placita Chryſippus ingenti garrulitate mutavit.*

à la place desquelles il substituoit l'abstinence, les vomitifs, les clystéres, & de tems en tems l'exercice : il avoit néanmoins beaucoup de respect pour les Anciens, & faisoit usage de beaucoup de choses recommandées par Hippocrate. Bien qu'il ait écrit contre les Médecins de Coos, parmi lesquels il enveloppa Hippocrate, on a fort vanté la maniére dont il connut la maladie d'Antiochus, fils de Seleucus Nicanor, par une simple observation des circonstances de cette maladie causée par l'amour; ce qui lui valut une très-grande récompense. Mais en quoi il a excellé, c'est dans l'Anatomie, que conjointement avec Herophile, il porta à un plus haut dégré qu'aucun de ses prédécesseurs. Il est vrai qu'ils eurent l'un & l'autre des moyens que ceux-ci n'avoient pas eûs. Ptolomée Soter, & Ptolomée Philadelphe, fondateurs de la fa-

meuſe Bibliothéque d'Alexandrie, leur firent fournir des ſujets, choiſis parmi les malfaiteurs condamnés à mort. On dit même que quelques-uns d'eux furent diſſéqués tout vivans. Celſe lui-même *, dans la fameuſe diſpute entre ces Dogmatiſtes & les Empiriques, les repréſente comme des hommes cruels, qui diſſéquoient les hommes, *etiamnum ſpiritu remanente*; ce qu'il traite de barbare & d'inutile. Mais peut-être eſt-ce une fable, comme celle de Médée, qui à ce qu'on dit, faiſoit bouillir les hommes vivans; parcequ'elle fut la premiére qui mit en uſage les bains chauds. C'eſt ainſi que Carpi, ce grand reſtaurateur de l'Anatomie parmi les Modernes, fut accuſé d'avoir diſſéqué deux Eſpagnols vivans, & pour cet effet il fut condamné au banniſſement, quelque tems après la naiſſance de la maladie Vénérienne en Europe.

(*) Voyez la Préface.

Mais pour revenir à ces fameux Anatomiſtes, dont chacun fut le fondateur d'une ſecte, ou plutôt les chefs d'un parti conſidérable qui a ſubſiſté long-tems après ; ils furent, comme je l'ai dit, les premiers que l'on ſçache qui ayent diſſéqué des corps humains, & qui ſemblent avoir connu la plûpart de ſes parties, le cerveau, par exemple, & les nerfs, auſſi bien que ceux qui ſont venus après eux. Herophile en particulier, qui paroît avoir été plus habile que les deux autres, a la gloire d'avoir donné à ces parties des noms que l'on a conſervés juſqu'aujourdui. Il a été ſi eſtimé de Fallope, excellent juge, qu'il dit » que ſon autorité dans les matiè» res d'Anatomie, eſt pour lui com» me l'autorité de l'Evangile. Car, » ajoute-t-il, lorſque Galien combat » Herophile, il me ſemble voir » l'Evangile des Médecins attaqué«. L'expreſſion eſt un peu forte.

Il eſt certain qu'Herophile fut un grand homme dans cette partie, du moins pour ſon tems. Si depuis il y a eu de plus habiles Anatomiſtes que lui, leurs decouvertes ne ſe ſont pas trouvées toutes exactement vrayes. Peut-être que rien d'humain ne peut être parfait; cependant il ne s'agit ici que de choſes qui font partie de nous-mêmes, & qui tombent immediatement ſous nos ſens. Quoiqu'il en ſoit, Herophile s'appliqua beaucoup à la Botanique, à la Médecine, & à la Chirurgie. C'eſt ſurtout en cette derniére qu'Eraſiſtrate ſe rendit ſi fameux, malgré ſes opérations quelquefois cruelles. Il vouloit, par exemple, qu'on ouvrît le ventre dans le cas d'un Skirre au foye, & qu'on appliquât ſes remédes directement à la partie malade. Herophile ne fit jamais rien de pareil; mais ſuivant purement les ſentimens de ſon maître Praxa-

goras, & ceux d'Hippocrate, il pratiqua le plus ſouvent comme l'un & l'autre. Cependant il ſe diſtingua d'eux dans l'uſage des remédes ſimples & composés, & il fut le premier de tous les Médecins dogmatiques, qui s'attacha à cette méthode. Il fut auſſi le premier qui écrivit avec exactitude ſur le Pouls, nonobſtant ce qu'on dit de *Hoam-Ti*, troiſiéme Empereur de la Chine, qui vivoit environ 2000 ans avant Hippocrate, & qui a écrit differens ouvrages ſur la Médecine, & ſpécialement ſur le Pouls ; ouvrages que les Chinois diſent ſubſiſter encore.

A l'égard de ceux d'Herodicus, nous les avons perdus tous, & ce n'eſt que ſur le raport de Galien, que nous ſçavons quels étoient ſes ſentimens. Il eſt vrai que Pline a obſervé en général, que pour bien entendre ſa doctrine, il falloit être ſçavant dans la Muſique & dans la Géometrie, & que l'étude en étoit

si difficile, que la plûpart de ses disciples l'abandonnérent. Herophile écrivit aussi contre ces prognostics d'Hippocrate, quoi qu'il fût en plusieurs points, son plus grand admirateur. Mais il ne faut pas être étonné qu'un homme aussi appliqué à l'Anatomie qu'Herophile ait pensé autrement qu'Hippocrate, n'ayant pas eû assez de loisir pour examiner la vérité ou la fausseté des prognostics. Il n'y a qu'une grande pratique, & une observation assidue qui mettent un Médecin en état d'en juger. Les prognostics sont uniquementfondés sur l'expérience; quiconque n'aura pas observé, comme Hippocrate, & avec la même sagacité, ne pourra jamais voir la justesse de ses conclusions: il tombera aisément dans des erreurs, dont l'observateur judicieux & exact sçaura toujours se garantir. C'est pour cette raison qu'il n'y a que les Médecins les plus appliqués &

les plus expérimentés, qui ſçachent apprécier cette partie des ouvrages d'Hippocrate. Ils la regardent comme un recueil d'oracles, tandis que les autres qui n'ont aucune expérience, ou qui n'en ont qu'une mediocre, n'ont jamais été & ne seront jamais capables, de faire de pareils prognoſtics. Mais nous aurons occaſion d'en parler plus au long dans la ſuite. A l'égard de nos Anatomiſtes modernes, quoique quelques-uns d'eux ſe trompent dans leurs raiſonnemens, les ſervices conſidérables qu'ils ont rendus à l'Anatomie par leurs découvertes, ſont dignes des plus grands éloges; ſur-tout par celle des vaines lactées, qui néanmoins ont été connues d'Eraſiſtrate & d'Herophile.

Ils eurent l'un & l'autre aſſez de diſciples, mais qui s'éloignérent de la conduite de leurs maîtres, comme il arrive ſouvent. Pluſieurs d'en-

tr'eux eurent des idées extravagantes, comme Philotime, éleve de l'un & de l'autre, qui prétendit que la cervelle n'étoit d'aucun uſage dans le corps humain. Galien parle de lui comme d'un Médecin, qui étoit d'ailleurs bon Anatomiſte & bon Praticien.* Car l'un eſt inſeparable de l'autre, & l'on ne ſçauroit être bon Praticien, ſans être habile dans l'Anatomie. Les autres éléves de ces célébres Médecins furent Empiriques, & quelques-uns d'eux ſe rendirent célébres, tels que Cléophante, qui écrivit un traité ſur l'uſage du vin dans les maladies, contre le ſentiment des autres Médecins. Il devint le chef d'une Secte connue ſous le nom de Cléophantins, du nombre deſquels fut Mnemon, que l'on croit l'auteur de ces *Caractéres* qui ſont à la fin des *Hiſtoires*, au troiſiéme livre des *Epidemiques* d'Hippocrate.

* V. l. 8. *De uſu partium*, c. 3.

Mais le Médecin le plus renommé de ce tems-là, fut Nicandre, dont nous avons quelques ouvrages qui ſont connus. Je ne dois pas oublier Théophraſte le Philoſophe, lui qui nous a donné un détail ſi curieux ſur les plantes & ſur pluſieurs autres choſes qu'il a traitées philoſophiquement. Il vecut au commencement du régne de Ptolomée, fils de Lagus, Gendre d'Ariſtote; il hérita de ſa Bibliothéque, qui ſelon Strabon a été la premiére qui ait jamais exiſté. Du reſte Théophraſte n'a pû s'empêcher de raiſonner ſur la Médecine comme pluſieurs autres Philoſophes avoient fait avant lui.

Mais l'évenement le plus remarquable eſt la diviſion qui ſe fit alors de la Médecine en trois branches, ſçavoir la *Diététique*, la *Pharmaceutique*, & la *Chirurgique*. La premiére regardoit ce que nous appellons le régime du malade, & cette

partie qui concerne les alimens. La ſeconde avoit pour objet les remédes, & ce que nous appellons aujourdui ſimplement la Médecine. La troiſiéme conſiſtoit dans les opérations de la main, & dans ce que nous appellons Chirurgie. Tel fut le fameux partage qui ſe fit en ce tems-là, & qui en quelque maniére ſubſiſte encore. Car quoique quelques Médecins ne veuillent pas l'adopter, & s'en tiennent encore à l'ancien uſage, ayant chez eux des perſonnes qu'ils employent à la partie ſervile de l'Art, cependant au tems même de Celſe (témoin Caſſius, qui au jugement de Celſe *, étoit le plus ingénieux Médecin de ſon tems) tous les Médecins en général avoient accepté cette diviſion & y trouvoient un grand ſoulagement.

Malgré les expériences & les découvertes, la Médecine ſembloit

* Voyez la Préface.

être encore dans un très-mauvais état. Les raiſonnemens des Philoſophes, & les vaines connoiſſances des Anatomiſtes avoient annéanti l'ancienne doctrine. Chacun cherchoit à ſe diſtinguer comme Philoſophe ; ils faiſoient le plus de découvertes qu'ils pouvoient ; mais avant qu'ils en euſſent fait aucun uſage, ils entreprenoient d'expliquer la choſe en détail, ſoit qu'il y eût de la difficulté, ſoit qu'il n'y en eût point. L'obſervation fut entiérement abandonnée. Les Médecins devinrent barbares, inintelligibles, & tels qu'ils étoient avant Eſculape, c'eſt-à-dire, vrayement ignorans.

Alors parut le fameux Serapion d'Alexandrie, qui oſa ſoutenir que le raiſonnement étoit inutile dans la Médecine, & que l'on ne devoit s'attacher qu'à l'expérience. Certainement la propoſition eſt outrée, ſi on la prend à la lettre.

Mais nous pouvons raisonnablement supposer, que les circonstances du tems exigeoient cette expression hardie. Une belle doctrine soutenue vers le commencement de l'an 3800, sous le régne du deuxiéme ou du troisiéme Ptolomée, donna naissance à la fameuse secte des Empiriques, qui a toujours regardé comme ses premiers fondateurs Serapion d'Alexandrie, & Philinus de Coos. Celui-ci étoit disciple d'Herophile contemporain de Serapion, & ne fut que demi-Empirique, selon Galien.

Ce n'est pas que les Empiriques n'ayent quelquefois fait remonter leur origine bien plus haut, dans leurs disputes contre les Dogmatistes. Ils soutenoient que leur doctrine avoit été celle d'Hippocrate, d'Acron d'Agrigente, * plus ancien que lui, & des siécles les plus reculés. Mais quoique les Méde-

* Voyez Pline, l. 29.

cins avant Hippocrate euſſent tous été Empiriques, (ce qui n'eſt pas douteux) n'ayant pour tout ſçavoir que l'expérience, cependant les Empiriques ne formérent une ſecte que vers le tems de Serapion. On peut voir fort au long dans Celſe & dans Galien, * ou dans le Clerc, qui a fort bien traité cette matiére, quels étoient les principes de ces Empiriques, & en quoi ils différoient de ceux des Dogmatiſtes, qui regardoient auſſi Hippocrate comme leur Chef.

Les Empiriques depuis la fondation de leur ſecte, continuérent à avoir des partiſans, ſurtout lorſqu'ils eurent admis un peu de raiſonnement mêlé avec l'expérience, ce que firent les plus ſenſés d'entr'eux : mais ils prenoient bien garde de donner trop au raiſonne-

* Voyez la Préface de Celſe, & les Livres de Galien touchant les Sectes, & ſpecialement celui de *Subfiguratione Empiricæ Secta.*

ment. Voici ce qu'ils enſeignoient. Il y avoit, ſelon eux, trois ſortes d'expériences néceſſaires pour diſcerner ce qui étoit utile ou préjudiciable en Médecine. La prémiére & la plus ſimple étoit celle qui étoit occaſionnée par accident ou par la nature ſeule, ſans le ſecours d'aucun remede. La ſeconde étoit celle qui étoit faite exprès & à deſſein. La troiſiéme, celle qui étoit produite par l'imitation. Les effets de chacune de ces trois ſortes d'expériences, bien conſiderées, étoient néceſſaires dans leur ſyſtême, pour conſtituer l'Art, tel qu'il doit être. Ainſi l'obſervation étoit leur unique étude, & ils faiſoient leurs délices de l'hiſtoire des maladies. Mais ils vouloient que ces deſcriptions hiſtoriques fuſſent faites par des perſonnes capables & de quelque autorité. C'eſt pour cela qu'Hippocrate fut toujours préféré par eux à André le Hiero-

philien, qui avoit tout enſemble la réputation d'être un bon écrivain & un aſſez malhonnête homme. Mais lors qu'ils avoient une idée avantageuſe de l'Hiſtorien, ils ſe fondoient ſur ſon raport, & y ajoutoient une foi entiére, ſur-tout ſi ſon témoignage étoit conforme à celui de pluſieurs autres obſervateurs. Ils ne ſe mettoient jamais en peine de rendre raiſon des différens ſymptomes des maladies, les jugeant toujours, quels qu'ils fuſſent, ſuffiſans pour l'obſervation, & pour pouvoir preſcrire au malade des remédes convenables, ſoit que la cauſe immédiate des ſymptomes fût connue, ſoit qu'elle fût ignorée.

D'un autre côté, les Dogmatiſtes ne négligeoient pas l'obſervation. Mais ils croyoient que les principes de nos corps, la ſtructure de leurs parties, les cauſes des maladies particuliéres ou communes,

& autres choſes pareilles, devoient être néceſſairement connues par le Médecin, avant de pouvoir entreprendre d'exercer la Médecine. Ces deux opinions différentes ouvrirent un vaſte champ à la diſpute, & firent briller les eſprits de part & d'autre. Mais, quoique les Dogmatiſtes fuſſent aſſez judicieux pour convenir avec les Empiriques de l'importance de l'obſervation, & qu'ils fuſſent peut-être auſſi exacts dans leurs remarques, il ne leur arriva néanmoins que trop ſouvent d'embarraſſer les cas, de leurs ſubtiles & vaines ſpéculations; en ſorte qu'il étoit difficile d'entendre ce qu'ils vouloient dire. Celſe croit qu'ils avoient tort les uns & les autres: ceux-là pour être trop oppoſés au raiſonnement, ceux-ci, pour s'y appuyer trop. C'eſt pour cela, qu'en homme ſage & judicieux, il n'embraſſe aucun des deux partis, & préfére d'être

d'être Ecclectique, c'eſt-à-dire, d'être de la ſecte de ceux qui ſe conſervent la liberté de choiſir dans les autres ſectes ce qui leur paroît le meilleur.

Les Empiriques étoient fort condamnables, en ce qu'ils regardoient l'Anatomie comme abſolument inutile. La connoiſſance des parties du corps humain eſt certainement d'une grande utilité, quoique cette utilité ſoit peut-être un peu moindre que quelques-uns ne l'ont cru. Si les Empiriques n'avoient pas été extrémement bleſſés des diſſections faites à Alexandrie ſur des corps vivans, ou plutôt du bruit qui en avoit couru, il eſt fort vraiſemblable, que non ſeulement ils auroient admis l'Anatomie, mais qu'ils y auroient même fait des progrès. Du reſte ils formérent leur plan ſur des conſidérations ſi ſages & ſur des raiſons ſi ſolides, que pluſieurs Mé-

decins d'une haute réputation ſe joignirent à eux dans la ſuite. De ce nombre fut Glaucias, dont parle Celſe, qui avoit coutume d'appeller l'obſervation, la deſcription & l'imitation, trois points fondamentaux de l'art des Empiriques, & le Trépied de la Médecine.

Le plus grand & le plus célébre de cette fameuſe ſecte fut Héraclide de Tarente, qui quoiqu'il eût été élevé à l'Ecole d'Herophile, embraſſa néanmoins la ſecte des Empiriques. Mais jamais il ne trahit la vérité pour ſoûtenir ſon parti : il conſerva toujours le caractére d'honnête homme, & n'avança jamais rien, qu'il n'eût vérifié par ſa propre expérience. Les maîtres qu'il ſuivit dans ſa maniére de pratiquer, furent Hippocrate, Dioclès, & Praxagoras, & ſi l'on excepte l'abſtinence qu'il porta juſqu'à l'excès, quelquefois juſqu'à ſept jours au commencement d'une fiévre,

il fut consideré généralement comme un des Médecins les plus sages & les plus judicieux qui eussent paru avant lui. Il admit dans sa pratique un peu plus de raisonnement que ne faisoient la plûpart des Empiriques, comme il paroît par ce qu'en dit Cœlius Aurelianus. Il fit de grandes recherches, par raport aux Plantes, aux Animaux, & aux Minéraux, ainsi qu'à l'égard des différentes maladies. On croit qu'il vivoit vers l'an du Monde 3800. & il fut plus célébre qu'aucun de ses successeurs. Sexus Empiricus a été le seul Empirique un peu fameux avant le tems de Galien, & après lui Marcellus, qui vivoit à Rome sous l'Empire de Théodose. Il faut néanmoins excepter l'illustre Médecin d'Angleterre, *Thomas Sydenham*, qui dans un certain sens fut un véritable Empirique, quoi que nous ne trouvions pas ex-

pressément dans ses écrits les opinions des anciens Médecins de cette secte.

CHAPITRE II.

Etat de la Médecine *chez les Romains.*

ON vient de voir quel a été l'état de la Médecine chez les Grecs, durant environ mille ans. Lorsque les Romains eurent commencé à aspirer à la Monarchie universelle, les sciences & les arts commencérent aussi à voyager de l'Egypte & de la Grece en Italie : ce qui arriva vers le régne de Ptolémée Philopator, l'an du Monde 3730. *Arcagathus*, Médecin Grec, vint s'établir à Rome, dans les premiéres années du régne de ce Prince, sous le Consulat de Lucius Emilius, & de Marcus Livius : & c'est le premier

des Grecs qui ait eſſayé d'introduire la Médecine Grecque en Italie. Il fut d'abord fort bien reçu, & on lui accorda pluſieurs marques de diſtinction. Mais quand on l'eut vû appliquer le fer & le feu (ce qui eſt quelquefois néceſſaire, comme tout le monde ſçait) on changea d'opinion à ſon égard; il devint ſi odieux, & ſa profeſſion fut ſi déteſtée, qu'il ſe vit obligé de prendre la fuite. Quelques-uns on dit qu'il avoit été chaſſé de Rome, ſous le conſulat de Caton. Mais Caton étoit alors trop jeune pour être revêtu de cette dignité, & pour avoir même quelque autorité dans la République. Cependant il eſt certain que ce Romain n'avoit pas ſur la Médecine les mêmes idées qu'Arcagathus. Il n'eſtimoit que la Médecine purement Empirique; il employoit même de tems en tems des amulétes, & pratiquoit des ſuperſtitions

pour rétablir des luxations & des fractures; pratique fort en vogue chez les Afriquains & en particulier chez les Psylles. Il étoit extrémement prévenu contre la Médecine Grecque, comme il paroît par la précaution qu'il prit à l'égard de son fils Marcus *. Et à la vérité, s'il s'imaginoit effectivement que les Grecs avoient formé le dessein d'empoisonner tous les Barbares par le moyen de cet Art, il n'est pas surprenant que les Romains, compris sous ce nom, ayent été si ennemis des Médecins de la Gréce. Mais quel qu'ait été le véritable motif de cette haine, il est certain qu'elle fut fondée sur quelque chose de fort extraordinaire. Car depuis le tems qu'Arcagathus fut chassé de Rome, jusqu'à l'arrivée d'*Asclepiade* (espace qui est au moins de cent ans) les Romains n'eurent

* Pline. l. 29.

chez eux aucuns Médecins étrangers.

Mais lorſque vers le milieu de l'an 3900, au tems de Mithridate & de Pompée, Aſclepiade vint à Rome, la Médecine y parut ſur un pied tout différent. La mort des ennemis d'Arcagathus ; l'inutilité reconnue des enchantemens & des amulettes, qui avoient été juſqu'alors en uſage ; l'honneur qu'avoit depuis fait à la Médecine Attale, dernier Roi de Pergame, qui inſtitua le peuple Romain héritier de ſes Etats & de toutes ſes richeſſes, & qui fut ſi zélé pour le progrès de la Médecine, qu'il avoit un jardin de plantes Médecinales dans l'enceinte de ſon palais ; enfin la réputation où Aſclepiade étoit à la cour de Mithridate, prince très-verſé dans l'art de la Médecine ; tout cela lui fut favorable, & le fit bien recevoir à Rome, ſurtout lorſqu'il eut déclaré qu'il n'y avoit rien de

cruel & d'effrayant dans sa méthode de traiter les maladies, & qu'il les guérissoit promptement, surement, & agréablement : *citò*, *tutò*, *jucundè*.* Par là il se montroit opposé à la pratique d'Arcagathus & de quelques autres Médecins de son tems, qui par leurs vomitifs insuportables, & par leurs violens purgatifs, fatiguoient, tourmentoient, & tuoient leurs malades. Mais malgré ses promesses, il ne laissa pas de chagriner souvent ceux qui se mettoient entre ses mains ; tantôt par de longues abstinences, & tantôt par les exercices qu'il leur faisoit faire, surtout au commencement des fiévres. Il étoit néanmoins très attentif à employer les remédes les plus doux qu'il pouvoit trouver. Il amusoit les malades, avec des bains qu'il leur ordonnoit, avec des berceaux dans lesquels il les faisoit remuer, avec des lits suf-

* Celsus. l. 3. c. 4.

pendus, &c. * Il fit une grande faute, ſelon Galien & Cœlius, & on ne peut s'empêcher de blâmer une pareille conduite ; c'eſt qu'il s'étudia à rabaiſſer la pratique de tous les autres Médecins. Il condamnoit ſouvent un reméde preſcrit par un autre, quoiqu'il ſçût bien que dans des cas ſemblables il l'avoit ordonné lui-même ; & il en agiſſoit ainſi, ſoit par un eſprit de contradiction, ſoit par une baſſe politique. On ſçait que depuis la même choſe a été quelquefois pratiquée.

Quelles qu'ayent été ſes vûes, il eſt certain que jamais la Médecine ne fut dans un ſi mauvais état qu'en ce tems-là. Aſclepiade la réduiſit à la connoiſſance des cauſes des maladies, ſans ſe mettre en peine de l'obſervation & de l'expérience ; & de cette maniére, il rendit con-

* Il eût bien fait de ſe ſervir auſſi de *Tremouſſoirs*, tels que ceux que conſeille ce Philoſophe moderne, *qui nihil humani à ſe alienum putat.*

jecturale toute la ſcience de la Médecine. Sa Philoſophie conſiſtoit dans la doctrine des corpuſcules d'Epicure, & par la diſpoſition des pores, & le cours des corpuſcules, il rendoit aiſément compte de toutes les maladies & de tous leurs ſymptomes. Par exemple, ſi les pores étoient trop étroits pour la groſſeur des corpuſcules, cela occaſionnoit, ſelon lui, des fiévres continues. Si les corpuſcules étoient trop fins, trop déliés, c'étoient des fiévres tierces; & ſi leur petiteſſe alloit juſqu'à un certain point, c'étoient des fiévres quartes. Tout cela étoit fort aiſé à débiter; mais s'il s'agiſſoit de réduire cette doctrine en pratique, c'étoit une ſource de bévues : choſe très-ordinaire parmi les Médecins Philoſophes. Par exemple, il ordonnoit la ſeignée dans la pleuréſie, à cauſe qu'elle étoit toujours ſuivie de douleur, & non dans la péripneumo-

nie, parceque communément la douleur n'y étoit pas jointe. La douleur, ſelon lui, étoit occaſionnée par la rétention des plus gros corpuſcules ; & ces gros corpuſcules étoient composés des parties du ſang, comme les plus petits corpuſcules étoient formés d'eſprit & de chaleur. Par la même raiſon, il ne vouloit pas ſeigner les malades dans la fiévre, pas même dans le cas du tranſport au cerveau ; mais il les faiſoit remuer & agiter dans les fiévres, même les plus ardentes, & cela dès le commencement de la maladie. Il permettoit quelquefois le vin, même juſqu'à l'excès, dans la fiévre, & ſurtout quand il y avoit tranſport, dans la vûe de faire dormir le malade. Cependant il lui défendoit de boire une ſeule goute d'eau froide les deux premiers jours, quoiqu'il fût devoré par la ſoif : en ſorte que ſes remédes n'étoient pas auſſi agréables & auſſi

ſurs, qu'il les promettoit, quoiqu'il fût beaucoup plus complaiſant que le commun des autres Médecins. Toute ſa pratique étoit très-bornée, conſiſtant principalement dans l'abſtinence, qui ordinairement étoit de trois jours; dans la friction, dans la promenade, dans la ſaignée, & dans l'uſage du vin: remédes que Cœlius a expoſés en détail. Il avoit beaucoup d'éloignement pour la purgation, la regardant comme pernicieuſe à l'eſtomac, & capable de troubler le cours des humeurs. Mais il faiſoit grand cas des clyſtéres de pure eau froide. Cependant Aſclepiade a été regardé comme un grand Médecin. Quelques-uns l'ont cru deſcendant d'Hippocrate, quoiqu'il ne fût point du tout de ſa famille, étant natif de Pruſſe en Bithynie. Il ne s'accorda jamais avec ce Prince de la Médecine, touchant le pouvoir de la nature,

ni par raport aux jours critiques des maladies. Il disoit d'un ton railleur, que la pratique des Anciens n'étoit qu'une longue méditation sur la mort, parcequ'ils ne se hâtoient point d'ordonner des remédes, & qu'ils attendoient que la nature de la maladie se manifestât entiérement. Son premier métier fut celui de Rheteur ; mais n'y ayant pas réussi à son gré, il embrassa la profession de Médecin.

Il y eut encore en ce tems-là plusieurs autres Médecins célébres, entre lesquels on en compte un, surnommé *Pharmacion*. Galien dit qu'il écrivit fort exactement sur la composition des remédes ; en quoi les sectateurs d'Asclepiade se rendirent dans la suite extrémement habiles. Le plus considérable d'entr'eux, après *Themison*, fut *Cassius* dont *Celse* fait l'éloge *, &

* V. sa Préface, où il dit : *Ergo etiam ingeniosissimus seculi nostri Medicus, quem nuper vidimus, Cassius*, &c

qu'on ſuppoſe être l'auteur de ces problêmes ingénieux de Médecine, que nous avons en Grec, dans leſquels le lecteur trouve des réponſes ſolides & ſatisfaiſantes à pluſieurs difficultés, ſur ce que nous pratiquons encore aujourdui, & ſur ce que nous trouvons communément dans les livres des Modernes, malgré pluſieurs découvertes faites depuis ce tems-là.

Il eſt inutile de faire mention des contemporains d'Aſclepiade, parcequ'ils ne firent rien d'extraordinaire, quoique pluſieurs d'entr'eux poſſédaſſent la confiance & la faveur des plus grands perſonnages de leur tems, qui les protégeoient, comme Aſclepiade fut protégé & favoriſé par Mithridate & par Ciceron. Je les paſſe donc ſous ſilence, pour parler de *Thémiſon* de Laodicée, qui vivoit avant & ſous le régne d'Auguſte. C'eſt le plus fameux de tous les Aſclepia-

diens, & le fondateur de la ſecte des *Méthodiſtes*, dont Celſe nous donne une ſi haute idée.

La diverſité d'opinions, qui a régné ſi longtems entre les deux plus anciennes ſectes de la Médecine, ſçavoir, les Dogmatiſtes & les Empiriques, & les innovations de la Médecine inventée par Aſclepiade, & oppoſée à celle de ces deux ſectes, en firent éclore une nouvelle, ſous le nom de *Méthodiſtes*; nom qu'elle crut devoir prendre, par raport à ſon but, qui étoit de rendre la méthode de guérir plus aiſée dans la pratique. Ces Méthodiſtes ne firent pas difficulté d'abandonner la doctrine d'Aſclepiade, à l'égard des cauſes des maladies, & ils furent ſi éloignés de penſer que la connoiſſance de ces cauſes fût un point eſſentiel de la Médecine, qu'ils le regardérent comme abſolument inutile, & ſe contentérent d'obſerver ce qui étoit commun & ordi-

naire. Et quant à la multitude infinie des maladies, que les deux autres ſectes prenoient tant de ſoin de diſtinguer, ils les réduiſirent à trois claſſes générales ; ſçavoir, aux aſtringeantes, aux relâchantes, & aux mixtes : diſtinction qui n'étoit pas toujours aſſez claire, pour être exempte de diſpute. Cependant dans la pratique, ils ne ſe fondoient que ſur elle. Ils étoient, ainſi que les Empiriques, très-exacts dans la deſcription des maladies, & ils ſuivoient Hippocrate dans la diſtinction des maladies chroniques & des maladies aiguës, & dans le partage de leur cours ; ſçavoir, le commencement, le progrès & l'amendement. Ils regardoient même ces diſtinctions, comme ce qu'il y avoit de plus important dans la Médecine, réglant le traitement des malades, ſuivant le genre de leurs maladies, quelle qu'en fut la cauſe, dont ils ſe mettoient

toient peu en peine ; obſervant quelle partie ſouffroit davantage, le pays où la maladie avoit commencé à attaquer le malade, ſon âge, la ſaiſon de l'année, &c. & tout cela ſans avoir aucun recours à la Philoſophie ou à l'Anatomie. Ils s'accordoient avec les *Empiriques* en ce qu'ils rejettoient, comme eux, tout ce qui étoit obſcur, & avec les *Dogmatiſtes*, en ce qu'ils admettoient un peu de raiſonnement dans leur pratique, pourvu que ce raiſonnement dependît de quelque choſe de ſenſible. C'eſt pourquoi ils ne faiſoient aucun cas des pores & des corpuſcules d'Aſclepiade ; doctrine imaginaire, ténébreuſe, & fort incertaine.

Avec tout leur bon ſens, ils étoient dans une grande erreur, lorſqu'ils négligeoient les obſervations particuliéres, étant uniquement attachés aux maximes générales, & ne conſiderant dans les

maladies que ce qu'il y avoit de général & de commun. Car ce qu'il y a de général & de commun dans les maladies, n'eſt pas plus l'objet du Médecin que ce qui s'y remarque de particulier en certains cas, & ces particularités ne méritent pas moins d'attention de ſa part, puiſqu'il eſt abſolument néceſſaire de connoître l'eſpéce particuliére de chaque maladie. C'eſt ce que Galien * a bien fait voir dans le cas d'une morſure de chien enragé. Si une telle plaie eſt traitée comme les plaies ordinaires, il eſt indubitable que le malade deviendra bientôt furieux & enragé. Mais étant traité, comme ayant reçu cette plaie de la morſure d'un chien enragé, il peut être guéri.

Voilà en général le ſyſtême de *Themiſon*. Lorſqu'il pratiquoit, il n'étoit pas encore fort âgé, comme Celſe nous l'apprend. C'eſt peut-

* C. 3. l. 3. *Acutorum*.

être la raiſon pour laquelle il ne nous a point laiſſé le plan d'une pratique conforme à ſon ſyſtême ; ce que probablement il eût fait, étant un homme très exact à pluſieurs égards. *Cœlius* raporte de *Thémiſon*, qu'après avoir été guéri d'une morſure de chien enragé, toutes les fois néanmoins qu'il avoit entrepris d'écrire ſur ce ſujet, il étoit toujours retombé dans ſon erreur.

Il n'y avoit pas plus de cinquante ans, que la ſecte dont je viens de parler étoit établie, lorſque *Theſſalus*, de Tralles en Lydie, parut avec éclat ſous Néron : il fut le premier qui étendit le ſyſtême des *Méthodiſtes*, & il paſſa pour l'avoir porté à ſa perfection. Il en étoit même regardé comme le fondateur, à en juger par ce qu'il dit lui-même. Sorti de la plus baſſe extraction, ce Médecin par ſes flateries, ſes baſſeſſes, & ſon effron-

terie, fit une fortune étonnante. Son impudence à l'égard des autres Médecins fut si grande, selon Galien, * qu'il disoit souvent que ses prédécesseurs n'avoient rien entendu dans ce qui concernoit la conservation de la santé, & la guérison des maladies. C'est ainsi qu'il en parla dans une lettre à l'Empereur Néron. Il se donnoit le titre de Triomphateur des Médecins, & selon Pline, ce titre se lisoit sur son tombeau, près de la Voye Appienne. Le même Pline nous dit aussi, que non seulement Thessalus combattit toutes les maximes des Anciens, mais qu'il traita avec la derniére indignité tous les Médecins de son tems. *Cuncta majorum placita & rabie quadam in omnis ævi medicos perorantem*: Ce sont les propres paroles de Pline. Cependant cet homme si orgueilleux & si insolent par raport à son

* *Meth. Medendi*, Liv. -.

Art étoit de tous les humains le plus humble & le plus rampant auprès des Grands. Il disoit quelquefois qu'il n'y avoit personne à qui il n'enseignât aisément l'Art de la Médecine en six mois ; qu'il n'avoit point eu d'autre maître que lui-même, & qu'il avoit tant composé d'écrits sur son Art, qu'il ne pourroit jamais avoir le tems de les lire. Quoique ces sortes de discours doivent être regardés comme des rodomontades, ils ne laissent pas d'aprocher beaucoup de ceux qui ont été tenus depuis par un Médecin célébre, qui en plusieurs choses ressemble un peu à Thessalus *. Mais je ne veux pas m'éloigner de mon sujet.

Thessalus suivoit quelquefois une méthode particuliére dans le traitement des maladies. Asclepiade, & Thémison avant qu'il fut

* Quelques-uns croyent que ce reproche regarde M. Boerhave.

devenu vieux, croyoient l'un & l'autre que la maladie & la santé consistoient dans une certaine symétrie ou proportion entre les pores & les corpuscules, & qu'une altération dans cette proportion, ou un changement particulier, étoient ce qui formoit en général toutes les maladies. Thessalus au contraire soutenoit qu'il se faisoit alors un changement universel dans tout le corps, qu'autrement il n'y en auroit aucun. C'est ce changement universel, qui fut dans la suite appellé *Metasyncrisis*, & auquel on appliqua certaines médecines appellées *Metasyncritiques*, dont l'usage étoit fort dégoûtant, comme on le peut voir fort au long dans Cœlius *. Thessalus fut le premier qui introduisit, ou plutôt qui rétablit (car on dit qu'Asclepiade est auteur de cette pratique) les trois jours d'abstinence, par le moyen

* C. 1. l. 1. *De morbis chronicis.*

desquels les Méthodistes commencérent à vouloir dans la suite guérir toute sorte de maladies. A l'égard de la purgation, il étoit de l'opinion d'Erasistrate & de Chrysippe, qui la proscrivoient.

Soranus d'Ephése, qui vécut d'abord à Alexandrie, & ensuite à Rome, sous Trajan & Andrien, mit la derniére main au systême de la secte des Méthodistes, & il fut le plus habile de tous ceux de cette secte. Cœlius dit que tout ce qu'il avoit écrit lui-même, n'étoit qu'une traduction des ouvrages de Soranus; mais de pareils aveux, comme l'on sçait, ne sont pas toujours sincéres. Ajoûtez, que souvent il parle de lui-même comme d'une tierce personne. Quoiqu'il en soit, comme les ouvrages de Soranus sont perdus, nous n'avons que ce seul moyen de les connoître.

A l'égard de *Cœlius Aurelianus*, c'étoit un Afriquain natif de *Sicca*,

ville de Numidie; & on a cru qu'il étoit à peu près contemporain de Galien, ou plutôt qu'il avoit vécu quelque tems après lui, quoique ni l'un ni l'autre ne faſſent d'eux aucune mention reciproque. Nous lui ſommes redevables du long détail qu'il nous a fait, au ſujet des Méthodiſtes, ainſi que des principes & de la pratique des plus grands Médecins de l'antiquité, dont les ouvrages ſont abſolument perdus, particuliérement ceux de Dioclès, de Praxagoras, d'Eraſiſtrate, d'Hérophile, de Sérapion, d'Héraclide de Tarente, d'Aſclepiade, de Thémiſon, & de Theſſalus. Peut-être avons nous les écrits de ce dernier dans Cœlius, comme nous avons Trogue Pompée dans Juſtin.

Cœlius eſt un écrivain très-exact, & tels étoient tous les Méthodiſtes. Il diſtingue fort bien toutes les maladies par leurs ſignes.

Mais il évite avec ſoin toutes ſortes de définitions & toute recherche des cauſes, & des parties principalement affectées, comme dans la phrénéſie ; s'étudiant plutôt à connoître leur convenance entre elles, & les choſes communes. Cependant, lorſque la cauſe étoit ſenſible, ou aiſée à deviner, les Méthodiſtes ne la négligeoient point, & n'en croyoient pas la connoiſſance inutile ; comme dans le cas du vomiſſement du ſang par la bouche ; cas qui demande une conſidération particuliére, & une différente maniére de procéder dans le traitement. Cœlius & Soranus, & en général tous les Méthodiſtes, avoient beaucoup d'averſion pour les ſpécifiques, pour les purgatifs (excepté dans l'hydropiſie ; car en ce cas Thémiſon lui-même purgeoit.) pour les clyſtéres forts, pour les narcotiques, pour les diurétiques, & pour tous les remédes

douloureux, tels que les cautéres, &c. Mais ils faiſoient un grand uſage des vomitifs, de la ſaignée, des fomentations, & de toutes ſortes d'exercices.

Ils s'attachoient ſurtout à contenter les malades, comme faiſoit Aſclepiade; principalement par raport au coucher, à la qualité de l'air & des alimens; ayant parmi eux cette maxime, que les maladies devoient être guéries par les choſes les plus ſimples, telles que celles dont on fait uſage dans la ſanté; & qu'il ne falloit que les diverſifier, ſuivant que les circonſtances l'exigeoient. L'air, par exemple, que nous reſpirons continuellement, ils le regardoient comme une choſe plus importante, ou au moins qui l'étoit autant, que les alimens ordinaires que nous prenons de tems en tems; & pour cette raiſon, il n'y avoit point de ſecte, qui prît plus de ſoin de choiſir un air convenable à la diſ-

position du malade. Ce soin consistoit à le rendre plus ou moins comprimé ou dilaté, conformément à leur doctrine sur l'astriction & la rélaxation. Dans cette vûe, ils ordonnoient tantôt de grands ou de petits appartemens, ou selon l'exigence des cas, tournés vers le nord, & peu accessibles aux rayons du soleil; des grottes & des lieux souterrains, des lieux ombragés par des arbres, & arrosés d'eaux fraîches; & cela lorsqu'ils croyoient que le malade avoit besoin d'un air frais, comme dans les fiévres & les péripneumonies. Au contraire, lorsqu'ils croyoient que l'air chaud étoit nécessaire, comme dans les catares, les hydropisies, &c. ils ordonnoient d'échauffer l'air en allumant du feu, & en brulant des aromates, ou bien de mettre le malade dans une chambre exposée au midi. Du reste leur pratique en cela, quoi-

que ſinguliére & biſarre en apparence, n'étoit pas mépriſable. Elle paroiſſoit fondée en raiſon, & parmi les Modernes un grand Médecin * dont on ne peut revoquer en doute la ſageſſe & la profonde capacité, a approuvé ce ſoin par raport à l'air, dans quelques-uns des cas ſemblables, comme on le peut voir dans ſes écrits. A l'égard de l'abſtinence, qu'au commencement ils ordonnoient pour trois jours, ils la modererent dans la ſuite, & la réduiſirent à deux, ou du moins ils n'exigerent pas les trois jours à la rigueur. Cependant ils employoient rarement les grands remédes avant le troiſiéme jour de la maladie, tels que les vomitifs & la ſaignée, & ils n'ordonnoient guére celle-ci qu'une fois, excepté dans le cas du tranſport. On trouve dans *Cœlius* un grand détail ſur la pratique des Métho-

* Boerhave *Aph. de morbis internis.*

diſtes. Outre ces ſortes de choſes, il raporte pluſieurs paſſages d'Hippocrate, qui ne ſe trouvent pas aujourdui dans ſes écrits, par exemple, à l'égard du traitement de la péripneumonie, au livre 2. des *Maladies aigues* & dans le chapitre de *Cæliacis*.

Les Méthodiſtes furent encore célébres long-tems après, & Sextus Empiricus les fait plus approcher des Pyrronniens ou Sceptiques en Philoſophie, que les Empiriques. *Theodorus Priſcianus*, qui vivoit environ trois cens ans après *Soranus*, ne fit point difficulté d'enfreindre quelques-unes de leurs régles, & quoi que Méthodiſte, il employa les purgatifs, & même les ſpécifiques, comme on peut voir dans ſes ouvrages imprimés chez Alde, parmi les Médecins Latins. *Moſchion* qui vivoit vers le tems de Néron, auteur d'un livre très-ancien ſur les maladies

des femmes, qui est parvenu jusqu'à nous, fut d'ailleurs si méthodiste, que pris conjointement avec *Cœlius*, on peut dire qu'il nous donne une idée parfaite de la pratique de cette secte. *Prosper Alpinus* aimoit tant leur doctrine, qu'il entreprit de faire revivre leur secte, comme il paroît par son livre de *Medicinâ methodicâ*, imprimé en 1611. Mais la nouvelle Philosophie paroissoit alors, & chacun fut bientôt plus attentif à cette nouveauté, qu'au soin de ressusciter les anciennes opinions, même les plus célébres. Tel est le pouvoir de la nouveauté sur l'esprit humain.

Mais avant d'abandonner ce sujet, il est à propos d'observer que Celse & Galien n'ont pu approuver les Méthodistes, en ce qu'ils négligeoient les causes extérieures, & les circonstances particuliéres. L'un & l'autre ont cru avec raison,

que ces choſes méritoient une auſſi ſerieuſe attention, que tout le reſte. Et c'eſt pour cette raiſon qu'ils ont écrit contre eux, ſur-tout Galien, dont le principal ouvrage ſur ce ſujet eſt perdu. Dans le fond les Méthodiſtes ne pouvoient pas être eſtimés univerſellement de leurs contemporains. Quelques-uns d'eux condamnoient les Dogmatiſtes, & demeuroient cependant attachés à Hippocrate, à Eraſiſtrate, à Hérophile, & à Aſclepiade. D'autres étoient pour les Empiriques. Et parmi les Méthodiſtes mêmes, il y avoit tant de variations, & leur doctrine avoit été ſi alterée, d'abord par *Vectius Valens*, fameux Médecin ſous l'Empereur Claude, & qui poſſedoit les bonnes graces de ſa femme l'Imperatrice Meſſaline, enſuite par *Theſſalus*, puis par un grand nombre d'autres, qu'à la fin ce ne furent plus entre eux que des diſputes & des querelles

ſans fin, qui firent éclore deux nouvelles ſectes, ſçavoir les *Epiſynthetiques* & les *Eclectiques*.

Le chef des premiers fut *Léonide* d'Alexandrie, qui vivoit peu de tems après *Soranus*. Il prétendoit avoir concilié les opinions, & réuni les trois ſectes, ſçavoir les Dogmatiſtes, les Empiriques & les Méthodiſtes : c'eſt pour cette raiſon que lui & ſes ſectateurs furent appellés *Epiſynthetiques*. A l'égard des *Eclectiques*, leur chef fut *Archigene* d'Apamée en Syrie, qui ſelon Suidas vécut ſous Trajan, & mourut à Rome dans ſa ſoixante-troiſiéme année, après s'être comporté très-honorablement, ſelon le témoignage de Galien. Les Eclectiques ne vouloient ſe ranger d'aucun parti ; mais ils ſe faiſoient chacun un plan, le meilleur qu'ils pouvoient, & tout ce qu'ils croyoient leur convenir dans chaque ſecte, ils ſe l'approprioient. Telle fut la fameuſe

ſecte des Eclectiques, qui eſt encore aujourdui celle des Médecins les plus raiſonnables. *

Il régnoit néanmoins parmi eux différentes opinions particuliéres, qui les diviſoient, & formoient des partis. C'eſt ce qui donna naiſſance à une nouvelle ſecte ſous le nom de *Pneumatiques*, eſpéce de Dogmatiſtes, dont le fondateur fut *Athenée* d'Attalie, qui vivoit vers le tems de Pline. Il ſoutenoit entre autres choſes, que le feu, l'air, l'eau, & la terre, n'étoient pas de vrais élemens; mais que c'étoient quatre qualités cardinales: les deux premieres, il les regardoit comme les cauſes efficientes des choſes, & les deux autres comme les cauſes materielles. Il y en ajoûtoit une cinquiéme, qu'il appelloit *eſprit*, & il ſuppoſoit que cet eſprit pénétroit tous les corps, & les

* Dans toute choſe, le parti le plus judicieux eſt d'être Eclectique.

maintenoit dans leur état naturel. Telle étoit aussi la doctrine des Stoïciens : ce qui fait que Galien appelle *Chrysippe* le pere de la secte Pneumatique. Mais quels qu'ayent été les sentimens d'Athenée en Philosophie, il est certain qu'Aristote fut son maître en Anatomie, & l'on prétend qu'il écrivit plus sur la Médecine qu'aucun de ses contemporains. Nous avons perdu tous ses ouvrages, à l'exception de quelques chapitres, qui se trouvent dans *Oribasius*, mais peu importans pour la connoissance de sa doctrine & de sa pratique, & qui ne se raportent qu'aux vertus du froment, du pain, & de l'orge, au pouvoir des alimens, à la purification de l'eau, aux différentes sortes d'air, & à la situation des lieux.

Ses disciples furent en assez grand nombre, & d'un mérite distingué. Tel fut *Hérodote*, fameux praticien à Rome, dont Galien fait

mention, & qui avoit un grand zéle pour ſa ſecte. Il fut, ſelon quelques-uns, auteur d'un *Lexicon* pour Hippocrate ; mais d'autres attribuent ce livre à *Hérodote* de Lyſie, peut-être ſans autorité ſuffiſante. *Archigene*, qui avoit été d'abord *Eclectique*, ſe rendit dans la ſuite *Pneumatique*. Mais le plus célébre Médecin de cette ſecte fut ſans contredit *Aretée* de Cappadoce, qui à pluſieurs égards fut auſſi Méthodiſte, ſur-tout par raport à l'air, à la chambre, & à l'exercice des malades ; il eſt connu & très-eſtimé encore aujourdui ; pour la politeſſe de ſon ſtyle, pour l'exactitude de ſes deſcriptions, & pour la ſolidité de ſon jugement. Il eſt vrai que ſon Anatomie eſt fort mauvaiſe, & ſa Théorie auſſi. C'eſt le premier des Anciens, ſi l'on excepte cependant *Archigene*, qui ait fait uſage des Cantharides en véſicatoires.

J'ai parlé jusqu'ici des Médecins, qui se sont le plus distingués chacun dans leur secte. Mais le plus célébre & le plus estimable de tous est *A. Cornelius Celsus*, né à Verone, selon quelques-uns, & qui vivoit sous les régnes d'Auguste & de Tibere. Sans être attaché à aucune secte particuliére, ce fut un homme d'un sçavoir universel, & le plus éloquent de tous les Médecins Latins. Son style peut être regardé comme le modéle de l'éloquence Romaine. La profession de Celse a été le sujet d'une dispute. Il s'agissoit de sçavoir s'il avoit été Médecin. Pline ne lui donne point cette qualité: cependant presque tout le monde convient aujourdui qu'il faut absolument qu'il ait fait profession de notre Art, & qu'il l'ait même pratiqué, ayant fait de si judicieuses remarques sur la Médecine & la Chirurgie. Sans renouveller ici cette

diſpute, je me contenterai d'obſerver que les deux auteurs favoris de Celſe ſont Hippocrate & Aſclepiade. Il étoit ſi fort verſé dans la lecture du premier, & il a emprunté tant de choſes de lui, ſurtout pour ce qui regarde les Prognoſtics & la Chirurgie, qu'il a été ſouvent appellé l'Hippocrate Latin. Cependant il n'en ſuivit pas aveuglément tous les ſentimens. Par exemple, il n'adopta point ſes jours critiques, qu'il regarda comme des reſtes de la mauvaiſe Philoſophie de Pythagore. Il n'approuva pas non plus la maniére de ſaigner du tems d'Hippocrate, trouvant que les ſaignées étoient alors trop petites & trop rares; ni la façon de purger, les purgations de ce tems-là lui paroiſſant trop fréquentes, trop violentes, & nuiſibles à l'eſtomac. Malgré cela Hippocrate fut de tous les Médecins celui qu'il eſtima davantage.

A l'égard d'*Asclepiade*, Celse le prit pour modéle dans les autres parties de la Médecine, & spécialement dans celle qui concerne l'exercice. Il en parle comme d'un très-habile & très-sage Médecin, mais qu'il ne falloit pas suivre en tout; par exemple, dans son éloignement pour les vomitifs & les purgatifs. Celse avoit écrit fort au long sur ce sujet, dans son livre de *tuendâ sanitate*, qui est perdu. Cependant il fut un si grand admirateur d'Asclepiade & de ses disciples, que quelques-uns ont cru qu'il étoit de la secte des Méthodistes. C'est que cet homme judicieux adoptoit tout ce qu'il trouvoit de raisonnable dans chaque parti, conservant toujours la liberté de son opinion. Enfin Celse me paroît avoir été un Médecin parfait, & un excellent Chirurgien; aussi a-t-il été regardé comme tel par les Juges les plus

éclairés ſur cette matiére. Cependant le docte Saumaiſe prétend qu'il n'entendoit rien dans la Médecine. Peut-être a-t-il voulu dire que Celſe ne ſçavoit que ce qu'Hippocrate lui avoit pu apprendre, & rien au-delà. J'avoue qu'on peut dire que Celſe ne ſe ſeroit pas acquis une auſſi grande réputation, ſi le grand Hippocrate n'avoit pas écrit avant lui.

Une choſe bien remarquable touchant Celſe, eſt qu'il étoit en effet aſſez peu verſé dans la connoiſſance des remédes internes, n'ayant pas une opinion favorable de tout ce qui bleſſoit l'eſtomac. Mais il faiſoit un grand uſage des remédes externes, dont il nous a donné pluſieurs eſpéces. Je fais mention de cet article, parcequ'il me ſemble plus important de connoître la pratique d'un Médecin judicieux, que d'un grand nombre d'autres. Mais lorſque la pratique

d'un Médecin eſt fort différente de celle de tous les autres, on eſt bien aiſe de ſçavoir la raiſon de cette pratique ; parcequ'il arrive quelquefois que les hommes les plus ſages ſe trompent, ſe laiſſant entraîner par leur préjugé en faveur d'une opinion particuliére.

Celſe fonde ſa pratique générale, par raport au traitement des fiévres, ſur cet axiome. » Que » la matiére qui cauſe la fiévre, ſe » diſſipe d'elle-même, lorſque le ma- » lade ne prend rien qui ſoit capa- » ble de produire du changement. « Perſuadé de cette maxime, il admettoit rarement les purgations & les clyſtéres, & il croyoit que l'abſtinence au commencement de la maladie, la boiſſon en fort petite quantité, & le ſommeil modéré, pouvoient ſuffire pour la guériſon de la fiévre, & ſur-tout les alimens convenables, qu'il regardoit comme le meilleur de tous

les remédes. Je laiſſe au lecteur à juger de la ſolidité de cette doctrine.

Les remédes ſont certainement néceſſaires en quelques occaſions, & c'eſt une grande faute de les négliger alors; comme c'en eſt une auſſi d'en faire ſans néceſſité, & mal à propos. Les alimens ſont néceſſaires auſſi, & peut-être que perſonne n'a connu mieux que Celſe la maniére de les preſcrire. Mais quoique la maxime que j'ai raportée, ſoit la plus générale de toutes celles de ce grand homme, cependant quand un malade étoit ou trop relaché ou trop reſſerré, alors il avoit recours à ces remédes, que les Méthodiſtes, & les autres Médecins judicieux avoient jugé ſalutaires. En ſorte que quoiqu'il ne fut pas en général auſſi ami que d'autres de la Médecine interne, cependant il n'en étoit pas abſolument ennemi, lorſqu'il croyoit

que le malade en avoit besoin.

Un contemporain de Celse fut *Antoine Musa* ce fameux Médecin d'Auguste, qui le premier introduisit dans la Médecine les bains froids ou plutôt qui en établit l'usage (car on dit qu'Asclepiade conseilloit cette sorte de bain, & Hippocrate fait souvent mention de ψυχρὰ λουτρὰ autant que de θερμὰ λȣτρὰ. Ce fut de cette maniére qu'il guérit l'Empereur Auguste; mais l'usage imprudent qu'il en fit à l'égard de Marcellus son neveu, fut cause de la mort de ce jeune Prince. Tant il est vrai que la Médecine est souvent funeste, lorsqu'elle est exercée par des hommes, dont l'éducation est inférieure à leur profession. Musa étoit esclave, lorsqu'un heureux hazard le tira de ce vil état. On peut donc présumer avec quelque raison, qu'il étoit ignorant en bien des choses, que comme Médecin il auroit dû

ſçavoir, quoiqu'il ſçût peut-être pluſieurs choſes ignorées des hommes les plus ſçavans & les plus judicieux: ce qui arrive aſſez ſouvent. C'eſt ainſi que nous voyons aujourdui pluſieurs fautes que l'on commet dans la pratique; fautes quelquefois très-funeſtes, cauſées par la ſeule ignorance de celui qui entreprend de traiter une maladie, quoique les remédes qu'il donne ſoient en eux-mêmes très-ſalutaires. Car les mêmes remédes, qui adminiſtrés par un ignorant & par un étourdi, ont tué un malade, étant preſcrits par un ſçavant & ſage Médecin, ſauveront la vie à un autre; ce qui dépend de la circonſtance, & de la doſe; deux points eſſentiels dans l'art de la Médecine.

Muſa, qui avoit guéri Auguſte, fut noblement récompenſé, & on lui accorda le droit de porter un anneau d'or; ce qui étoit alors

la marque diſtinctive de la Nobleſſe. On lui érigea auſſi une Statue de bronze à côté de celle d'Eſculape. Pouvoit-on lui rendre de plus grands honneurs ? Tous les Médecins furent en même tems honorés de l'anneau d'or, & on les exempta pour toujours de toute eſpéce de taxe & d'impoſition. Priviléges plus conſidérables que ceux que Jule Ceſar, ſi ami des Médecins, leur avoit accordés. Muſa écrivit quelques livres ſur la compoſition des remédes, & Galien dit que ces ouvrages étoient fort bons, mais qu'il n'y avoit rien de nouveau.

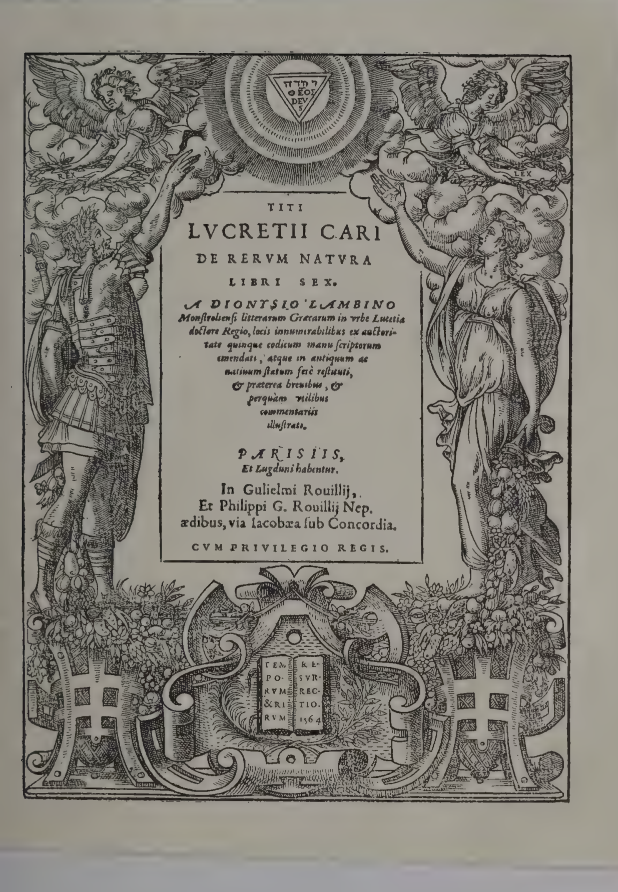
Il y eut auſſi vers le même tems pluſieurs autres Médecins célébres, tels que *C. Valgius* : c'eſt le premier de tous les Romains, (après *Pomponius Lenœus* & *Caton*) qui ait écrit ſur les proprietés des plantes, & ſur leur uſage en Médecine. On croit qu'il fut Méde-

cin d'Auguſte avant Antoine Muſa: *Emilius Macer*, de Verone; *Apuleius Celſus* de Centorvi en Sicile; *Philon* de Tarſe, auteur du *Philonium*; & quelques autres. Je ne parle point du grand nombre d'Eſclaves, qui pratiquoient alors la Médecine, & qui par cet Art parvinrent à une haute fortune.

Il y avoit à Rome une Ecole de Médecine, dans cette partie de la ville, appellée *Eſquilia*; mais on ignore quels en étoient les exercices. Ce qu'il y a de certain, eſt que les richeſſes & les honneurs les ſuivoient de toutes parts. Peut-être que ces proſpérités les empêchérent d'étudier ſérieuſement leur Art. Nous ſçavons que les progrès d'un Art viennent rarement de ceux qui ſont dans l'élevation; & ſoit que cette élévation ſoit l'effet de la faveur, ſoit qu'elle ſoit cauſée par le hazard, ou par quelqu'autre choſe, indépendam-

ment du mérite réel, ces perſonnes opulentes & heureuſes, non-ſeulement ne ſe livreront point à une étude fatiguante, mais ſe mocqueront de ceux qui ſe donnent tant de peine. C'eſt le parti qu'ils prennent, pour ſe maintenir dans leur vie molle & oiſive.

Cependant la Botanique fut alors cultivée avec ſoin, particuliérement par *Antoine Caſtor*, qui, ſelon Pline, fut le plus habile Botaniſte de ce ſiécle. On étudia auſſi l'Hiſtoire naturelle avec une application extraordinaire; & *Fabius Papyrius* ſe diſtingua en ce genre. Le Médecin qui vivoit ſous Tibére, compoſa ſur les animaux un livre curieux, qui l'a fait appeller par Pline *Naturæ rerum peritiſſimus*. On fit auſſi alors des progrès par raport à la matiére médicale, comme il paroît par *Seribonius Largus*, qui gagna des ſommes immenſes par ſes différentes eſpéces



TITI

LVCRETII CARI

DE RERVM NATVRA

LIBRI SEX.

A DIONYSIO LAMBINO Monſtrolienſi litterarum Græcarum in vrbe Lutetia doctore Regio, locis innumerabilibus ex auctoritate quinque codicum manu ſcriptorum emendati, atque in antiquum ac natiuum ſtatum ferè reſtituti, & præterea breuibus, & perquàm vtilibus commentariis illuſtrati.

PARISIIS,
Et Lugduni habentur.
In Gulielmi Rouillij,
Et Philippi G. Rouillij Nep.
ædibus, via Iacobæa ſub Concordia.

de remédes. Mais malgré leur progrès en ce genre, les Médecins de ce tems-là furent dans un grand embarras, lorſqu'ils virent paroître ſous le régne de l'Empereur Claude le mal appellé *Mentagra* *, qui étoit paſſé d'Aſie à Rome. Ce mal n'attaquoit que les hommes de la premiére condition, & il épargnoit les femmes, le peuple, & les eſclaves. C'eſt pour cela que Pline l'appelle *morbum ingenuum*, un mal de condition. Il commençoit par le menton, & ne ſembloit d'abord qu'une dartre ; de là il ſe répandoit

* Quelques-uns l'appellent *Dartre vive* ou *feu volage*. Pline dit l. 26. c. 1. *Morbi genus faciem præcipue infeſtans, quem Latini, quod à mento potiſſimum oriretur, mentagram appellarunt, irrepſit in Italiam Tiberii principatu, anteà univerſæ propemodum Europæ incognitus. Sine ullo quidem* dolore, *& ſine vitæ pernicie tantâ tamen fæditate, ut quacumque mors præferenda eſſet*. Les Grecs appelloient ce mal λειχὴν ou λειχῆνες, au pluriel. Quelques-uns croyent cependant que λειχὴν ſignifioit proprement la gratelle, *impetigo*. V. Manardum *ep. med. l. 7*. La galle s'appelloit *Pſora*. V. Galien & Pline l. 20. c. 1.

ſur tout le viſage, excepté ſur les yeux; puis couvroit le coû, la poitrine, & les mains comme une écaille horrible. Du reſte il n'étoit ni douloureux, ni dangereux pour la vie. On fit venir quelques Médecins d'Egypte, qui par le moyen des cautéres vinrent à bout de guérir cette maladie. Dans la ſuite quelques Médecins de Rome, & entr'autres *Pamphile*, trouvérent des remédes ſpécifiques pour ce mal *, ce qui leur fit gagner des ſommes immenſes. *Manilius Cornutus*, Gouverneur d'Aquitaine, à ce que Pline nous apprend, ** convint avec un Médecin de lui payer ſa guériſon la ſomme de 200 grands Sexterces, c'eſt-à-dire environ 1600 livres Sterling.

Ce ne fut pas le ſeul reméde utile

* V. le 1. Livre de Galien ſur *la compoſition des remédes, ſuivant les lieux*, & particuliérement cette partie du troiſiéme chapitre où il traite *de excoriatoriis lichenum*

** L. 26. c. 1.

inventé alors. Vers ce tems-là on trouva le *Thériaque d'Andromachus*, qui fit tant de bruit à sa naissance, ainsi que plusieurs autres remédes, dont le Clerc fait mention L. 2. c. 2. Ce fameux Thériaque, qu'Andromachus a célébré dans son poëme dédié à Néron, fut composé sur le modéle du *Mithridate*, qui jusqu'alors avoit été en vogue, & que le Thériaque fit tomber tout d'un coup, en sorte que l'on ne parla plus que du reméde d'Andromachus. Il fut dans une si haute estime, que c'étoit dans le palais même de l'Empereur qu'on le composoit. Mais ce ne fut que du tems de *Criton*, qui vivoit sous Trajan, qu'il commença à porter le nom de Thériaque. Son nom primitif étoit γάλήνην, qui veut dire *pacificateur*.

Pline est fort ennemi de toutes ces compositions, & leur préfére les médecines simples *. Hippocra-

* L. 22. c. 24. & L. 24. c. 1.

te lui-même employoit peu de médecines, & celles qu'il ordonnoit étoient les plus ſimples qu'il étoit poſſible, comptant plus ſur la diéte que ſur toutes les médecines. Les *Cnidiens* en firent encore moins d'uſage, comme nous avons vû ci-deſſus, perſuadés que rien n'eſt plus capable de guérir que la nature même, dans toute ſorte de maladies, à moins que l'on ne s'oppoſe à ſon pouvoir par des drogues qui interrompent mal à propos ſon action en derangeant ſon cours. *Hiérophile* au contraire faiſoit un grand uſage des médecines, ſoit ſimples, ſoit compoſées, & le ſuccès de ſa pratique l'avoit beaucoup enrichi. Il eſt bien plus aiſé d'impoſer aux malades, que de ſe rendre vrayement habile dans ſa profeſſion.

L'Anatomie n'étoit pas alors entierement négligée. *Marinus* écrivit un excellent Livre ſur les Muſ-

cles, & sur les autres parties du corps humain. Marinus fut le maître de ce *Quintus* banni de Rome sous Trajan, parcequ'il tuoit tous ses malades, ou plutôt, ce qui est plus vraisemblable, par la jalousie & la calomnie * de ses contemporains, comme Galien le dit. *Rufus Ephesius*, qui vivoit aussi sous Trajan, s'appliqua beaucoup à l'étude de l'Anatomie, comme nous voyons par ce qui nous reste de ses écrits, & il paroît avoir été aussi judicieux qu'attentif. On peut joindre à ceux-là les maîtres de Galien, qui furent tous des hommes distingués sous Adrien ou Trajan, sur-tout par raport à la connoissance de l'Anatomie.

La matiére Médicale fut encore plus cultivée, particuliérement par *Dioscoride* d'*Anazarbu*, sous l'Em-

* L'Histoire de la calomnie par raport aux hommes illustres seroit le sujet d'un ouvrage nécessaire en ce tems-ci, où dès qu'on est accusé, on est condamné.

pire de Vespasien. Ses ouvrages, qui existent encore, & qui sont très-estimés, ont eu l'honneur d'être les premiers livres des Médecins Grecs qu'Alde ait imprimés, après les avoir tirés de Constantinople. Mais il y en a un exemplaire manuscrit, plus parfait que toutes les éditions, dans la Bibliothéque de Vienne; il a près de douze cens ans d'antiquité, selon Lambechius. Ce manuscrit est tout enluminé, & n'a jamais été public, ce qui est assez surprenant.

Théophraste, qui vivoit quatre cens ans avant *Dioscoride*, est beaucoup plus abondant sur la Botanique: mais Théophraste a écrit comme un Naturaliste & non comme un Médecin: au lieu que Dioscoride s'est proposé seulement de traiter de ce qu'il connoissoit par sa propre expérience, & dont il faisoit usage en Médecine; & cela non-seulement par raport aux plan-

tes, mais encore par raport aux animaux & aux minéraux. Dioſcoride à ſi bien exécuté ſon plan ; qu'il a mérité les éloges de Galien & de pluſieurs autres ſçavans Médecins.

Il paroît par ce qu'il dit, * que le ſel de Vipere étoit de ſon tems en uſage, ainſi que les eaux minérales, ſoit en bain, ſoit en boiſſon ; mais qu'on ne connoiſſoit point en Médecine l'uſage du fer, & ſa préparation ; ce qui depuis a été ſouvent ordonné pour les obſtructions & les cachexies. Il eſt vrai que la rouille du fer étoit priſe alors en remède contre les obſtructions **. Et ſi l'on en croit l'hiſtoire, *Melampe* avoit donné ce remède à Iphiclus bien des années auparavant ***. Mais on ignoroit les préparations du fer & de l'antimoine.

* L. 2. c. 18.
** L. 5. c. 93.
*** V. Le Clerc p. 28.

C'est sous le même Empereur Trajan, que fleurissoit le fameux naturaliste *Pline*, qui malgré ses grandes occupations, étant Banquier de sa profession, trouva assez de tems pour écrire l'ouvrage le plus sçavant qui ait paru en ce genre. Pline, comme l'on sçait, périt aux pieds du Mont Vesuve, avant d'avoir atteint l'âge de soixante ans. C'est avec étonnement qu'on voit les grands ouvrages qui ont été composés par des auteurs, qu'on peut regarder comme originaux, tels qu'Hippocrate, Aristote, Pline & Galien parmi les Anciens, & parmi les Modernes, Bacon, Boyle, Newton, & Boerhave. Y a-t-il rien aujourdui qui leur soit comparable ?

Nous avons vû jusqu'ici quel a été l'état de la Médecine chez les Grecs & les Romains durant plusieurs siécles. Dans cet espace de tems, sur-tout depuis le tems de

Pythagore, il eſt étonnant de voir la variété d'opinions répandues tantôt parmi les Philoſophes, & tantôt parmi les Médecins; opinions qui ſervent à faire connoître le génie de leurs auteurs, & n'ont été d'aucune utilité à la Médecine. Ces opinions vaines & ridicules, l'emportérent tellement ſur la doctrine d'Hippocrate, que l'obſervation fut entiérement négligée, & qu'on fit conſiſter toute la Médecine dans l'explication Philoſophique des maladies. S'il n'y avoit pas eu un Dioclès, enſuite un Serapion, puis un Thémiſon, perſonne ne ſçauroit juſqu'où ce goût Philoſophique a été porté. C'eſt une choſe bien ſéduiſante que la Philoſophie ingénieuſement appliquée à la Médecine.

Cependant malgré les effets de cette Philoſophie, les fondemens de la doctrine d'Hippocrate ne furent point ébranlés; parceque cette

doctrine étoit fondée sur la nature même, & ne pouvoit être détruite par l'art. Elle a pû être pendant quelque tems éclipsée, & tellement couverte de nuages, qu'elle étoit devenue inutile au genre humain. Heureusement pour nous, elle n'a point été entiérement éteinte; au contraire elle a fait des progrès. Ces diverses opinions qui ont succedé l'une à l'autre, se sont détruites & comme absorbées mutuellement, tandis que la doctrine d'Hippocrate est demeurée ferme & inébranlable : elle n'a varié que dans quelques points particuliers, & dans quelques circonstances, que le régime, & la situation du malade rendent absolument inévitables.

L'Anatomie, qui avoit fait une si grande figure du tems d'Erasistrate & d'Hérophile, ne fut pas d'une grande utilité. Elle devint plutôt l'occasion de plusieurs idées nouvelles & bisarres, qui donné-

rent lieu à de vaines diſputes, & firent encore négliger l'obſervation. La diviſion qui ſe fit de la Médecine en trois branches, & l'uſage plus libre des remédes internes, ne tourna point du tout à l'honneur de la profeſſion ; il fut même comme néceſſaire de changer la ſcéne, & de réduire toute la Médecine à l'*Obſervation*, à l'*Hiſtoire* & à l'*Imitation*, fondemens du ſyſtême des Empiriques. Mais ce ſyſtême exigeoit trop d'attention & trop de travail, pour les têtes philoſophiques de ce tems-là. Ainſi, quoique quelques-uns ayent eu aſſez de courage pour le ſuivre dans la pratique, le plus grand nombre ſuivit un autre plan.

Aſclepiade n'eut pas plutôt mis le pied à Rome, qu'il ſe fraya une nouvelle route, & avec ſes corpuſcules & ſes pores dont j'ai parlé, il vint à bout de faire croire, qu'il étoit plus habile qu'aucun de ſes

prédéceſſeurs, ſans excepter Hippocrate même. Les Romains ignorans n'avoient rien à lui oppoſer; auſſi Aſclepiade fut pour eux ce qu'Hippocrate avoit été aux yeux des Grecs. Sa réputation ſe ſoutint toujours dans la ſuite, ayant été le ſeul Médecin célébre, qui eût paru à Rome, & étant regardé comme le fondateur de la Médecine en Italie.

Mais que devint dans la ſuite ſon ſyſtême? Il fut renverſé par ſon diſciple Thémiſon, qui le mit en piéces. Thémiſon lui-même ne put bâtir un ſyſtême qui fût univerſellement approuvé, quoique celui qu'il propoſa, fût beaucoup au-deſſus de tous ceux qui avoient été juſqu'alors imaginés. La ſecte des Méthodiſtes en fit éclore pluſieurs autres, comme nous avons vû. Chaque Médecin avoit un parti, où il étoit enrollé, ſi l'on excepte Celſe, qui fut aſſez judicieux

pour n'être d'aucune ſecte particuliére, n'adoptant que ce que chacune avoit de bon.

La conduite de Celſe ne fut pas deſaprouvée en général. Car après lui, l'eſprit de parti, & le goût des ſectes ſemblérent fort affoiblis. Cependant l'obſervation ne fut pas cultivée à proportion. Au contraire, on s'aviſa de chercher des médecines univerſelles, & celui qui pouvoit inventer la plus pompeuſe façon de guérir, paſſoit pour le plus grand Médecin. Ajoutez, que comme les Médecins s'enrichirent alors, ils déſirérent d'être décorés de titres, qui avant eux étoient inconnus parmi les Médecins. Andromachus, qui s'étoit fait un grand nom par ſon Thériaque, fut honoré du titre d'*Archiater* ou Premier Médecin. C'eſt le premier qui ait porté ce titre, devenu depuis commun aux premiers Médecins des Potentats.

L'Anatomie ne fut pas entiérement négligée en ce tems-là, quoiqu'il ne paroisse pas qu'elle ait produit alors de fort grands avantages. Mais les bains froids qui devinrent à la mode, & qui ont depuis continué d'être pratiqués avec succès, furent très-utiles. Voilà sur quel pied fut la Médecine chez les Grecs & les Romains, jusqu'au tems de Galien, qui étant le plus célébre & le plus habile Médecin qui eût paru depuis Hippocrate (si nous exceptons Celse) changea toute la face de la Médecine, comme nous allons voir.

GALIEN, nâquit sous l'Empereur Adrien, l'an de N. S. 131. & il avoit quatre à cinq ans quand ce Prince mourut. Il étoit de Pergame dans l'Asie Mineure, fils de Nicon, homme de probité, riche & sçavant, qui n'épargna rien pour l'éducation de son fils. Lorsqu'il eut appris tout ce qu'on avoit alors

coutume d'enſeigner dans les Ecoles, il tourna toutes ſes penſées vers la Médecine, à cauſe d'un ſonge qu'il avoit eu, comme il nous le dit lui-même. Il étoit pour lors âgé de dix-ſept ans. Deux ans après, il étudia, durant quelque tems, ſous un diſciple d'Athenée, & puis ſous différens maîtres d'un mérite diſtingué, comme il paroît par ce qu'il dit en divers endroits de ſes ouvrages: après quoi il ſe mit à voyager. Il fit un long ſejour à Alexandrie, où toutes les ſciences fleuriſſoient. A l'âge de vingt-huit ans il retourna à Pergame. Sa ſanté, qui juſque-là avoit été chancelante, devint meilleure, comme il le raconte lui-même, & fut même très-vigoureuſe tout le reſte de ſa vie, qui fut longue, étant parvenu juſqu'à une extrême vieilleſſe. Il avoit trente-deux ans quand il parut à Rome, où il trouva une grande oppoſition de la part des

Médecins, par ce qu'il prétendoit ſçavoir ce qu'ils n'avoient jamais ſçu, & ce qu'ils ne vouloient point apprendre. Une prétention de cette eſpéce a toujours fait & fera toujours un grand nombre d'ennemis, quelque bien fondée qu'elle puiſſe être.

Cependant il eut le bonheur de plaire aux plus grands Seigneurs de Rome, par ſes diſſections, par ſes prognoſtics, & par les autres parties de ſon Art, ſur-tout au Préteur Sergius Paulus, à Barbarus oncle de l'Empereur Lucius, au Conſul Boetius & à Severe. Il ſe vit néanmoins forcé de ſortir de Rome, par les plaintes & les clameurs des autres Médecins de la ville, & de ſe retirer dans ſon pays, d'où les Empereurs Marc Aurele & Lucius Verus le firent bien-tôt revenir à Rome, & depuis il n'en ſortit plus.

On peut dire que Galien fut le plus grand Médecin de ſon ſiécle, ſoit pour la Théorie, ſoit pour la

Pratique, comme il paroît par ſes ſçavans & nombreux ouvrages, dont il y en a ſeulement ſur la Médecine plus de cinq cens, & plus de la moitié encore par raport à d'autres ſciences. Il a écrit ſur la Médecine des choſes admirables, & il a été le grand reſtaurateur de la doctrine d'Hippocrate, contre celle des Méthodiſtes, qui juſqu'à ſon tems s'étoient toujours maintenus avec diſtinction. Car toutes les ſectes de Médecine ſubſiſtoient encore; il y avoit des Dogmatiſtes, des Empiriques, des Méthodiſtes, des Epiſynthetiques, des Eclectiques, & des Pneumatiſtes; mais les Méthodiſtes avoient la plus grande vogue. Les Dogmatiſtes étoient fort diviſés entr'eux. Les uns tenoient pour Hippocrate, les autres pour Eraſiſtrate, & les autres pour Aſclepiade. Galien ne ſe déclara pour aucune ſecte, & les étouffa toutes. Son principal but

fut d'abord l'établissement de la doctrine d'Hippocrate. Personne ne l'avoit jamais étudiée comme lui ; c'étoit sur ses idées qu'il avoit formé les siennes, principalement pour ce qui concerne le pouvoir de la nature, la doctrine de l'attraction *, les signes des maladies, les circonstances d'une crise, &c. Cependant dans quelques-unes de ces

* On ne sçait ce que l'auteur veut dire ici par sa *doctrine de l'attraction.* S'il entend qu'il y a des corps qui en attirent d'autres, dans le sens non de Newton, mais des Newtoniens, qui d'un être logical font un être physique, & prétendent qu'il y a des corps qui ont réellement la vertu d'en attirer d'autres, c'est dire une sottise, digne des imbecilles Peripateticiens. Si par attraction il entend seulement qu'il y a des corps vers lesquels d'autres sont mus suivant les loix du mouvement & de l'impulsion, & qu'il ne prenne le mot d'attraction, que comme un terme de Logique, comme on dit que l'aimant attire le fer ; alors il n'y a rien que de raisonnable dans ce que l'auteur dit ici. Il est certain qu'il y a de *l'électricité* dans bien des corps, & que la Médecine doit y faire attention. Mais un auteur Anglois qui parle aujourdui *d'attraction* est suspect. On craint qu'il ne veuille dire une impertinence péripateticienne.

ces choſes, il faut avouer qu'il a porté ſes ſpéculations un peu trop loin, & qu'il en a multiplié d'autres ſans fondement ; par exemple, ſes *tempéramens*, & ſes *pouls*, ſur leſquels il ne raiſonne pas avec aſſez de juſteſſe, faute d'avoir connu ce que la Philoſophie & l'Anatomie des Modernes ont decouvert.

Galien, qui avoit plus de génie & de ſçavoir que tous les autres Médecins de ſon tems, s'eſtima trop lui-même, & n'eſtima pas aſſez ceux de ſa profeſſion. Il ſe comparoit à l'Empereur Trajan, & ſe croyoit auſſi utile au Public *. Les Médecins qu'il maltraita, le maltraitérent à ſon tour.

Il avoit deux maximes, qui influoient beaucoup ſur ſa pratique. L'une étoit, qu'une maladie devoit être guérie par ſon contraire : l'autre, qu'il falloit aider la nature

* V. ſon livre de la Méthode, c. 8.

par quelque chose qui lui fût analogue. L'une & l'autre maxime étoient tirées d'Hippocrate, celui de tous les anciens Médecins qu'il suivoit le plus, excepté dans la Pharmacie, où de nouvelles decouvertes lui firent prendre une nouvelle route. Mais il lui arrive souvent de ne s'éloigner ainsi d'Hippocrate que pour s'égarer. La connoissance des parties du corps humain, qui s'étoit beaucoup perfectionnée depuis le Médecin Grec, avoit appris plusieurs choses relatives aux maladies, & qu'il étoit impossible de découvrir par la simple conjecture. Cependant cela donnoit lieu à des raisonnemens & à des disputes, qui ne soulageoient point du tout les malades. On ne raisonna pas seulement sur la nature des maladies : on voulut aussi mettre dans un nouveau jour la matiére médicale, & on rafina beaucoup sur les médecines sim-

ples & composées, & sur leurs effets.

Comme Galien sçavoit plus d'Anatomie & de Physique, qu'aucun de ses prédécesseurs & de ses contemporains, il ne fut pas des derniers à s'appliquer à l'étude de ces choses, quoiqu'Hippocrate & les plus habiles Médecins de l'antiquité lui donnassent peu de secours sur ces matiéres. Mais les regardant comme importantes, il crut ne les pouvoir exposer trop clairement. Ainsi après y avoir donné toute son application, il épuisa toutes les forces de sa raison, particuliérement au sujet des vertus de la Pharmacie, qu'il expliqua suivant les quatre qualités cardinales, & leur différentes combinaisons. Mais quoiqu'il ait fait voir en cela beaucoup d'esprit & de sagacité, il faut néanmoins avouer qu'il a laissé cette partie de la Médecine dans un bien plus mauvais

état qu'elle étoit avant lui. Cependant il déclare ailleurs, en parlant de son maître *Pelops*, qu'il blâme d'avoir entrepris de tout expliquer *, que s'il n'étoit pas persuadé de connoître une chose par lui-même, il n'entreprendroit jamais d'en convaincre les autres. Tant il est naturel de ne pas voir en soi les défauts qu'on apperçoit dans autrui.

A l'égard de la saignée, il la mettoit plus souvent en pratique qu'Hippocrate, & il est le premier qui ait fait mention de la quantité de sang qu'il faut tirer. Il est à propos de remarquer aussi, qu'il saignoit en tout tems, la nuit aussi bien que le jour, mais jamais les enfans au-dessous de l'âge de quatre ans, & rarement les vieillards. Lorsqu'il étoit nécessaire de saigner & de purger, il commençoit

* *De simplic. medicam. Facult.* L. 2. n. 24. *De cancris ustis.*

toujours par la ſaignée. Il n'uſa jamais de ſangſues, reméde inventé par *Thémiſon*, ou au moins par les Méthodiſtes. En un mot, ſa pratique étoit conforme à celle d'Hippocrate ; avec cette différence néanmoins, que l'un ſe fondoit principalement ſur l'expérience & l'obſervation, & l'autre ſur le raiſonnement. Hippocrate a occaſionné peu de conteſtations entre les Médecins ; au lieu que Galien a jetté les ſemences d'une infinité de diſputes éternelles & interminables.

Il eſt certain que dans l'Anatomie Galien a ſurpaſſé tous ceux qui l'avoient précédé. Il diſſéquoit les hommes auſſi-bien que les animaux: mais il n'avoit pas la même commodité de faire ſes diſſections ſur le corps humain, que ſur les bêtes. Les ſinges étoient principalement les ſujets qu'il choiſiſſoit pour diſſéquer, & il conſeille cette diſſection

à ſes Pupilles, afin que lorſqu'ils auront l'occaſion de diſſéquer un corps humain, ils puiſſent connoître plus aiſément la maniére de perfectionner l'Anatomie. Les enfans que la barbarie de leurs parens avoit expoſés, ou les hommes que l'on trouvoit aſſaſſinés dans les campagnes, étoient en quelque ſorte tous les corps humains dont il pouvoit s'emparer pour les diſſéquer ſecrettement. Car il n'y avoit alors aucune opération publique de ce genre. Les ſquelettes étoient extrémement rares, & ceux dont on faiſoit uſage, ſe trouvoient par hazard ſur des montagnes, dans des cavernes, & autres lieux pareils, & ils n'étoient préparés par aucun Anatomiſte. C'eſt pour cela que Galien éxhorte ſes Pupilles à aller à Alexandrie, parcequ'on y enſeignoit l'Oſtéologie par l'inſpection des ſquelettes. On peut voir quels progrès il fit dans l'A-

natomie, en lisant ses ouvrages sur ce sujet, & sur-tout son livre admirable *De usu partium*. Mais il y est question plutôt de l'Anatomie des animaux, que de celle du corps humain. Vesale a démontré que Galien décrit les parties du singe & d'autres animaux, & non pas toujours celles des hommes. Quoiqu'il en soit, Galien a fait voir qu'il étoit un très-grand génie, & l'homme du monde le plus laborieux: enfin il est digne de la haute réputation dont il jouit.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de remarquer, que ce grand Médecin a fait un tort considérable à la Médecine, par ses raisonnemens subtils touchant différentes parties de cet Art, fondés sur ses élemens, sur ses qualités cardinales, & autres pareilles chiméres, qu'on a bien de la peine à pardonner à un écrivain d'ailleurs si judicieux. Il m'a toujours paru

étonnant qu'un homme qui avoit fait une étude ſi particuliére des écrits d'Hippocrate, qui entendoit ſi bien ſa doctrine, & qui mettoit ſes obſervations au-deſſus de toutes celles qui avoient jamais été faites, ait été néanmoins celui qui a le plus contribué à établir une doctrine entiérement oppoſée à celle de ce fameux Médecin; doctrine, qui n'eſt propre qu'à fournir de la matiére à la diſpute. Perſonne n'eut jamais une ſi haute eſtime pour Hippocrate que Galien: perſonne ne connut auſſi-bien que lui l'utilité de ſes obſervations. Cependant perſonne n'a plus éloigné les eſprits de la doctrine de ce grand maître, pour les plonger dans l'incertitude des ſpéculations. Il auroit ſans doute bien mieux fait d'étudier avec application les meilleurs auteurs de l'antiquité, de les éclaircir, & de les concilier, autant qu'il eût été poſſible, que de ſe livrer ainſi

à une vaine théorie, qui fait perdre de vûe ce qu'on doit avoir ſans ceſſe devant les yeux. Mais helas! par malheur pour nous, Galien penſa autrement, peut-être par le deſeſpoir de ne pouvoir jamais ſurpaſſer Hippocrate en ſe conformant à ſa doctrine; & depuis lui le plus grand nombre des Médecins ont jugé qu'il étoit plus commode & plus flateur pour eux de ſuivre les principes de Galien, & qu'en écrivant comme lui, ils ſe feroient plus de réputation, qu'en ſuivant la méthode d'Hippocrate. Ils ont donc embraſſé généralement ce pernicieux ſyſtême; enſorte que durant pluſieurs ſiécles on n'a fait que peu de progrès dans la Médecine, ou plutôt qu'on n'en a point fait du tout. Les autres Médecins Grecs, ſi l'on excepte *Trallien*, & tous les Médecins Arabes, ont été Galeniſtes, & ont ſuivi ſa méthode.

Quant aux autres fameux Médecins Grecs après Galien, les plus célébres ſont *Oribaſius*, *Ætius*, *Alexandre* & *Paul*, dont la plûpart n'ont fait que compiler les écrits des autres Médecins & de Galien en particulier. C'eſt de lui qu'ils ont tiré ce qu'ils ont de meilleur ſur l'Anatomie, la Médecine, & la Chirurgie, ſuivant l'état où ces connoiſſances étoient alors, outre quelques remarques, qui leur ſont propres, mais qui paroiſſent aſſez inutiles. Un célébre Médecin Anglois à fait voir depuis peu avec beaucoup d'eſprit, en quoi conſiſtent ces remarques, & combien peu on doit s'y fier. C'eſt le Docteur *Jean Freind*: ainſi il eſt inutile que je m'y arrête. Cependant pour faire connoître le mérite de ces Médecins, je crois devoir en dire quelque choſe.

Oribaſius naquit à Pergame, patrie de Galien. Elevé à l'école de

Zenon le Cyprien, il devint un des plus grands Médecins ſpeculatifs de ſon tems. L'attachement qu'il eut pour la doctrine de ſon Compatriote, principalement en ce qui concerne l'Anatomie, l'a fait nommer le Singe de Galien. On peut juger par là du goût de ſes écrits, qui ont été en grand nombre, mais dont il ne nous reſte que peu de choſe. Il pratiqua à Conſtantinople, où il mourut vers la fin du quatriéme ſiécle de l'Ere Chrétienne.

Ætius étoit d'Amida en Meſopotamie; & exerça la Médecine à Alexandrie. Il pratiquoit lui-même la Chirurgie, & il nous a donné des remarques ſur chaque ſorte d'opération Chirurgique, excepté par raport aux fractures & aux luxations. Il eſt plus clair & plus ſolide qu'Oribaſius, mais ſelon le ſentiment de *Fabricius ab aqua pendente*, il eſt inférieur à *Paul*, & il l'emporte

pourtant sur Celse même, en ce qui concerne les yeux. En un mot ce fut un fort bon Praticien en général; mais il est fort ennuyeux, surtout quand il traite de la goutte: il rebute & révolte même son lecteur, lorsqu'il parle de l'asthme invétéré & de l'empyéme. Il ordonne que dans ces cas on applique au malade le cautére en cent endroits du corps. Il aimoit beaucoup les applications de remédes externes, appellés topiques, & il ne raisonne pas mal sur les vertus de quelques-uns de ces remédes. Il nous a donné quelques remarques sur les Charmes & les Amuletes, qui étoient si en vogue chez les Egyptiens, avec plusieurs réflexions sur la Pharmacie. Il est le premier Médecin Grec, Chrétien, qui fasse mention de ces Amuletes. Il nous a aussi conservé différens fragmens de l'antiquité, qu'on ne trouve point ailleurs. Ætius fleuris-

ſoit vers la fin du cinquiéme ſiécle.

Alexandre étoit né à Tralles, ville fameuſe de Lydie, & patrie du célebre *Theſſalus*, où l'on parloit la langue Grecque mieux qu'ailleurs. Il fut contemporain d'Ætius, dont il fait mention dans ſes écrits, & dans une grande eſtime à la Cour de l'Empereur Juſtinien. Son pere, qui étoit Médecin, prit grand ſoin de ſon éducation. Il voyagea beaucoup & ſe rendit à Rome où il s'acquit une grande réputation, ainſi que dans tous les lieux où il demeura. Sa doctrine étoit différente de celle d'*Ætius* & d'*Oribaſius*, & il a plus qu'eux l'air d'un écrivain original. Ses ouvrages ſont ſi méthodiques, quoiqu'il ne fût point du tout de la ſecte des Méthodiſtes, qu'on peut le regarder, avec Arethée, comme le meilleur auteur en Médecine qui eut paru depuis le tems d'Hippocrate. Sa partie Diagnoſtique eſt admirable,

ſur-tout lorſqu'il fait voir la différence entre deux maladies qui paroiſſent aſſez ſemblables, comme la pleuréſie & l'inflammation du foye, la pierre & la colique, &c. Ætius & Oribaſe ſont en cela de foibles Médecins. Il eſt auſſi fort exact dans l'expoſition qu'il fait des vertus des Médecines, & dans ce qu'il enſeigne ſur le tems & la maniére d'en faire uſage. Mais il eſt quelquefois trop crédule ſur cette matiére, & même un peu ſuperſtitieux. Sa méthode en général eſt toujours conforme aux circonſtances des maladies, & toutes les fois qu'il entreprend de raiſonner ſur la pratique, par exemple, ſur la ſaignée dans l'eſquinancie, il le fait d'une maniére admirable. Il paroît qu'il n'a écrit que dans un âge très-avancé, & lorſqu'il avoit une fort grande expérience *, qui pourtant n'accom-

* C'eſt ce que devroient faire tous les vieux Médecins qui ont pratiqué avec ſuccès. Les

pagne pas toujours la vieilleſſe. Un Médecin peut vivre cent ans, & n'avoir que peu de connoiſſances de cette eſpéce, s'il ne s'eſt pas appliqué à faire des obſervations judicieuſes & exactes ſur les cas qu'il a eus devant les yeux : je dis, judicieuſes & exactes, parceque les obſervations légeres & précipitées ne ſont d'aucune utilité : au lieu d'inſtruire, elles égarent.

Un contemporain d'*Alexandre* fut *Jacobus Pſychreſtus*, premier Médecin de Leon le Grand. Il avoit beaucoup d'eſprit & de capacité & étoit ſi aimé de l'Empereur & de tout le public, que le Senat lui éleva une Statue dans les bains

Ecrits qu'ils laiſſeroient au Public lui ſeroient bien plus utiles, que tous les ouvrages Galéniques de nos Médecins ſpeculatifs, qui n'ont jamais pratiqué, & qui ne ſe ſont fait aucune réputation. Mais plus un habile Médecin eſt vieux, plus il eſt recherché; plus il a de pratique, & par conſéquent plus il gagne. Il aime mieux continuer de s'enrichir par ſes viſites, que d'enrichir la poſtérité par ſes obſervations.

de Zeuxippe, conſtruits par l'Empereur Severe. On lui en érigea auſſi une autre à Athenes. Ce fut un ſi exact obſervateur (ce qui eſt bien remarquable par raport à ce tems-là) qu'on a dit de lui, entre autres choſes, que ſes prognoſtics ne s'étoient jamais trouvés faux. A l'égard de ſa pratique, il ordonnoit fort fréquemment des clyſteres & des ſuppoſitoires. Par raport à ſa façon d'exercer la Chirurgie, il employoit rarement le feu & le ſçalpel, & il n'étoit pas ami de la ſaignée. Son zéle pour le bien public égaloit ſon grand génie; & ſon ardeur extrême pour le progrès de ſon Art faiſoit dire que l'ame d'Eſculape avoit paſſé dans ſon corps.

A l'égard de *Paul*, le quatriéme & le dernier des Médecins Grecs, il vivoit dans le 7e ſiécle, & il étudia à Alexandrie, avant qu'*Amrou** l'eût

* *Prideaux* dans ſa *Connection*. p. 2. l. 1. l'appelle *Amrus*.

l'eût priſe. Alexandre étoit ſon auteur favori, & il copia une partie de ſes ouvrages, dont il emprunta juſqu'aux expreſſions. Il eſt ſolide & précis dans ſes deſcriptions, & le premier qu'on ſçache, qui ait fait profeſſion d'accoucher les femmes. Quant aux opérations de Chirurgie, c'eſt de tous les Anciens celui qui a le mieux écrit ſur cette matiére *, étant même à certains égards préférable à Celſe. *Fabricius* ab *aqua pendente* avoit de lui une ſi haute opinion, qu'il prend par-tout pour texte la doctrine de Celſe & de Paul : ſes obſervations, & tous ſes raiſonnemens conſiſtent principalement à expliquer ces deux auteurs.

Ces quatre Médecins dont je viens de parler ſont appellés par nos auteurs les quatre Médecins claſſiques Grecs, noms qu'ils ont

* V. Son ſixiéme Livre.

mérité pour leur esprit judicieux, & leur maniére d'écrire. *Psychreste* n'est point mis de ce nombre, étant plus estimable pour son caractére humain, que pour sa profonde capacité. Pour ce qui est des autres Médecins Grecs d'un rang inférieur, & d'un tems plus recent, la lacune de 500 ans dans l'Histoire Grecque, sçavoir, depuis 560, jusqu'au régne d'Isaac Comnéne en 1060, ne nous a laissé connoître qu'un fort petit nombre de ces Médecins de quelque réputation; tel que *Pallade le Sophiste*, qui demeuroit à Constantinople, & qui écrivit un commentaire sur Hippocrate, & *Théophile* qui a fait un ouvrage sur l'urine. C'est le premier auteur de ce genre, qui nous reste. Il faut avouer qu'il a traité son sujet avec beaucoup de sagacité; mais il est redevable à Hippocrate & à Galien de beaucoup de choses. Il a écrit de la même maniére sur les

excrémens & ſur l'Anatomie.

Mais le plus grand de tous les Médecins Grecs d'un âge inférieur, eſt *Actuarius* de Conſtantinople. Quoiqu'il n'ait preſque rien écrit que d'après Galien, Ætius & Paul, & que toutes les maladies dont il parle, ſoient celles dont les Médecins Grecs avoient traité avant lui, il dit néanmoins ſur ce ſujet des choſes particuliéres, & qui lui ſont propres, principalement ſur l'urine & le pouls, dont il avoit coutume de faire uſage à la fois pour ſes indications. Il a écrit ſept diſcours ingénieux ſur l'urine, & a en quelque ſorte épuiſé le ſujet. Il eſt le premier de tous les auteurs Grecs, qui ait fait mention des doux purgatifs, comme de la Caſſe, de la Manne & du Sené, & autres ſemblables. Il avoit lu apparemment les Médecins Arabes, & il paroît que c'eſt d'eux qu'il avoit emprunté ces ſortes de purgations,

Ses descriptions sont fort exactes. Dans ses opinions philosophiques il est Galeniste, & Aristotelicien. Son style est d'ailleurs assez pur. Il employe souvent l'ancien dialecte Attique, principalement dans ses écrits philosophiques.

CHAPITRE III.

De l'Etat de la Médecine *parmi les Arabes, &c. jusqu'à la renaissance des Sciences.*

NOus avons vû jusqu'ici l'état de la Médecine chez les Grecs & les Romains : il s'agit maintenant de celui où elle a été parmi les Arabes, nation ignorante & barbare, qui commença a connoître les auteurs Grecs à la prise d'Alexandrie par Amrou, en l'année 640. Ennemis ou contempteursdes sciences, dont ils se plai-

ſoient à abolir tous les monumens, ils détruiſirent d'une maniére indigne la fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie. Ils n'en brulérent pas tous les Livres à la fois ; ils les diſtribuérent dans les bains de la ville, dont le nombre montoit alors à 4000, & tous ces livres furent conſumés en ſix mois : à peine en échapa-t-il quelqu'un, & de ceux-ci furent principalement les livres de Médecine. Cette Bibliothéque n'étoit pas celle de Ptolémée, qui étoit ſi vaſte, & ſi nombreuſe, & qui avoit couté tant d'argent, & de peine à former. C'étoit la Bibliothéque fondée par Cléopatre, lorſque la plus grande partie de la premiére eût été malheureuſement brulée, dans le tems de la guerre entre Céſar & Pompée. Comme la curieuſe collection d'Attale Roy de Pergame, & une infinité d'autres livres raſſemblés par pluſieurs particuliers avoient été acquis par

Cléopatre & par les Rois d'Egypte ses successeurs, qui n'épargnérent rien pour réparer la perte de l'ancienne Bibliothéque, celle-ci étoit devenue la plus complette & la plus riche de l'univers. Quelque tems après on établit des Ecoles de Médecine. Mais en l'année 721 ces Ecoles furent transferées à Antioche & à Harran ; ce qui ne ruina pas absolument l'étude de la Médecine ; (car on continua de la cultiver) mais elle ne fut plus honorée comme auparavant, & elle ne fournit plus d'hommes excellens.

La premiére version que l'on fit des Auteurs Grecs, fut en Syriaque, les Syriens étant plus portés aux sciences speculatives que les Arabes. Dans la suite ils furent traduits du Syriaque en Arabe ; & il est à remarquer que dans toutes les versions ou imitations Arabes, les Auteurs Grecs ont toujours été défigurés.

A l'égard des ouvrages de leurs Médecins, ils ſuivent Hippocrate & Galien, en tout ce qui concerne la théorie des maladies ; & de tems en tems ils y inſérent de mauvaiſes choſes qui ſont d'eux, & qui le plus ſouvent ne ſignifient rien. Ces Médecins avoient été élevés dans l'Orient, où la doctrine d'Hippocrate étoit fort connue, depuis que l'Empereur Aurelien y avoit envoyé quelques Médecins Grecs, pour faire plaiſir à ſa fille mariée à Sapor Roy de Perſe, qui réſidoit à Niſabur, capitale du Choraſan.

Le plus ancien, le plus complet, & le plus ſolide ouvrage que nous ayons touchant l'ancienne Médecine Arabeſque, & les Ecrivains de cette nation, a été compoſé par *Hali-Abbas*, qui vers l'an de J. C. 980, compoſa ſon *Almaleci*, ou *Livre Royal*, qu'il nous a donné comme un parfait ſyſtême de Médecine, prétendant par ce ſyſtême

ſuppléer aux défauts de tous les autres, & marquant où *Hippocrate*, *Galien*, *Oribaſe*, & *Paul* ſe ſont trompés. Nous apprenons de lui que les ouvrages originaux de *Meſue* ſont perdus, & que ceux que nous avons aujourdui ſous le nom de *Sérapion*, ſont véritablement de cet auteur ; en ſorte que c'eſt le premier livre de Médecine en langue Arabe ; car celui de *Meſue* a été probablement écrit en Syriaque.

Rhazès, né à *Rhei*, ville de l'*Irack* Perſan, ou peut-être dans la province de *Choraſan*, & mort en 932, eſt le chef des Médecins Arabes, & un des plus anciens : c'eſt d'après lui que, ſans excepter même Avicenne, ils ont compoſé leurs ouvrages. Son *Continent* eſt principalement tiré d'Ætius & de Paul, & il le donne comme un corps entier de Médecine, auſſi complet que celui d'Hippocrate, mais ſans

aucun ordre. *Rhazès* avoit cependant de grandes parties, & par raport à ſon ſiécle c'étoit un ſçavant Médecin, comme il paroît par ſon traité de la petite vérole, maladie nouvelle alors, qui parut pour la premiére fois en Egypte, il y a environ onze cens ans, du tems d'Omar ſucceſſeur de Mahomet. Il l'a décrite le premier avec une ſi grande exactitude, que durant cinq cens ans on n'a preſque rien eu à y ajouter. On eſtime encore ſon livre ſur les maladies des enfans, qui eſt le premier ouvrage ſur ce ſujet, & ſes Remarques ſur les bons Médecins & ſur les Charlatans. Enfin il a été ſi fameux parmi les Arabes, qu'ils l'ont appellé leur Galien ; & même ſon *Abregé de Médecine*, qui eſt tiré de ſon grand ouvrage intitulé le *Continent*, a eu une grande réputation durant quelques ſiécles. Il vaut preſque les écrits des Médecins Grecs, dont néanmoins il

a tiré la plûpart des choſes qu'il renferme. On prétend qu'il étoit fort verſé dans l'Alchimie : c'eſt le premier Médecin qui en ait fait mention.

Avicenne, le plus fameux Médecin Arabe après Rhazès, naquit à *Bochara* dans le Chorasan, vers l'an 980, & mourut vers l'an 1058. Il eut de grands talens ; mais il étoit ſi livré à ſon plaiſir, que l'on diſoit de lui à *Iſpahan*, où il demeuroit, que toute ſa Philoſophie ne pouvoit lui donner de la ſageſſe, ni toute ſa Médecine de la ſanté. Ses écrits, célébres juſqu'au tems de la renaiſſance des ſciences, ont été intitulé psar lui-même, *Canon*; ils ſont entiérement tirés de Galien, de Rhazès & d'*Haly-Abbas*; mais il eſt inférieur à celui-ci.

Avenzohar, autre célébre Arabe, pratiqua à Séville dans l'Andalouſie, qui étoit alors le lieu de la réſidence d'un Calife Mahome-

tan; il jouit d'une heureuse santé jusqu'à l'âge de 135 ans. Ce fut un Médecin très occupé, & qui fit beaucoup d'observations, & des remarques sur des choses qui n'avoient point été traitées avant lui; par exemple, sur l'inflammation ou abscès dans le Médiastin, sur un abscès dans le Péricarde, sur une hydropisie de cœur. Il fut l'ennemi de tous ceux qui prétendoient faire quadrer les Médecines avec la constitution de leurs malades, comme *Alkind* faisoit, & il ne fut pas tout à fait exempt de superstitions en d'autres choses. Il croyoit, par exemple, que de tirer la pierre de la vessie d'un malade, étoit une chose indécente & contraire à la pudeur, & qu'un homme qui avoit de la religion, ne devoit jamais entreprendre cette vilaine opération. Il s'appliqua beaucoup à la Pharmacie, & il faisoit une estime particuliére de l'hellebore noir;

en purgatif. Il eſt le premier Médecin qui faſſe mention du Bézoar, dont il ordonne trois grains dans la jauniſſe occaſionnée par le poiſon. Il s'appliqua auſſi à l'étude de la Chirurgie, & il traite en particulier des luxations & des fractures.

Averrhoès, appellé le Commentateur, à cauſe de ſes nombreux écrits ſur Ariſtote, naquit à Cordoue & mourut à Maroc. Il connoiſſoit le fils d'*Avenzohar*, auſſi il a vécu peu de tems après celui-ci. Son *Abregé de Médecine* eſt tiré des autres Auteurs, avec peu de changement & d'augmentation; mais il y a plus mêlé de Philoſophie Ariſtotelicienne que les autres Arabes. Son Anatomie eſt entiérement la même que celle de Galien. Sa pratique n'a rien de neuf, & il ne paroît pas en avoir eu beaucoup.

Après lui vint *Alſaharavius*, qu'on ſuppoſe être le même qu'*Al-*

bucasis, ou du moins avoir pris de celui-ci toute sa Chirurgie. On croit qu'il a vécu vers le douziéme siécle, par la description qu'il fait des fléches des Turcs. Les Arabes le regardent comme leur neuviéme Médecin. Sa *Méthode de pratiquer*, qui est divisée en trente-deux Traités, est prise pour la plus grande partie de *Rhazès*. Sa Chirurgie est étendue & très-exacte : pour ce qui regarde la Lithotomie, il décrit le même lieu pour la section que le *Frere Jacque*, & M. *Raw* ont choisi dans ces derniers tems, par raport à la taille laterale. Il a une haute opinion du cautére, & il a été plus hardi opérateur que tous ceux qui l'avoient précédé.

La Médecine, ainsi mise en piéces par les Arabes en général, ne laissa pas de leur être redevable de quelques progrès. Ce furent eux, par exemple, qui commencérent à introduire la Chimie dans la

Médecine. Ils enrichirent considérablement la Botanique & la matiére Médicale, & perfectionnérent la Pharmacie. Pour l'Anatomie, elle resta telle qu'elle étoit; cependant la Chirurgie fit des progrès par le moyen d'*Albucasis.* Mais en général, si on considére tous les avantages qu'ils avoient pour perfectionner l'Art, & le tems qu'ils ont eû de le faire, on jugera que leurs progrès ont été bien foibles.

Il est vrai qu'il y eut des Professeurs de Médecine, en Hébreu, en Arabe, & en Latin, à Salerne, vers le milieu du septiéme siécle; & qu'en l'an 802, Charlemagne y fonda un Collége, qui est le premier de cette espéce qu'on sçache avoir été fondé en Europe. Mais qu'est-ce que tout cela produisit? On ne peut pas dire que la Médecine en devint meilleure, lorsqu'on fait quelque réflexion sur le Livre

intitulé l'*Ecole de Salerne*; compilation faite un peu après l'an 1100, & dédiée au nom de ce Collége à Robert Duc de Normandie, fils de notre Guillaume le Conquérant, & qui ayant été blessé à la Terre Sainte, à son retour s'arrêta à Salerne, pour y consulter les Médecins. Cet ouvrage nous fait voir quel étoit le peu de génie & de science de cette Ecole, malgré l'espace de tems qui s'étoit écoulé depuis sa fondation. Il n'est pas aisé de dire ce qu'elle devint après *Constantin l'Africain*, fameux membre de ce Collége, vers la fin du douziéme siécle. Ce Constantin fut un grand compilateur de Médecine, sur-tout depuis *Haly-Abbas*, & il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la Médecine Grecque, ou Arabique. Quoiqu'il en soit, il ne paroît pas que cette école eût fait de grands progrès C'est que les Juifs, qui avoient pris soin de

ſe rendre très-habiles dans la langue Arabe, étoient les plus célébres Médecins de ce tems-là, & faiſoient leur ſéjour dans preſque toutes les Cours des Princes Chrétiens. Ils avoient une eſpéce d'Univerſité à *Sora* en Aſie, dès l'an de J. C. 200; & depuis ce tems-là ils avoient toujours fait un aſſez bon trafic de la Médecine.

Il y avoit pareillement pluſieurs Ecoles de Médecine en Eſpagne, du tems d'Avenzohar, principalement à Tolede, dont il appelle les Profeſſeurs des *hommes ſages*. Mais il ne paroît pas qu'ils ayent rien fait d'extraordinaire. Ils ſuivirent la route des autres, & s'occupérent à commenter tantôt un Auteur, tantôt un autre, ſuivant leur fantaiſie, ſans rien produire de nouveau, & ſans rien faire pour l'avancement de la Médecine.

L'Univerſité de Montpellier fleuriſſoit auſſi vers le même tems, par-

particuliérement dans le douziéme ſiécle; mais elle ne produiſit rien de nouveau. La doctrine des Arabes y dominoit, & celui qui enfantoit les plus ſubtils commentaires, étoit regardé comme le plus grand des Médecins.

Après le douziéme ſiécle, la Médecine commença à tomber en Aſie, & à fleurir davantage en Europe. La Chimie fut beaucoup cultivée en Angleterre par *Roger Bacon*, appellé communement *Frere Bacon*, l'ornement de ſon ſiécle & de ſa Nation. Il naquit à Ilcheſter, ou aux environs, en 1214, à peu près cent ans après Averrhoès, & il mourut en 1292. *Arnauld de Villeneuve*, Milanois, ce fameux commentateur de l'*Ecole de Salerne*, & ami de *Raimond Lulle*, cultiva auſſi beaucoup la Chimie. Mais les Médecins de ce tems-là ne ſe ſoutenoient que par leur ancien jargon, & étoient obligés d'uſer de

toutes sortes de supercheries & de stratagémes, pour cacher leur ignorance. C'est ainsi, par exemple, que *Jean de Gaddesden*, fameux Médecin Anglois, qui prit ses dégrés à Oxford en 1320, ayant été mandé à la Cour, pour traiter le fils du Roy Edouard, malade de la petite vérole, le fit envelopper dans une étoffe d'écarlate, & ordonna que tout ce qui environnoit son lit, fût de la même couleur, afin de pouvoir amuser la Cour par ce pompeux appareil, & de passer pour un Médecin d'une grande capacité. Il usoit souvent de semblables stratagémes, lorsqu'il en avoit l'occasion, & quelque ridicule que soit celui que je viens de dire, ce fut le premier Médecin Anglois employé à la Cour. Car tous les Médecins du Roy avoient toujours été étrangers. Il fut généralement regardé comme un homme très-sçavant; tant la Médecine

étoit alors dans un état pitoyable.

La Chirurgie fut à la vérité sur un meilleur pied durant quelque tems. *Albucasis* étoit un grand maître en cette partie, & ses ouvrages ne tardérent pas à être apportés en Italie. *Paul* aussi, & *Ætius*, mais sur-tout *Paul*, étoient généralement regardés comme très-habiles en Chirurgie. Alors *Placentinus* appellé autrement Guillaume de *Saliceto*, (ce fut le premier écrivain praticien, qui ordonna des remédes tirés de la Chimie) devint très-célébre, & mourut en 1280. *Lanfranc* s'acquit aussi beaucoup de réputation ; mais principalement *Guido de Cauliaco* (Gui de Chaulieu) qui vint peu de tems après, & que Fallope, excellent Juge, compare à Hippocrate. Il fut Professeur à Montpellier, & devint Médecin du Pape Clément V, & de son successeur. C'est lui qui nous a laissé la description de

ce terrible fleau de 1348, qui s'étendit dans tout le monde, & fit périr le quart du genre humain. Il étoit alors à Avignon. *Paul* & *Albucasis* sont ses auteurs favoris; mais il ne connoît point du tout Celse.

Mundinus, Milanois, fit alors revivre l'étude de l'Anatomie. En 1315, il fit une compilation de tout ce qui concerne cette science. Cet ouvrage, tout imparfait qu'il est, a eu une si grande vogue, jusqu'au tems de la renaissance des sciences, que les Statuts de l'Université de Padoue défendirent d'enseigner une autre doctrine dans les Ecoles.

Mais parmi tous ces Médecins, à peine en trouve-t-on un seul, (si l'on excepte *Valesco de Tarente*) qui ait écrit d'après son expérience personnelle & ses propres observations, & non d'après les livres, dont ils étoient tous de fidéles copistes. *Valesco* n'entendoit point le Grec,

& il a écrit en mauvais Latin. Mais ayant pratiqué durant trente-six ans de ſuite à Montpellier, & ayant été premier Médecin de Charles VI vers l'an 1400, il a fait d'excellentes obſervations, ſur leſquelles on ſe fonde encore aujourdui.

Vers le même tems, on commença à faire des recherches curieuſes touchant les eaux minérales, ſur-tout ſur celles qui ſont chaudes. *Michel Savanorole* de Padoue, homme de condition, écrivit un Traité, entre 1440 & 1450 ſur tous les bains chauds, alors connus en Italie, & il fit pluſieurs autres écrits au ſujet des fiévres.



CHAPITRE IV.

De l'Etat de la Médecine *depuis la renaissance des sciences en* 1453, *jusqu'au tems présent.*

TEL fut l'état de la Médecine depuis l'incendie & l'entiére destruction de la Bibliothéque d'Alexandrie. Tant s'en faut que la Médecine judicieuse des Grecs eût été fortifiée & perfectionnée par les Arabes, que même la langue dans laquelle leurs excellens ouvrages sont écrits, fut entiérement perdue. Pendant plusieurs siécles à peine sçut-on ce qu'ils contenoient, si l'on excepte ce qu'on en pouvoit recueillir dans les grossiers & ennuyeux écrits des Médecins Arabes, gens entêtés, & si éloignés de perfectionner ce qu'ils avoient trouvé dans les Anciens, que, com-

me nous l'avons déja remarqué, leurs verſions & leurs commentaires ſont fort au-deſſous des originaux. C'eſt ainſi que l'Art de la Médecine fut dans un très-miſérable état, depuis le ſeptiéme juſqu'au quinziéme ſiécle. A peine quelques Médecins eſſayérent-ils durant ce long eſpace de tems, de faire eux-mêmes quelques obſervations, ou de ſe diſtinguer de la foule, ſi ce n'eſt tantôt par des ſupercheries & des charlatanneries, & tantôt par d'obſcurs & ennuyeux commentaires.

Avant la fin de ce quinziéme ſiécle, pluſieurs choſes concoururent à la renaiſſance des ſciences parmi nous. Conſtantinople fut pris par les Turcs en l'année 1453, & les Manuſcrits Grecs qui étoient conſervés dans cette Ville, furent pour la plupart apportés en Europe, par *Théodore Gaza*, & par quelques autres ſçavans. Le noble

Art de l'Imprimerie fut inventé vers ce tems-là ; Art admirable, qui a répandu les trésors de la Science dans toute l'Europe. Les Sçavans de ce tems-là firent une étude particuliére des ouvrages des Anciens, & furent protegés par differens Princes, sur-tout par les Maisons de France & de Médicis. Je ne dois pas oublier ici la générosité de notre Roy Henri VIII, qui par le conseil du Cardinal *Woolsey*, ce grand Protecteur des Lettres, fonda le Collége des Médecins de Londres, d'où sont sortis les hommes les plus célébres. Le plus fameux, si l'on excepte *Harvey*, a été *Linacre*, qui engagea le Cardinal à faire ce glorieux établissement, & qui dans la suite le combla lui-même de ses bienfaits.

Les sciences, que des particuliers avoient ainsi fait renaître, & que des Princes eurent la gloire de protéger, firent de grands progrès

en peu de tems, malgré toutes les difficultés qui pouvoient s'y oppofer. Ces progrès ne furent point arrêtés par la terrible & funefte naiffance du mal Vénérien, qui commença fes ravages en Italie l'an 1492, & qui du fiége de Naples en 1494, fe communiqua à toute l'Europe. Cette maladie au contraire contribua à la perfection de la Médecine, en ce que tous les Médecins s'appliquérent à en chercher la caufe, s'il étoit poffible, ou au moins examinérent fi les anciens Auteurs en avoient eu quelque connoiffance; ce qui les engagea à les étudier férieufement. On fit dans le même tems une étude particuliére de l'Anatomie, dans la vûe d'y pouvoir decouvrir quelque chofe qui donnât des lumiéres fur le nouveau mal. Suivant cette idée le fameux Chirurgien de Bologne *Jacques Carpi*, qui a fait en quelque forte revivre cette

ſcience, diſſéqua, dit-on, plus de cent Cadavres lui-même; mais ayant diſſéqué, à ce que publiérent ſes ennemis, deux Eſpagnols vivans, il fut contraint de prendre la fuite. S'il commit cet horrible crime, il rendit d'un autre côté un grand ſervice à l'humanité, ayant trouvé le remède ſpécifique du mal Vénérien, dans la friction mercurielle; ce qui lui procura des richeſſes immenſes. *Fallope* aſſure, & je n'en ſuis point ſurpris, qu'il gagna cinquante mille Ducats d'or.

On continua de cultiver l'Anatomie avec ſuccès, & un grand nombre de Médecins & de Chirurgiens s'y exercérent avec ardeur juſqu'à *Vezale*, qui la porta à un très-haut dégré de perfection. Peu de tems après *Colombe* & *Euſtache*, ſans parler de pluſieurs autres, firent dans l'Anatomie tous les progrès qu'il étoit poſſible de

faire en ce tems-là, que la circulation du ſang n'étoit point encore connue : découverte importante, dont l'univers eſt redevable au fameux *Harvey*, notre illuſtre compatriote.

Cependant on étudioit avec une extrême application les Médecins Grecs, dont les Imprimeries de Veniſe, de Rome & de Paris venoient de publier des éditions. Les progrès que firent les Italiens & les François en peu d'années, ſont ſurprenans. On vit alors la Médecine prendre une nouvelle forme, & ſecouer le jargon inſenſé des écoles. *M. F. Calvus*, *Mercurialis*, *Martianus*, & quelques autres parmi les Italiens ; *Fernel*, *Duret*, *Jacot*, *Ballonius* & autres parmi les François, acquirent une haute réputation, & leurs noms méritent de vivre éternellement. Je pourrois leur aſſocier quelques Médecins de ma Patrie : mais ſi l'on excepte

Linacre, *Caius*, & le Docteur *Freind*, & peut-être un ou deux encore, les Anglois se sont distingués médiocrement par l'étude & la publication des Auteurs anciens, & par le soin de les rendre intelligibles & utiles aux Modernes. En général il n'y a peut-être aucune Nation d'Europe, qui ait moins travaillé en ce genre que la nôtre, c'est-à-dire, qui ait moins eu d'Editeurs, de Scoliastes, & de Commentateurs des Ecrivains de l'antiquité, & particuliérement par raport à la Médecine. Cependant on peut dire que nous n'avons pas manqué de Sçavans & d'hommes de génie, & qu'en cela nos voisins ne nous ont point surpassés. Mais notre sçavoir & notre génie se sont tournés d'un autre côté; vers la Philosophie, vers les Mathématiques, vers les Mécaniques, plutôt que vers la Médecine: c'est, ce me semble, la raison pour laquelle, tan-

dis que les autres Arts ont été chez nous portés à la plus haute perfection, depuis la renaissance des sciences, nous n'avons cependant fait que de foibles progrès dans l'art de la Médecine.

Tandis que tout conspiroit à l'avancement de cet Art, par l'étude de l'Anatomie, dans laquelle les Modernes ont fait des découvertes admirables, & par la publication des écrits des anciens Médecins, accompagnés de judicieux & sçavans Commentaires, la Chimie, qui pouvoit être si utile à la Médecine, fut tournée en quelque sorte à sa ruine, par le honteux abus qu'en firent des hommes également ignorans & fanatiques, à la tête desquels parut le célébre *Paracelse*. Les mauvais effets de cette manie furent prévenus en partie par le mauvais succès de ceux qui s'y adonnérent, & qui y mirent trop de confiance; & en

partie par la conduite de plusieurs grands esprits de ce tems-là, qui démontrérent, que quelque chose que l'on pût dire de contraire, les Arts & les Sciences ne pouvoient être perfectionnées que par de judicieuses expériences & par les conclusions claires qu'on en tiroit.

Rien ne fit mieux voir la vérité de ce principe fondamental, que la grande découverte qui se fit alors de la circulation du sang, qui en un seul jour donna plus de connoissance par raport à l'œconomie animale, que tous les siécles précédens n'en avoient pû acquérir. Elle termina toutes les disputes sur la saignée, disputes qui avoient si fort partagé les Médecins, sur-tout au commencement du quinziéme siécle, & elle renversa en un moment toutes les théories des Anciens. Enfin, comme *Gassendi* l'a observé, lorsqu'il eût été

pleinement convaincu par *Pecquet*, la circulation du ſang, & le canal Thorachique, ſont les deux poles autour deſquels toute la Médecine doit déſormais tourner. A ces deux importantes découvertes il faut encore en ajouter une autre, un peu plus ancienne que celle de Harvey, mais qui par raport à l'utilité ne lui eſt pas beaucoup inférieure.

Il n'y a point de dogme plus ancien dans la Médecine, que celui qui enſeigne, que chaque animal eſt capable de recevoir & de rendre. C'eſt ce que les Anciens appelloient, ἐκπνόον & εἰσπνόον, *expiration* & *inſpiration*. La ſanté dépend, ſelon eux, d'une ſorte de proportion entre ce qui entre dans notre corps dans un tems, & ce qui en ſort dans un autre. C'eſt la doctrine conſtante de l'antiquité. Mais de quelle maniére ſe font les évacuations, & quelle eſt la proportion qu'il faut obſerver? C'eſt

ce qui avoit été peu éclairci avant le fameux Médecin d'Italie, qui parut au commencement du dernier siécle; & qui dans la vûe d'acquérir & de répandre des lumiéres sur ce point important, fit sur lui-même une infinité d'expériences nouvelles & curieuses, dont nous avons le résultat dans ce petit, mais excellent livre, si connu sous le nom de *Medicina statica Sanctorii*; ouvrage, qui par son utilité réelle peut aller de pair avec tous les meilleurs livres de Médecine.

La doctrine de la transpiration, soit sensible soit insensible, les effets des airs différens, des eaux, des mets, des boissons, du sommeil, de la promenade, de l'exercice, du repos, de l'usage des femmes, & des passions, sont traités si bien dans ce livre, non par une simple théorie, ou par des spéculations Philosophiques, mais en raisonnant solidement sur des expé-

riences exactes & réïtérées, que nous ſommes maintenant plus en état de donner des régles ſur ces choſes, qu'aucun Médecin ne pouvoit faire avant *Sanctorius*. Les expériences de cet Auteur ont conſiſté à peſer lui-même ſon corps tous les jours, à peſer de même ſes alimens, ſa boiſſon, ſon urine, & ſes excrémens. On ne ſçauroit croire combien ces choſes influent ſur l'état du corps humain, combien elles produiſent de maladies, combien auſſi elles ſervent à les prévenir, & à les éloigner. Cette decouverte doit donc être regardée comme une des plus grandes & des plus avantageuſes, qui ayent jamais été faites, & il n'eſt pas ſurprenant que les Médecins de nos jours ſe ſoient flattés de voir enfin leur Art parvenir à un état de perfection.

En effet, les langues des Grecs, & des Romains nous ſont deve-

nues familiéres ; l'Anatomie a été portée au plus haut dégré ; la Chimie eſt très cultivée, & dans la plus haute eſtime. On fait tous les jours des expériences exactes & judicieuſes ; enfin la circulation du ſang eſt démontrée. Que n'a-t-on pas dû attendre de toutes ces choſes, où tout eſt clair & porté juſqu'à l'évidence, où tout eſt dégagé de cette chimérique théorie, qui n'eſt propre qu'à amuſer & à duper le public? Il n'y a donc point eu de témérité à croire que notre Art atteindroit bien-tôt au point de ſa perfection. Ajoutez à cela que la Phyſique qui domine aujourdui, eſt bien différente de celle des Anciens, & qu'on peut s'y attacher avec bien plus de raiſon, puiſqu'elle eſt le réſultat de l'expérience & de l'obſervation, & non le fruit d'une imagination féconde & téméraire. Si la Médecine peut donc eſpérer quelque avan-

tage de la Philoſophie, elle a lieu de ſe flatter encore de ce côté-là. Conſidérons tout ce qui environne notre Art. Les ſciences & les arts fleuriſſent par-tout: l'univers eſt devenu curieux : tout ce qui tend à procurer des connoiſſances utiles, eſt cultivé avec ardeur, trouve de l'encouragement, & excite de l'émulation. Ce ne ſont pas ſeulement des particuliers, mais des ſocietés de Sçavans, qui concourent à perfectionner ces connoiſſances. Les Médecins n'ont pas été moins zélés que les autres, ſurtout les Italiens, qui par leurs découvertes ont rendu les plus grands ſervices à la Médecine, ainſi qu'à d'autres ſciences, & en particulier aux Mathématiques.

Cependant, ſoit que notre Art ait trop d'étendue, & qu'il renferme trop de difficultés pour l'eſprit humain, ſoit que la découverte de la circulation du ſang & pluſieurs

autres connoissances pareilles ne soient pas dans le fond aussi importantes qu'on l'avoit cru d'abord, il est arrivé que nous n'y avons gagné que peu de chose, & que nous nous trouvons, dans un sens, plus reculés que nous n'étions. Les Médecins ont pris un tour nouveau, & se sont entiérement occupés de Diagrammes, de Théorie, & de mille choses de ce genre; vains amusemens qu'ils ont préférés à ce qu'il y avoit d'important dans leur Art. On s'est mis à examiner scrupuleusement toutes les moindres parties du corps humain; & l'on s'est occupé sérieusement à calculer avec une exactitude géométrique les prétendues forces de chaque fibre. On a voulu connoître la nature des fluides, leurs propriétés & leurs changemens; on les a examinés de tous les côtés, & l'on a publié plus d'un livre ingénieux sur cette matiére.

Enfin on a fait tant de curieuses recherches de cette espéce, que nous avons aujourdui le bonheur de pouvoir disserter aussi hardiment sur les esprits animaux, êtres invisibles, que sur toutes les autres choses qui tombent sous nos sens. La partie spéculative de la Médecine, sur laquelle les plus sages Médecins de l'antiquité comptoient si peu, a donc été extrêmement cultivée & perfectionnée dans ce siécle.

Avouons cependant que par l'application & la sagacité de nos Médecins, nous l'emportons sur les Anciens à plusieurs égards, surtout par raport à l'Anatomie; au moins autant que la connoissance de la situation, de la structure, & de l'usage des parties peut être considerée comme un avantage réel de la Médecine. Ces choses ont été étudiées avec un soin & une attention extraordinaires, particuliérement par le fameux *Ruysch*, Pro-

fesseur d'Amsterdam, dont les préparations & les injections nous ont bien mieux fait connoître la structure des parties, que tous les Livres d'Anatomie qui avoient paru jusqu'alors.

Mais malgré cela, les maladies sont moins connues qu'elles ne devroient l'être. L'étude des Anciens a fait naître la Philosophie des Modernes, & quoique nous ayons des théories en abondance, & des traités sans nombre, cependant nous y trouvons peu de chose sur quoi nous puissions nous fonder. Les fermens, les rallentissemens dans le cours du sang, les sels de différentes espéces, sont les sujets ordinaires sur lesquels s'exercent nos Médecins spéculatifs : chacune de ces choses a ses défenseurs & ses patrons. Voilà à quoi nous nous sommes amusés, après avoir fait de si belles découvertes. Chaque Médecin a eu son systême favori & propre, assaisonné plus ou moins

de la Philoſophie de ſon pays. C'eſt la raiſon pour laquelle tant de choſes ridicules ont été annoncées dans ce ſiécle, par des Médecins de toutes les nations de l'Europe, non par des imbécilles & des ignorans, mais par ceux qui paroiſſoient avoir du jugement & du ſçavoir en toute autre choſe qu'en Médecine.

A l'égard de ceux qui ont écrit des obſervations ſur les maladies, dont le nombre en comparaiſon des autres eſt fort petit, la plûpart ſe ſont fiés à leur mémoire pour le plus grand nombre des cas, ſur leſquels ils ont écrit ; ce qui eſt une maniére d'inſtruire qui induit en erreur, & qui ne convient en aucune façon à un Médecin. *Baglivi*, ce fameux Médecin de Rome, qui vivoit il y a environ trente ans, étoit ſi perſuadé de cette vérité, & de la mauvaiſe conduite des Médecins modernes, qu'il a compoſé un Traité exprès, pour faire voir

l'utilité & la néceſſité des *obſervations régulières & judicieuſes*, préférables à tout dans l'art de la Médecine. En conſéquence il nous a laiſſé des régles fort belles ſur ce ſujet, tant pour les particuliers que pour les ſocietés. Mais je crains que ſes régles ne ſoient inutiles, & qu'on ne puiſſe faire aucun uſage de ſa méthode : Un livre de cette eſpéce doit être réduit à la plus grande ſimplicité : autrement la Médecine n'en tirera aucun fruit. Pour cette raiſon, je préférerai toujours un plan imparfait, mais qui pourra être de quelque uſage, à un autre plan plus détaillé, plus étendu, dont l'exécution ſera difficile. Perſonne ne doute que pluſieurs cas ne puſſent être mieux expoſés qu'ils ne le ſont dans Hippocrate. Je ſerois néanmois très-content de voir un Auteur, qui pût aujourdui s'expliquer comme lui. Lorſque cela arrivera, nous pou-

vons eſpérer plus que nous n'avons eſpéré juſqu'ici. *Baglivi* lui-même, qui a donné aux autres de ſi bons préceptes, n'a pû les ſuivre, & nous a décrit aſſez mal certaines choſes; ce qu'on n'auroit pas dû attendre de lui. Peut-être eſt-ce par défaut de loiſir, ou parcequ'il n'a pas aſſez long-tems vécu, & non par manque d'eſprit & d'application. Car depuis Hippocrate perſonne ne paroît avoir eu plus de ſagacité, ni avoir mieux connu le cours & le pouvoir de la nature dans la cure des maladies, quoiqu'il ſoit mort avant l'âge de quarante ans. Mais on peut dire, à juger de lui par ce qu'il nous a laiſſé, que s'il eût vécu vingt ou trente années de plus, il eût été peut-être le plus grand Médecin qui eût encore paru. Car je ſuis perſuadé que l'art de connoître comment il faut guérir les maladies, de la maniére la plus ſimple,

la plus prompte & la plus naturelle, peut faire un Médecin parfait. Baglivi s'appliqua principalement à l'obſervation, qui fut toujours ſon étude favorite, tant qu'il vêcut; en quoi il a ſurpaſſé tous les Modernes: c'eſt ce que l'on remarque dans ſes livres *de fibrâ motrice & morboſâ.* Quoiqu'il en ſoit, comme il n'a pas aſſez vêcu pour exécuter pleinement ſon projet, & qu'il nous a néanmoins laiſſé aſſez de preuves de ſon génie, on peut croire avec raiſon que tous les ouvrages qu'il auroit pu nous donner, auroient toujours tendu à l'avancement de la Médecine, par le moyen de l'expérience & de l'obſervation. Et à dire le vrai, celui qui s'y deſtine particuliérement, & qui s'y applique comme il doit, y trouvera toujours aſſez d'occupation, ſans ſe mêler de choſes moins importantes.

Je ne prétens pas néanmoins

qu'un Médecin renonce à l'étude des découvertes utiles, faites par les Modernes. Je ſuis bien éloigné de penſer ainſi. Celui qui ne les connoîtra point, fera toujours une pauvre figure en Médecine, & encore plus celui qui les mépriſera. Car comme Celſe a remarqué fort judicieuſement, *quoiqu'il y ait bien des choſes qui n'appartiennent pas proprement à un Art, cependant elles lui ſont d'un grand ſecours, & ſervent toujours à étendre l'eſprit de l'Artiſte. Ainſi, quoique cette étude de la nature des choſes ne faſſe pas un Médecin, elle le rend néanmoins plus propre à la Medecine* *. Si cette maxime eſt indubitable, il eſt certain auſſi que les obſervations réguliéres & judicieuſes ont été plus utiles à la Médecine que toutes les théo-

* *Quamquam multa ſint ad ipſas artes propriè non pertinentia, tamen eas adjuvant, excitando artificis ingenium. Itaque iſta quoque naturæ rerum contemplatio, quamvis non faciat Medicum, aptiorem tamen medicinæ reddit.*

ries & que toutes les decouvertes qui ont été faites jusqu'ici. A l'égard des avantages qu'on en pourra retirer dans la suite, c'est ce que je n'examine point, & ce qui n'appartient point à mon sujet. Le fondement est tout nouveau, & personne n'a pu encore bâtir dessus, si l'on excepte le docte *Herman Boerhave*, l'ornement de son pays & de son siécle.

Car il faut avouer que ce grand homme a fait un merveilleux usage des nouvelles découvertes, & qu'il s'est servi très-heureusement d'une infinité d'expériences chimiques, mécaniques, & anatomiques, & de la parfaite connoissance des ouvrages des Anciens, pour former un systême simple & solide, auquel on ne peut reprocher aucune charlatanerie, & qui vraisemblablement sera adopté par toute la postérité. Tel est le service que cet homme illustre nous a rendu, & par là il

nous a procuré de plus grands avantages, que n'ont fait tous les autres Modernes par leurs découvertes en Anatomie & en Physique. Nous pouvons nous flatter maintenant de voir la Médecine portée à un haut dégré de perfection; pourvu que nous ajoutions à ce qui a été decouvert & solidement établi, l'imitation des Anciens dans de soigneuses & exactes observations pour l'avenir. Sans cela, j'ose dire que toute la solidité du systême Boerhavien ne l'empêchera pas de tomber bientôt dans l'oubli & dans le mépris; ainsi que tous les systêmes précédens; parceque l'observation étant négligée, on se livrera infailliblement à tout ce que l'imagination pourra inventer, & à la fureur des nouveaux systêmes. Nous deviendrons aussi entêtés de nos opinions, qu'on l'étoit autrefois des plus ridicules chiméres, & on disputera sans fin. L'observation

ſeule peut prévenir cet inconvenient, & nous mettre en état d'achever un ouvrage ſi heureuſement commencé.

Hippocrate eſt un grand exemple en ce genre, & c'eſt par cet endroit que Mylord Bacon le propoſe pour modéle ; lui qui étoit un excellent Juge en toutes ſortes de ſciences. Les paroles de cet illuſtre Auteur me ſemblent ſi expreſſives, par raport au ſujet dont il s'agit, que je ne puis m'empêcher de les citer ici. En parlant de la decadence de la Médecine il raiſonne ainſi. » La premiére cauſe de cette » decadence, dit-il, eſt la négligence de l'utile méthode d'Hippocrate, qui conſiſtoit dans la » deſcription exacte des cas particuliers, de la diſpoſition de la » nature, du traitement & de l'événement des maladies. On a » diſcontinué cette méthode, & » l'on ne voit plus de ces Recueils

» d'obſervations faits avec ſoin &
» intelligence. Je ne prétens pas
» néanmoins que ces obſervations
» s'étendent à des cas ordinaires &
» communs, ni qu'elles ſe bornent
» auſſi à des cas ſinguliers & extraor-
» dinaires. Car dans les choſes com-
» munes il y a quelquefois des cir-
» conſtances rares & nouvelles. Ce-
» lui qui s'applique à l'obſervation,
» trouvera dans les maladies qui
» paroiſſent ordinaires, des choſes
» dignes d'être remarquées.*

* *Primum eſt intermiſſio diligentiæ illius* Hippocratis, *utilis admodum & accuratæ, cui mos erat narrativam componere casuum circa ægrotos specialium, referendo qualis fuiſſet morbi natura, qualis medicatio, qualis eventus. Iſtam proinde continuationem medicinalium narrationum deſiderari video, præſertim in unum corpus cum diligentiâ & judicio digeſtam. Quam tamen non intelligo ita fieri debere amplam, ut planè vulgata excipiat; nec rurſus tam anguſtam, ut ſolummodò mirabilia complectatur. Multo enim in modo rei & circumſtantiis ejus nova ſunt, quæ in genere ipſo nova non ſunt. Qui autem ad obſervandum adjiciet animum, & etiam in rebus quæ vulgares videntur, multa obſervatu digna occurrent.* BACO, *de augm. ſcient.* L. IV. c. 2.

C'eſt en ſuivant cette méthode, que le Docteur *Sydenham* ſemble avoir rendu plus de ſervices à la Médecine, que tous les autres Médecins Anglois enſemble. S'il y avoit eu ſeulement un petit nombre d'hommes de ce genre depuis le tems d'*Harvay*, je ne doute aucunement que la Médecine ne fût aujourdui ſur un autre pied qu'elle n'eſt. Mais il eſt toujours tems de ſe réformer. Les preuves que nous avons eues de l'inſuffiſance des theories, doivent nous inſpirer une juſte eſtime des Anciens, & nous rendre plus judicieux à l'avenir dans nos obſervations. Nous ſommes, je crois, tous convaincus aujourdui que la Médecine ne peut jamais ſe perfectionner que par l'obſervation. Les derniéres théories ſuppoſent à la vérité beaucoup de génie, & elles ont même été appuyées d'autorités dignes de conſidération. Mais parce qu'elles n'étoient point

point fondées sur la nature, les meilleures se sont trouvées défectueuses, & l'Art qu'elles devoient perfectionner, suivant l'intention de leurs Auteurs, en est devenu plus méprisable, comme il arrive toujours lorsqu'on se détourne de la route, qui seule peut conduire au vrai.

Il y auroit bien de la gloire pour un Médecin, qui pourroit guérir les maladies avec la même facilité que les autres se sont imaginé les pouvoir expliquer. Mais entre la théorie & la pratique, il y a bien de la différence, & si l'on n'est extrémement attentif aux symptomes, sur-tout dans les maladies aiguës, quelque sçavant que soit un Médecin, il est impossible que sa pratique soit bonne. Dans toutes les maladies, il y a toujours quelque chose qui demande une attention particuliére, dont le défaut a couté souvent la vie à un malade,

à qui on auroit pu la ſauver. C'eſt pour cela que *Celſe* à obſervé à la fin du deuxiéme Chapitre du ſecond Livre, qu'il y a des choſes ſi particuliéres à quelques perſonnes, que ſi l'on néglige d'y faire attention, il eſt bien difficile de connoître l'iſſue de leur maladie *. Un Médecin pourra devenir célébre par ſa théorie ; mais il ne deviendra jamais grand Médecin ſans l'obſervation, qui eſt tout dans notre Art.

Si c'eſt la partie la plus importante, c'eſt auſſi la plus difficile ; & c'eſt la principale, & peut-être la ſeule raiſon, pour laquelle nous avons en ce genre un ſi petit nombre d'ouvrages dignes d'être lûs. Quelle différence entre les écrits d'*Hippocrate* & ceux de quelques-uns des plus habiles Médecins modernes. Ce n'eſt pas une choſe fa-

* *Sunt quædam proprietates hominum, ſine quarum notitiâ non facilè quidquam præſagiri poteſt.*

cile, médiocre, & commune, que de connoître ce qui mérite d'être observé, & de sçavoir donner un ordre méthodique & commode à ses observations. Si un Médecin n'a pas un grand amour pour sa profession, & s'il n'est pas en même tems un homme de probité & d'esprit, il n'est point du tout étonnant de le voir marcher sur les pas des autres Médecins, sans se mettre en peine de chercher, hors de la routine qu'il suit, ce qui peut servir à perfectionner son Art. La pusillanimité, le défaut de courage, la paresse nous portent à une lâche & servile imitation. Les autres, dit-on, se sont comportés ainsi : pourquoi n'agirions-nous pas comme eux ? L'expérience commune nous a fait voir que pour se distinguer dans notre Art, ces sortes de connoissances ne sont point nécessaires ; pourquoi nous donnerions-nous de la peine, pour acquerir ce qui nous est inu-

tile ? Ainſi penſent quelques perſonnes, qui ne font pas apparemment réflexion, qu'un homme ne doit jamais entreprendre de pratiquer la Médecine, s'il n'eſt reſolu de l'exercer le mieux qu'il lui eſt poſſible, ſans aucun égard à ce que font les autres, & ſans ſe conformer aveuglément à l'uſage.

Il y a une grande différence entre la pratique de la Médecine, & celle des autres Arts. Un homme peut être ignorant ou pareſſeux dans l'art de la Peinture, ſans faire tort à d'autres qu'à lui-même. Mais ſi un homme entreprend de traiter des maladies, ſans en connoître la nature, les ſymptomes, & les conſéquences, & ſans ſçavoir les meilleurs remédes dont il doit faire uſage, ou s'il connoît ces choſes, & qu'il néglige cependant d'obſerver les cas comme il le doit, c'eſt un grand hazard, ſi avant qu'il ne lui en coute ſa réputation,

il n'en a couté la vie à bien des hommes.

Il a été un tems, que la pratique de la Médecine étoit regardée comme une chose importante, & si difficile, qu'il n'étoit permis d'en faire profession, qu'à des hommes qui avoient beaucoup de sagacité & de sçavoir, & qui outre cela étoient remplis d'humanité. C'est sur ce pied là que notre Collége des Médecins de Londres a été établi. Mais que la Médecine depuis ce tems-là a bien changé de face! Plusieurs (je suis faché de le dire) se sont plus enrichis par leurs intrigues, qu'ils n'auroient pû faire par une profonde capacité. Cependant il y a dans l'art de la Médecine, lorsqu'on le posséde bien, ce qui est au-dessus de toutes ces souplesses, & qui se fait valoir par soi-même, sans intrigue & sans aucune recommandation; c'est le secret divin de soulager réellement

les douleurs d'un malade, & de l'empêcher de périr. Or ce ſecret eſt renfermé dans notre Art, lorſqu'il eſt bien connu, & bien appliqué.

Mais d'un autre côté, il eſt néceſſaire que le malade ſe laiſſe conduire par le Médecin. Cependant lorſque le Médecin prend tout le ſoin poſſible, & que l'Apoticaire fournit les remédes les mieux préparés, il arrive quelquefois que le malade ſe gouverne lui-même ſuivant ſon caprice, & ne fait rien de ce qui lui eſt ordonné. En ce cas ſi la maladie a une mauvaiſe iſſue, on ne laiſſe pas de s'en prendre au Médecin, qu'on accuſe d'ignorance. Il eſt donc à propos que tout malade renonce à ſes idées particuliéres touchant ſa guériſon, & qu'il prenne le parti de ſe conformer à celles du Médecin habile qu'il a choiſi. Quelle douleur pour ce Médecin, lorſqu'il voit une ma-

ladie, qu'il comptoit guérir, devenir mortelle par la faute du malade !

Certainement la Médecine bien exercée eſt capable de produire des eſpéces de miracles, & de guérir les maux les plus dangereux, les maux preſque déſeſperés. Faut-il s'étonner que le premier de tous les Médecins ait été déïfié, & que ceux qui depuis lui ont excellé dans leur Art, ayent toujours été eſtimés du Public * ? Lorſqu'un Art eſt excellent en lui-même, tous ceux qui s'y diſtinguent ſont toujours révérés. *Hippocrate*, qui avec raiſon paſſe pour avoir mieux entendu l'art de la Médecine, que quelque homme que ce ſoit, eſt appellé le Prince des Médecins, & perſonne ne lui a jamais diſputé ce glorieux titre. Il eſt en Médecine ce qu'Ho-

* Ιητρος φιλοσοφος ισοθεος. Un Philoſophe Médecin eſt comme un Dieu. *Hipp. lib. de dec. hab.*

mére eſt parmi les Poëtes, & Ciceron entre les Orateurs. Si quelqu'un avoit pu lui conteſter ce rang, c'étoit ſans doute Galien, ce célébre Médecin, dont le ſçavoir étoit prodigieux. Mais il a été ſi éloigné d'y prétendre, que dans tous ſes ouvrages il parle d'Hippocrate avec le plus grand reſpect, & particuliérement dans ſon Livre admirable *de uſu partium* *, où il dit *Je commencerai par les paroles d'Hippocrate, que je regarde comme les paroles d'un Dieu.* Cette expreſſion de Galien eſt d'autant plus remarquable, qu'il étoit lui-même le plus grand Médecin de ſon ſiécle, & un des plus ſçavans qui euſſent jamais paru.

Les prognoſtics ou prédictions, par raport aux changemens & aux iſſues des maladies, ſont une des principales parties de l'art du Médecin, à qui elle fait un honneur infini, &

* Au commencement du l. 9.

qui eſt d'une extrême importance pour le malade, qu'elle ſoulage & conſole. C'eſt auſſi ce qui diſtingue le plus l'habile Médecin, du Médecin ignorant, & ce qui ne peut s'acquérir que par une obſervation aſſidue, exacte, & ſuivie, de ce qui ſe paſſe chaque jour pendant le cours d'une maladie. Il y a bien des maladies qu'un Médecin peut guérir aiſément ſans beaucoup d'habileté, ſurtout lorſque le malade eſt d'une bonne conſtitution. » La nature, » dit Hippocrate *, eſt le vrai Mé» decin qui guérit les maladies. » Elle trouve elle-même les voyes » de la guériſon, ſans les connoî» tre ; comme nous clignons les » yeux, & comme nous parlons, » ſans ſçavoir comment cela ſe » fait. Sans aucun précepte elle fait » ce qu'elle doit faire. La nature, » (dit-il ailleurs) ſuffit pour tout «. C'eſt-à-dire, que par le méchaniſ-

* *L. 6. Epid. ſect. 5. aph. 1 & 2.*

me naturel de nos corps, tout ce qui peut leur nuire en ſort d'une maniére ou d'une autre, pourvu que le cours de la nature ſoit libre. Par conſéquent l'étude de la nature, c'eſt-à-dire, des voyes par leſquelles les maladies ſortent, pour ainſi dire, du corps humain où elles ſe trouvent, eſt ce qu'il y a de plus important pour le Médecin, & pour le malade. Comment un Médecin, qui n'a aucune connoiſſance de ces opérations de la nature, peut-il bien ordonner ? C'eſt un aveugle, qui prétend ſuivre un chemin droit. Et comment un malade peut-il eſpérer de guérir, lorſque les moyens de rétablir ſa ſanté ſont inconnus à ſon Médecin, ou ce qui revient au même, lorſque ce Médecin les néglige ? Le pouvoir de la nature & ce qu'on appelle force de tempéramment, eſt ſi extraordinaire dans quelques perſonnes (ce qui eſt extrémement heureux) qu'en dépit

de toutes les bevûes des Médecins, elles ne laiſſent pas de ſe tirer des maladies les plus dangereuſes. Ce qui ne doit pas néanmoins nous faire trop préſumer de nos forces ; car il eſt quelquefois ſi difficile de guérir certaines maladies, que quelque grand que ſoit le pouvoir de la nature, & le ſçavoir du Médecin, ſouvent elles ſont rebelles & à la nature & à la Médecine, & triomphent de l'une & de l'autre. Je ne déciderai point, ſi cela eſt arrivé parceque nous ne connoiſſons pas aſſez la nature des maladies, ou parceque nos remédes ſont trop foibles pour ſurmonter le mal. Il eſt certain qu'il faut que nous mourions tous de quelque maniére, ou dans un tems ou dans un autre : on ne doit pas attendre de la Médecine qu'elle rende les hommes immortels. Cependant il ſeroit poſſible de connoître mieux les maladies, que nous ne les connoiſſons, malgré

toutes les découvertes que les Modernes ont faites. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'Hippocrate les connoiſſoit mieux que nous.

Il paroît que ce grand homme en avoit fait une étude ſi particuliére, qu'il étoit en état de dire tout ce qui étoit arrivé au malade avant de l'avoir vû, & de prédire en même tems tout ce qui lui devoit arriver, pluſieurs jours avant que cela arrivât, principalement dans les fiévres, les pleureſies & autres maladies de cette eſpéce. Auſſi recommande-t-il beaucoup aux Médecins, d'écrire ce qui eſt arrivé au malade, de bien connoître ſon état actuel, & de prédire ce qui arrivera *. Il ne paroît pas néanmoins qu'il ait eu ſur cet article aucun ſyſtême particulier. Il viſitoit ſouvent ſes malades, & il remarquoit jour par jour tous les ſymptomes de la maladie, le plus exactement

* L. 1. *Epid.* p. 948.

qu'il lui étoit poſſible. C'eſt ainſi que par un grand nombre d'obſervations, il eſt parvenu à rendre ſon nom immortel. Il nous apprend lui-même quelle étoit ſa maniére de traiter les maladies, dans ſon excellent Livre, *De Diæta in morbis acutis.* Outre la partie de l'ouvrage qui répond directement au titre, on y trouve d'admirables inſtructions, qui devroient être toujours préſentes à ceux qui ſe mêlent de conſerver ou de rétablir la ſanté des hommes. Ces inſtructions ſont répandues dans preſque tous ſes ouvrages. Il recommande ſur-tout deux choſes, dont la premiére eſt de *ſoulager le malade*, & la ſeconde *de ne point lui nuire* *; & il avertit qu'il eſt bien plus aiſé de nuire, que de ſoulager. Ceux qui ſçavent, combien il faut d'étude, de ſoins & d'application, pour faire un bon

* ὠφέλειν ἢ μὴ βλάπτειν. L. 1. *Epid.* p. 348. *Prodeſſe, aut non nocere.*

Médecin, n'auront pas de peine à comprendre la vérité des paroles d'Hippocrate, & l'importance de ſon avis. Cependant quelque habile qu'il fût, nous ne trouvons rien d'extraordinaire dans ſes ouvrages, rien qui ſoit au-deſſus du pouvoir de la nature humaine, rien que nous ne comprenions, & que nous ne puiſſions faire comme lui, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Tout y eſt clair, prudent, & conforme aux régles, tout y eſt fondé ſur de judicieuſes obſervations, & ſur des concluſions raiſonnables. C'eſt donc parceque ſon génie & ſon application ont manqué à ſes ſucceſſeurs, & non par aucune impoſſibilité de l'imiter, qu'ils n'ont pu l'égaler. Il penſoit lui même, » que » ce qui manquoit encore à la Mé- » decine, pouvoit être aiſement » trouvé, ſi quelque homme ha- » bile, inſtruit des découvertes des » autres, s'appliquoit avec ardeur

» à les augmenter «*. Qui en pourroit douter ? La nature de ſon tems n'eſt-elle pas encore la nature du nôtre ? N'eſt-elle pas ſujette aux mêmes maladies ? Certainement nous voyons régner parmi nous les mêmes maux qui régnoient dans ſon pays, avec quelques autres encore qu'il n'a point connus ; comme la petite vérole, qui vient des Arabes ; le mal vénérien, qui vient des Eſpagnols ; le ſcorbut que les Portugais nous ont apporté, & les nœuds des enfans, maladie née en Angleterre.**

Il ignore juſqu'à quel point les

* Lib. I. *De Pr. Med.*

** C'eſt une maladie (dit Boyer dans ſon Dictionnaire au mot *Rickets*) aſſez rare en France, & très-commune en Angleterre. On peut remarquer ici que M. Cliſton ne ſuit point le préjugé vulgaire en appellant la Vérole, mal François. *Freinch diſeaſe*; mais qu'il dit nettement que ce ſont les Eſpagnols qui l'ont communiquée à l'Europe ; ce qui arriva d'abord dans le Royaume de Naples, après la conquête qu'ils firent de l'Iſle Eſpagnole, appellée aujourdui de Saint Domingue. C'eſt proprement de cette Iſle que ce mal redoutable eſt originaire.

observations d'Hippocrate seroient trouvées bonnes pour nous : car il ne paroît pas qu'aucun Médecin moderne ait tenté d'en faire l'expérience. Peut-être nous sont-elles plus convenables que nous ne nous imaginons. Certainement elles sont écrites d'une main de maître, & ne dépendent d'aucune hypothése, & si elles étoient regardées comme aussi bonnes pour nous que je crois qu'elles le sont en effet, elles nous épargneroient bien des peines, & procureroient un grand avantage au public. Je suis très-certain au moins, que plusieurs de ces observations seroient trouvées convenables pour ce pays-ci, & si j'avois l'occasion de vérifier les autres, peut-être les trouverois-je également bonnes. On ne peut nier qu'il n'y ait bien de la différence entre la pratique des Anciens & la nôtre, principalement dans les maladies aigues, & quiconque voudra faire

faire attention aux particularités ſuivantes, en ſera aiſement convaincu.

1°. La matiére médicale des Anciens eſt très-différente de celle des Modernes. Les doux purgatifs des Arabes, les drogues des Indiens occidentaux, & tous les remédes chimiques qui font une ſi grande partie de la matiére médicale d'aujourdui, étoient abſolument inconnus aux Anciens. Les clyſteres mêmes, qui ſont aujourdui ſi à la mode, étoient un reméde pareillement ignoré avant Arétée.

2°. Les bains & les exercices de différente ſorte, dont ils uſoient ſi frequemment, ne ſont guére en uſage parmi nous, ſur-tout les bains. Cependant on trouvera à peine un Médecin, qui ne ſoit pas interieurement convaincu, que ſi ces bains & ces exercices étoient plus à la mode qu'ils ne le ſont, non ſeulement il y auroit moins de

maladies, mais que plusieurs de celles dont on est attaqué, seroient guéries plus aisément. Par exemple, on pourroit employer le bain pour la petite verole, non à la vérité dans toute sorte de petites veroles, non dans la *discrete*, mais seulement dans la *confluente*, & selon les circonstances; comme lorsque l'éruption n'est pas bénigne, & qu'elle se fait difficilement; ou lorsqu'après que les pustules sont formées, l'éruption s'arrête tout à coup, & qu'elles viennent à disparoître toutes à la fois; ou enfin lorsque la maladie est à son dernier période, & que le corps est tout couvert de galle. Dans tous ces cas, quel reméde plus convenable & plus efficace peut-on imaginer, conjointement avec les autres remédes, que le bain chaud? Rien n'est plus propre à relâcher; rien n'excite davantage la transpiration, & rien n'opére si douce-

ment. Car dans le premier cas la peau étant rendue plus ſouple & moins dure, on diminue à proportion ſa réſiſtance à l'éruption, qui non ſeulement ſe fait alors plus aiſément, mais qui par le prudent uſage du bain, pourra être detournée du viſage & de la poitrine, vers les extrémités du corps. Cette derniére circonſtance eſt ſi importante, que *Sydenham*, qui a le mieux écrit ſur ce ſujet, nous aſſure que l'on doit juger du danger de cette maladie, par le nombre de puſtules qui paroît ſur le viſage, & non par celles que l'on voit dans les autres parties du corps. De maniére que ſi les jambes & les bras ſont couverts de puſtules, & qu'il en paroiſſe peu ou point du tout ſur le viſage, il n'y a alors aucun danger : au lieu que ſi le viſage en eſt couvert, & que les autres parties du corps en ayent peu, la maladie eſt alors plus dangereuſe :

ce qui n'eſt pas étonnant, ſi l'on conſidére combien le cerveau & les organes de la reſpiration ſont alors affectés. Car la réſiſtance, que le ſang trouve dans les parties extérieures, par la tenſion & l'enflure qui ſont ſi remarquables dans cette maladie, doit être cauſe qu'il paſſe plus de ſang qu'à l'ordinaire dans les parties internes; ce qui ôte la facilité de reſpirer, & produit infailliblement un grand déſordre dans le cerveau. Mais ſi les puſtules prennent un autre chemin, & qu'il en paroiſſe médiocrement ſur le viſage & ſur la poitrine, cela empêchera ou diminuera beaucoup l'oppreſſion dont je viens de parler; la reſpiration ſera plus aiſée, & il y aura moins à craindre qu'il ne ſe faſſe un tranſport au cerveau.

Sur le pied où eſt aujourdui la maladie dont il s'agit, c'eſt de toutes la plus redoutable & la plus dangereuſe. La périlleuſe & déte-

ſtable invention de l'inoculation, introduite depuis quelque tems parmi nous, n'a pas diminué le danger, & aujourdui chacun prend le parti de recevoir la petite verole lorſqu'elle viendra, plutôt que de l'aller chercher, par une expérience téméraire, qui met toujours la vie en danger. Il eſt donc à propos de tenter celle du bain, pris ſagement, & dans les circonſtances convenables. Il me ſemble qu'aucun remède ne convient mieux à la nature de cette funeſte maladie, n'eſt plus capable d'en diminuer le danger, & n'eſt d'ailleurs plus doux & plus aiſé.

Les Arabes, qui ont les premiers connu la petite verole, uſoient fréquemment de ce remède, & avec un grand ſuccès, comme il paroît par ce que dit *Rhazès* dans ſon Livre ſur la peſte c. 7. Un grand Médecin de ce tems, le conſeille auſſi, entr'autres remèdes, contre

la petite verole. * Du reste je ne vois pas quelle objection raisonnable on peut faire contre cette sorte de remède. Les gens grossiers & stupides peuvent objecter tout ce qu'il leur plaira. Mais les personnes raisonnables ne font aucun cas de ces sortes de raisonnemens.

Je ne marque ici qu'une partie des avantages qui vraisemblablement doivent accompagner l'usage du bain chaud, dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque la petite verole a de la peine à sortir. Pour la même raison, cet usage du bain chaud doit être pareillement salutaire dans le second, c'est-à-dire, lorsqu'après que la petite verole est sortie, elle s'arrête tout à coup; sur-tout si en même tems on a soin de donner au malade un cordial chaud & confortatif. Mais dans le dernier cas, c'est-à-dire, lorsque la petite verole est à son point, rien

* V. les aphorismes de Boerhave.

n'eſt plus capable de prevenir efficacement, ou au moins d'adoucir la fiévre ſecondaire, j'entens cette fiévre, qui prend au malade, lorſque la petite verole eſt ſortie, & qui ſouvent devient ſi funeſte, malgré l'habileté du Médecin. Car cette fiévre eſt occaſionnée, ſelon le ſentiment de tous les Médecins, par une partie de la matiére purulente des puſtules, abſorbée & retournée dans le ſang, tandis que le reſte ſe decharge au dehors, & ſe diſſipe dans les draps du lit, ou dans l'air de la chambre.

Un habile Médecin de notre tems a tâché de prévenir les mauvais effets de cette abſorbtion, en lui ouvrant une autre iſſue, & en faiſant ſortir cette matiére purulente par les ſelles. Mais cette méthode, quelque heureuſe qu'elle ait été, lorſqu'il l'a pratiquée lui-même, n'a pas eu le même ſuccès & a même été fatale, lorſque d'au-

tres ont voulu la pratiquer; peut-être parcequ'ils n'avoient pas cette habileté & cette dexterité, qui ont rendu ce Médecin ſi célébre. D'ailleurs, pour dire le vrai, cette méthode ne paroît pas la voye la plus naturelle de faire ſortir la matiére dangereuſe dont il s'agit. Tout ce qui eſt contraire à la nature, ou tout ce qui ne concourt pas avec elle, eſt périlleux, ſur-tout dans une criſe. On a eſſayé de faire décharger cette matiére par la peau: pourquoi cherchons-nous une autre voye? Celle-ci eſt plus ſure & plus aiſée que toute autre. Si la reſorbtion de la matiére occaſionne la fiévre, que n'eſſayons-nous de la prevenir? Si le bain chaud, ne fait pas ſortir une grande partie de la matiére, & ſi ce moyen ne prévient pas entiérement la fiévre, au moins il la diminue; & ce qui ne mérite pas moins de conſidération, ces affreuſes cicatrices, qui ſont les

ſuites ſi ordinaires d'une forte petite verole, & les inſupportables inſomnies qui ont coutume d'accompagner cette maladie, arrivent très-rarement par la méthode dont il s'agit. Cette matiére putride, qui eſt ſi corroſive, & qui infecte ſi fort l'air de la chambre du malade, ſe diſſipe par le moyen du bain chaud, ou au moins diminue tellement, qu'elle perd ſon acrimonie. Je conviens qu'une purgation douce peut auſſi être très-ſalutaire, dans la vûe de pouſſer au dehors la matiére des puſtules internes. Mais je crois qu'alors le bain doit y être joint, comme le reméde le plus naturel, le plus doux, & le plus ſur. Il me ſeroit aiſé de m'étendre ici ſur les vertus du bain chaud ; mais je ne crois pas que ce ſoit le lieu. Les Anciens étoient très-convaincus de l'utilité de cette ſorte de bain, & je voudrois que nos Médecins modernes fiſſent un

peu plus d'attention à ce remède excellent.

3°. La diète, qui avoit une si grande part dans la manière dont les Anciens traitoient les maladies, n'en a qu'une fort petite dans la nôtre, en comparaison. Il est vrai que depuis peu on y a fait plus d'attention qu'on n'avoit coutume de faire auparavant, graces à deux ou trois Médecins d'une grande habileté. Ainsi nous pouvons espérer avec fondement, qu'en faisant plus d'usage de la diète, nous en éprouverons plus d'effets salutaires, qu'on n'a fait jusqu'ici.

La nature étoit le principal objet des Anciens. Ils l'observoient avec une attention extrême, jour par jour, dans les maladies ; ce que nous faisons bien rarement. Hippocrate, & les plus sages Médecins de l'antiquité, particulièrement les Méthodistes, étoient extrêmement précautionnés & rete-

nus, par raport aux évacuations & à l'exercice, tandis que les humeurs étoient encore crues, de crainte d'interrompre le cours ou d'affoiblir le pouvoir de la nature ; & pour cette raiſon ils croyoient que la diéte, judicieuſement obſervée, étoit alors préférable aux remédes. Ils ne vouloient pas qu'on donnât de remédes, ſans avoir d'abord & préalablement une évidente indication dans la nature; & lorſqu'ils en ordonnoient, c'étoit toujours ſans ſurcharger, ni tourmenter le malade, de peur que les remédes ne fuſſent pires que le mal. Les Médecins modernes au contraire aiment beaucoup les remédes dès le commencement de la maladie, & ſemblent plus compter ſur l'Art que ſur la nature. C'eſt pour cela qu'on les voit ordonner la ſaignée, les vomitifs, les purgations, les véſicatoires, ſuivant leurs régles préſentes, ſoit qu'il y ait des indica-

tions dans la nature qui exigent ces remédes, ſoit qu'il n'y en ait point : pratique très-mauvaiſe, qui ne peut manquer d'être pernicieuſe aux malades.

Je ſçai que pour la juſtifier, on pourra me dire qu'elle avance la criſe, & délivre plutôt le malade. Je répons qu'il eſt à la vérité fort vraiſemblable que cette méthode avance la criſe : mais on doit auſſi faire attention que cette criſe peut venir trop tôt, comme trop tard. Celſe au 3e livre chapitre 4, parlant de la méthode d'Aſclepiade, *citò, tutò, jucundè*, s'exprime ainſi ; *cela ſeroit fort à déſirer. Mais ordinairement il y a du danger dans l'excès de promptitude & de douceur, par raport aux remédes* *. Dans l'un & l'autre cas, une prompte rechute & quelque choſe de pire, ſont les ſuites ordinaires. Il ne faut point

* *Id votum eſt, ſed ferè periculoſa eſſe nimia & feſtinatio & voluptas ſolet.*

compter ſur une criſe imparfaite ; & une criſe ne peut être parfaite ſi elle n'eſt ſuivant le cours de la nature. Si donc le cours de la nature eſt interrompu, & ſi la criſe arrive avant que les humeurs ſoient digérées, il s'enſuivra ou que le malade ſuccombera, ou que s'il eſt ſoulagé, il retombera infailliblement, & ne ſe retirera du danger qu'après une longue & ennuyeuſe maladie. Car rien n'eſt plus ordinaire que de voir une maladie chronique, telle que l'hydropiſie, la conſumption, &c. être la ſuite d'une maladie aigue, comme la fiévre, la pleureſie, &c. qui aura été guérie imprudemment & avec trop de précipitation. C'eſt pour cela que l'on voit depuis quelque tems tant de maladies chroniques. N'eſt-il pas plus à propos de ne ſe point preſſer, & d'attendre un ou deux jours une criſe parfaite, que d'expoſer à ces dangers le malade

qu'on ſe hâte de guérir trop tôt?

Cependant nos Médecins modernes, outre le fréquent uſage qu'ils font des remédes, ſans indications, ſont ſi attachés à cette méthode, que le malade n'en eſt que trop ſouvent la victime. Ainſi l'Art, deſtiné à ſa conſervation, devient (je ſuis fâché de le publier) l'inſtrument même de ſa deſtruction. La nature eſt-elle capable de réſiſter au mal qui l'afflige, lorſqu'un autre mal vient encore l'accabler? J'avoue qu'il arrive que dans ces circonſtances, & en dépit de ces dangereuſes ordonnances des Médecins, le malade quelquefois commence à ſe porter mieux. Mais c'eſt après qu'il s'eſt laſſé de tous ces remédes, & que le Médecin, honteux de les donner vainement, a déclaré que c'étoit à la nature ſeule à faire le reſte. La nature fait voir alors d'une maniére étonnante quel eſt ſon pou-

voir : mais ce qui eſt plus étonnant, eſt de voir des Médecins qui ont fait cette expérience, ſuivre toujours la même route dans des cas ſemblables, ſans ſonger que c'eſt pour s'être conduits ainſi, & pour s'être en quelque ſorte mis en concurrence avec la nature, qu'ils ont mis ſi ſouvent leurs malades en danger de périr. Comment eſt-il poſſible que des hommes ſenſés ſe comportent de cette maniére ? Et cependant nous ſçavons que cela n'arrive que trop ſouvent.

Que cette conduite met de différence dans la pratique des Médecins anciens & modernes ! Différence qui dans la balance met notre Médecine infiniment au-deſſous de l'ancienne, malgré toutes nos découvertes. Que ſignifient toutes nos belles connoiſſances, ſi nous négligeons d'obſerver ce qui eſt abſolument néceſſaire pour faire un ſage & habile Médecin ? Combien

notre Art fleuriroit-il davantage, ſi nous voulions nous donner le tems d'obſerver exactement le cours d'une maladie, & attendre pour donner un reméde, que celui qu'on a déja preſcrit, eût produit ſon effet.

Il n'eſt point de Médecin judicieux & ſçavant, qui oſe mépriſer la Médecine des Anciens. Tout ce qu'on peut dire en faveur de la nôtre, eſt que comme notre matiére médicale eſt plus abondante que la leur, nous guériſſons plus promptement qu'eux. Je conviens de cette vérité, pourvu que nous obſervions la nature avec autant d'application qu'eux, mais non autrement. Que nos purgatifs, nos vomitifs, &c. ſoient préférables aux leurs; à la bonne heure. Mais ſçavons-nous les adminiſtrer à tems comme eux? Prenons-nous les mêmes précautions? Employons-nous nos excellens remédes, comme ils employoient leurs remédes foibles,

en

en concourant toujours avec la nature? Remédes, qui par la prudence de l'adminiſtration, étoient toujours plus efficaces que les nôtres? Ils ſe ſoumettoient toujours à la nature, & en ſuivoient les loix, plutôt que des ſyſtêmes accredités, ou des imaginations particuliéres.

Je ſçais que ce n'eſt pas une choſe aiſée que de ſuivre la nature pas à pas. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'hommes, qui puiſſe avoir l'attention, la ſagacité, la diligence, l'application, & ſur-tout le déſintéreſſement, néceſſaires pour bien obſerver. Il eſt bien plus facile de faire en public un beau diſcours à la mode ſur la Médecine, ou de briller dans les maiſons où l'on eſt appellé, par un langage fleuri & précieux, que de remplir, comme il faut, cette fonction principale de notre Art. C'eſt ce qui fait que parmi tant de célébres Médecins que l'Angleterre à eus juſqu'ici, il ne s'eſt trouvé

qu'un *Sydenham*. Mais quelque grande que ſoit cette difficulté, on peut cependant la ſurmonter, & il le faut abſolument, ſi quelqu'un veut être vrai Médecin. Autrement le malade, qui lui aura été confié, ſera en grand danger, & ſi c'eſt une maladie aiguë, il y aura le plus ſouvent à parier qu'il ſera tué.

Si cette doctrine révolte quelques Médecins de ce tems-ci, qu'ils ſçachent que c'eſt celle de la vérité & de la nature; que c'eſt le ſentiment des Anciens, dont on pourroit citer ici une foule d'autorités, & qu'ainſi penſent les plus judicieux Modernes. En un mot, il faut pratiquer la Médecine ſuivant la méthode la plus ſure, c'eſt-à-dire, ſous la conduite de la nature. Celui qui ſçait la prendre toujours pour guide, eſt plus ſçavant que le Médecin qui ſçait toutes les Langues, & qui eſt verſé dans toutes les ſciences. Celui-ci eſt preſ-

que toujours un Médecin ignorant.

Si le ſçavoir ſuffiſoit pour être bon Médecin, ou ſi c'étoit ſa principale qualité, que ce ſiécle où nous vivons ſeroit heureux, en comparaiſon des ſiécles paſſés! Mais quelque eſtimable que ſoit le profond ſçavoir, ce n'eſt pas malheureuſement ce qui eſt néceſſaire dans notre Art, où les ſçavans ſe trompent autant que les ignorans. Les uns & les autres ſont forcés tous les jours de laiſſer la nature agir, après avoir fait des tentatives inutiles, & éprouvé toute ſorte de remédes. Il eſt donc néceſſaire d'étudier ſes voyes, afin de marcher toujours pas à pas avec elle dans le traitement des maladies; & que ſi nous ne pouvons quelquefois réuſſir à guérir un malade, nous ayons du moins la ſatisfaction de pouvoir dire, que ce n'eſt pas nous qui avons augmenté ſon mal. Car il eſt bien cruel d'avoir à combat-

tre tout à la fois & la maladie & le Médecin.

Le Pere de la Médecine, le grand Hippocrate, obſerva toujours avec la plus grande attention le cours des maladies qu'il avoit à traiter, & il ceſſoit tous les remédes, s'il voyoit que la nature étoit aſſez forte d'elle-même, & qu'elle pouvoit ſe paſſer de tout ſecours; ou bien il l'aidoit ſagement, & travailloit de concert avec elle, ſe donnant bien de garde de troubler ſon cours, dans la crainte de ſacrifier le malade à quelque hypothéſe particuliére. Plût à Dieu qu'on eût aujourdui la même candeur, la même prudence, & les mêmes ſoins! La Médecine ſeroit ſur un pied bien différent: elle paſſeroit pour l'Art le plus utile aux hommes, comme elle eſt ſans contredit le plus noble de tous les Arts que nous connoiſſions. Il eſt encore tems de lui pro-

curer cette perfection essentielle qui lui manque ; mais elle n'en sera jamais redevable aux théories, & aux imaginations philosophiques. La nature doit être étudiée, conformément aux idées d'Hippocrate, parceque la méthode qu'il a suivie, est la seule qui conduise au vrai dans notre Art. Quiconque marchera sur ses traces, sera en état avec le tems de connoître parfaitement toutes les maladies du pays où il vit, & avec autant de facilité & de certitude qu'Hippocrate paroît avoir connu celles de la Gréce, & des autres pays dont il parle.

Si le plan qu'il a tracé avoit été exactement suivi, on n'auroit pas besoin de ces réflexions. Mais il est arrivé, par un triste destin, que ses Livres n'ont jamais été autant étudiés qu'estimés. Les hypothéses & les systêmes étoient fort ordinaires chez les Anciens. Aujourdui

c'eſt ſur l'étude de l'Anatomie, & de la Phyſique, que notre Médecine moderne ſe fonde le plus communément: comme ſi la principale qualité d'un Médecin étoit d'être grand Anatomiſte & grand Phyſicien, & que la connoiſſance de l'œconomie de l'univers ou des moindres parties du corps humain ſcrupuleuſement examinées, pouvoit contribuer beaucoup au ſoulagement des malades. En conſidérant la ſtructure interne de nos corps, & les loix mécaniques auxquelles il eſt ſoumis, on ne peut douter que l'étude de l'Anatomie ne ſoit néceſſaire. Mais qu'eſt-ce que cette étude, au prix de celle de la nature, de la combinaiſon des ſymptomes, des criſes & des autres circonſtances qui accompagnent les maladies? A quoi bon raiſonner & philoſopher en Médecine, lorſque ce n'eſt pas ſur des faits?

Les Editeurs d'Hippocrate, convaincus de l'utilité des descriptions des maladies, faites judicieusement & avec sincerité, ont fait tout ce qu'ils ont pu, pour nous ramener à l'observation, nous faisant entendre que sans cela, jamais notre Art ne feroit de progrès. *Harvey*, notre sçavant & illustre compatriote, auroit pu nous rendre un bien plus grand service, que n'ont fait tous les Théoristes ensemble, s'il nous avoit portés & engagés à étudier les faits & leurs conséquences naturelles. Mais la plupart de ceux qui l'ont suivi, malgré le bon exemple qu'il leur avoit donné, se sont devoués à la théorie, & n'ont fait qu'amuser le public par de curieuses & sçavantes sottises. Etrange façon de perfectionner un Art, qui ne dépend que de l'expérience & de l'observation! Peut-être qu'il viendra un jour un autre Hippocrate. Mais quand pourrons-nous

nous flatter de le voir paroître? Certainement nous avons aujourdui bien des connoiſſances, que l'on n'avoit pas autrefois, & en les appliquant comme il faut, nous pourrions aller plus loin que nous ne pouvons l'imaginer. Quel chemin *Baglivi* n'a-t-il pas fait en peu de tems! Quiconque lira ſon ouvrage, dira ſans doute que ſi cet homme avoit ſeulement vécu ſoixante ans, il nous auroit laiſſé la plus belle collection d'obſervations qui eût jamais paru. Mais celles qu'il a faites ſe bornent à la ville de Rome, & il ſemble déſirer que le lecteur n'oublie pas cette circonſtance; c'eſt pour cela qu'il répéte ſouvent que ce qu'il dit de telle ou telle maladie, eſt dit par quelqu'un qui faiſoit ſon ſéjour à Rome; *in urbe Româ, & in aëre Romano.*

Au milieu de toutes nos connoiſſances, il nous manque un Recueil

de bonnes obſervations pour le pays où nous vivons. Celles de *Sydenham* ſont excellentes, mais elles ne ſuffiſent pas. Faut-il que notre Art étant ſi noble & ſi étendu, nous ayons eu juſqu'ici un ſi petit nombre d'Artiſtes. Nous connoiſſons parfaitement la ſtructure du corps humain, & les matériaux dont nous nous ſervons: il ne nous reſte qu'à acquérir une plus parfaite connoiſſance des maladies. Pourquoi ne nous efforçons-nous pas d'y parvenir? Nous le pouvons, ſi nous voulons travailler avec ardeur. Du moins il eſt digne de nous, de tâcher d'y atteindre. La connoiſſance entiére & parfaite d'une maladie ſeroit peut-être la clef de toutes les autres, ou du moins nous mettroit en état de les traiter plus réguliérement. Si nous nous donnions le tems de les étudier, peut-être que toutes ces maladies nous paroîtroient auſſi réguliéres dans

leurs cours qu'aucun autre phénoméne, & peut-être seroit-il aussi aisé de les guérir, que de les contracter. Si nous pouvons jamais arriver à ce point, on pourra dire alors, que notre Art est véritablement perfectionné. Du reste je ne vois aucune raison pour en désespérer. De combien de choses difficiles, & en apparence impossibles, est-on venu à bout? Ces mêmes choses passent elles-mêmes aujourdui pour aisées.

Les expériences qu'il s'agit de faire, ne sont aucunement dangereuses pour le malade; circonstance digne d'être remarquée. Elles tendent au contraire à lui assurer sa guérison, & il est clair qu'elles ne peuvent que lui être salutaires. Car si un Médecin est assez habile pour examiner le malade comme il faut, & s'il veut bien se donner la peine d'écrire jour par jour l'état & les progrès du mal, n'est-il pas

plus que probable, qu'il ſe mettra en état de mieux juger du mal qu'un autre Médecin, qui voit ſon malade moins aſſiduement, & qui ſe repoſe ſeulement ſur ſa mémoire? Il eſt hors de doute que plus le Médecin s'applique à connoître la maladie, plus le malade a lieu d'eſpérer d'être guéri. On doit donc regarder comme une maxime incontestable, qu'un Médecin, obſervateur éclairé & aſſidu, eſt préférable à tout autre Médecin, qui n'a ni les lumiéres néceſſaires pour bien obſerver, ni le loiſir d'écrire ce qu'il a obſervé.



CHAPITRE V.

Plan pour perfectionner la Médecine.

APRE'S avoir exposé succinctement l'état de la Médecine depuis que les Grecs eurent commencé à cultiver cet Art jusqu'à ce tems-ci, & après avoir fait assez connoître, par cette simple exposition, l'insuffisance des hypothéses, & l'importance de l'observation, je vais maintenant proposer un plan, pour perfectionner la Médecine, & pour la rendre plus utile qu'elle n'a été jusqu'ici. Par ce moyen, nous parviendrons certainement (si jamais on y peut parvenir) à la véritable connoissance des maladies, & à la méthode la plus naturelle & la plus facile de les guérir, sur-tout depuis les progrès

que nous avons faits dans la matiére médicale, qui eſt aujourdui bien plus abondante & bien plus étendue qu'elle n'étoit autrefois: au lieu que tandis que nous ignorons le véritable état des maladies, ou que du moins nous ne connoiſſons pas aſſez leurs apparences naturelles, leurs périodes, & leurs fins, il n'eſt pas étonnant que nous nous trompions ſi ſouvent, ſoit dans la maniére dont nous entreprenons de les expliquer, ſoit dans les remédes que nous leur appliquons.

Quelques Médecins s'imagineront peut-être, que nous ne pouvons avoir ſur ces choſes plus de connoiſſances que nous en avons actuellement. Cependant il eſt certain que les maladies de notre tems ne ſont pas auſſi bien connues, que celles des premiers tems l'étoient alors. Qui eſt aujourdui aſſez familiariſé avec elles, ou aſſez curieux dans ſes obſervations, pour

pouvoir prédire avec certitude, ou même avec une certaine probabilité, les changemens & l'évenement des fiévres, des pleuréſies & d'autres maux pareils, pluſieurs jours avant qu'ils arrivent ? Cependant cela eſt très-poſſible, lorſqu'un Médecin s'eſt accoutumé à faire des remarques continues & ſuivies ; comme il paroît par l'exemple d'Hippocrate, de Galien & de quelques autres. Je ne dis pas que les jours critiques des Anciens ſoient toujours critiques pour nous : je ſuis néanmoins perſuadé qu'il y a en cela quelque choſe de plus réel que le commun des Médecins ne ſe l'imagine. J'oſe dire même que quiconque ſe donnera la peine d'en faire l'expérience avec attention, trouvera ſouvent le nombre des jours, fixé par Hippocrate, ſe vérifier d'une maniére étonnante ; malgré les diſcours de quelques Médecins, qui prétendent que la ſitua-

tion de l'Angleterre, la façon de vivre de ſes habitans, & d'autres circonſtances, ſont ſi différentes de la poſition & des mœurs de la Gréce, qu'on n'en peut faire aucune comparaiſon. La différence des circonſtances en fait une ſans doute dans les apparences des maladies. Mais je ſouhaiterois que ceux qui ſuppoſent cette différence entre les maladies d'aujourdui & celles d'autrefois, quant aux apparences, vouluſſent bien ſe mettre en état d'en juger par eux-mêmes. Un Médecin verſé dans l'étude des Anciens, & appliqué à ſuivre le cours des maladies de ſon tems & de ſon pays, & à les obſerver jour par jour, celui-là ſeul peut nous dire ſi les Anciens ſe ſont trompés, parcequ'il n'y a qu'un tel Médecin qui puiſſe en bien juger. Car révoquer en doute la doctrine des Anciens, ſans être capable d'en connoître le vrai ou le faux, c'eſt une

conduite aussi étrange qu'elle est commune.

Mais supposons que les Anciens se soient trompés dans quelques points particuliers, concernant les signes des maladies, qui est-ce qui considérant la structure du corps humain, & la sagesse des loix qui contribuent à sa conservation, osera dire qu'il n'y a ni ordre ni régle dans le progrès de ses maladies, & que ce n'est que désordre, confusion, & incertitude? Du moins ceux qui ont observé le plus attentivement les maladies humaines, & qui étoient les plus capables de les observer, ont déclaré le contraire; & par des expériences réïterées, ils ont trouvé que comme les maladies avoient un commencement, il y avoit aussi un tems fixe pour leur progrès, & leur plus haut point; que ce tems n'étoit pas moins réglé par raport à leur déclin, & à leur fin, & que ce

progrès,

progrès, à moins qu'il ne fut troublé mal à propos par des remédes imprudens, étoit aussi constant & aussi régulier, que tous les autres phénoménes de la nature. Si cela est réel, il est de la derniére importance de connoître les tems de chacune de ces choses. Car si la nature tend à une crise, par exemple, & que le Médecin ne le voye point, il peut arriver mille inconveniens avant que cette crise se soit manifestée. La chose mérite donc d'être considérée sérieusement dans le tems qui convient : & si les observations des Anciens ne sont d'aucun usage en Angleterre, prenons garde au moins à ce qu'ils nous ont dit, & recherchons avec soin le caractére & l'état actuel de la maladie, afin de pouvoir connoître quels sont parmi nous les jours, qui étoient critiques parmi eux. Il est indubitable que cette connoissance seroit infiniment utile, & rendroit la pratique

de nos Médecins plus aiſée & plus heureuſe qu'elle n'a été juſqu'ici : ce qui ne ſera jamais qu'en obſervant avec ſoin le cours des maladies, & les effets des remédes : en ſorte que nous puiſſions voir clairement ce que la nature & l'art ont operé, & que conſéquemment nous ſoyons en état de diſtinguer avec plus d'exactitude l'état actuel des maladies, & de preſcrire des remédes dont le ſuccès nous faſſe honneur.

Ajoutez à cela, que lors que nous aurons amaſſé un certain nombre de faits, ſuffiſans pour fonder ſur eux un bon ſyſtême, notre Phyſique & notre Anatomie en tireront de grands avantages. Mais juſqu'à ce tems-là, le moins que nous pourrons rafiner & philoſopher en Médecine, ſera le mieux pour le malade, & peut-être pour le médecin.

Pour pouvoir procurer un bon recueil d'obſervations, voici ce que je propoſe.

1°. Que trois ou quatre perſonnes habiles, & ſur leſquelles on puiſſe compter, ſoient employées dans les Hôpitaux, à remarquer & à écrire jour par jour le cours de certaines maladies ; mais qu'ils le faſſent judicieuſement & avec candeur, ſans avoir aucun égard à leurs opinions particuliéres ou aux ſyſtêmes à la mode, & qu'à la fin de chaque année on publie ces faits, précifement tels qu'ils ſont arrivés, laiſſant aux autres à en faire l'uſage qu'ils jugeront à propos. N'eſt-il pas clair qu'une pareille méthode nous procureroit une plus grande connoiſſance des maladies, que tous les livres de théorie, & même que tous les livres d'obſervations qui ont été publiés juſqu'ici ? Si l'encouragement y étoit joint, il n'eſt pas douteux que l'on trouveroit aiſément des perſonnes propres à cette entrepriſe, & s'il y avoit des appointemens convenables atta-

chés à ce travail, & qu'on leur procurât d'ailleurs toutes les commodités dont elles auroient besoin & qu'elles pourroient désirer, l'utilité que le Public en retireroit, seroit infiniment au-dessus de la dépense.

Si l'on trouve cette entreprise trop grande, je demande seulement qu'on fasse dans le Collége des Médecins, ou dans l'école des Chirurgiens, le raport des cas extraordinaires. Cette attention des uns & des autres contribueroit à perfectionner leur Art, & nous aurions avec le tems la connoissance de bien des choses, que sans cela nous ne sçaurons jamais. *

Cette pratique serviroit à éteindre tous ces mauvais écrits, qui se publient de tems en tems, au grand scandale de la Médecine, & à la honte de ceux qui l'exercent. Les

* La societé des Médecins d'Edimbourg, & l'Academie des Chirurgiens de Paris suivent cette excellente méthode.

ignorans & ineptes charlatans seroient traités comme ils méritent de l'être ; notre Art en deviendroit plus solide & plus florissant, & nous ne serions plus exposés au mépris & aux dérisions, auxquelles je crains que nous ne donnions quelquefois sujet. Notre profession, à couvert de ces mortifications, se verroit traitée avec distinction & respectée comme elle doit l'être. Les charlatans au contraire de toute espéce, qui ont aujourdui tant de vogue dans le monde, ne trouveroient plus de protection, ni de faveur, & toutes leurs supercheries s'évanouiroient.

Telles sont les conséquences de la méthode que je propose. Mais il faut qu'elle soit publique & connue, pour qu'elle puisse réussir, & produire des effets avantageux. Des particuliers peuvent faire ces observations à leur gré & pour eux-mêmes ; mais ils n'y réussiront jamais

autant que s'ils le communiquoient à d'autres. Il n'y a qu'une societé de Médecins qui puisse rendre cette méthode avantageuse pour le public ; pourvu qu'ils sçachent se défendre de la jalousie : & ce ne seroit peut-être pas la plus petite des difficultés à surmonter. Si donc un certain nombre de Médecins, plus remplis de zéle que d'amour propre, & d'une capacité convenable, vouloit former cette entreprise, & la soutenir courageusement, en se bornant entiérement aux observations, sans aucun égard aux opinions & aux systêmes des autres Médecins, ne faisant d'ailleurs aucun mystére de leurs découvertes, mais se les communiquant reciproquement de tems en tems, je suis persuadé qu'en peu d'années ils seroient en état d'écrire sur les maladies de l'Angleterre, comme Hippocrate a écrit sur celles de la Gréce, & de donner le meilleur

Livre de Médecine qui eût paru depuis ce Prince des Médecins.

La maniére la plus aiſée, & la plus efficace de réuſſir dans cette entrepriſe eſt à mon gré de faire uſage de la Table ſuivante, dont je me ſers depuis pluſieurs années, & qui répond parfaitement au plan que je propoſe. J'avois d'abord fait une autre colomne pour marquer la température de l'air. Mais après avoir formé un recueil d'obſervations, dans lequel je marquois châque jour le vent qu'il faiſoit, la ſechereſſe ou l'humidité de l'air, &c. j'ai abandonné cet article & réduit la Table de cette maniére.

Je me borne donc au ſexe, à l'âge, au tempérament, à l'occupation ordinaire, & à la maniére de vivre du malade, & je crois que cela peut ſuffire.

Tabula medica generalis.

Sexus, ætas, temperies, occupatio, & victus ægri.	Dies morbi.	Morbi Phænomena	Dies mensis.	Remedia	Eventus

Pour montrer l'uſage & l'application de cette Table générale, j'ai jugé à propos de propoſer deux modéles dans l'expoſition de deux cas, quoique cette expoſition ne ſoit pas abſolument parfaite.

Pluſieurs me diront, ſans doute que cette méthode eſt trop dégoûtante, ſur-tout pour des Médecins qui ont beaucoup de pratique. Je leur répondrai, que je ne connois point de moyen plus ſimple & plus court pour réuſſir dans ce que je propoſe, par raport à l'obſervation. Ne faire la choſe qu'à moitié, c'eſt ne rien faire du tout. Nous avons déja aſſez de deſcriptions imparfaites des maladies. Au reſte la peine n'eſt pas auſſi grande qu'on ſe l'imagine d'abord. La premiére colomne eſt bien-tôt remplie; quoique ſous le dernier article de cette premiére colomne je comprenne en général, non ſeulement la maniére de vivre, comme le boire, le man-

ger, l'exercice, mais encore toutes les autres causes qui ont pu produire la maladie, telles que le chaud, le froid, & autres choses pareilles, dont je puis être informé. La seconde est plus étendue ; mais elle est jour par jour, & par le secours des abbréviations elle peut être de beaucoup racourcie. On peut inventer aisément des caractéres pour les mots les plus fréquens, tels que la sueur, l'urine, les selles, &c: & pour de courtes réflexions: par ce moyen on peut s'épargner de la peine. Ajoutez à cela que la langue Latine est plus concise que l'Angloise. Quelquefois aussi un seul mot Grec exprime ce qui ne pourroit être exprimé qu'en plusieurs mots Latins, & que dans un plus grand nombre encore de mots Anglois. Je me sers souvent de termes Grecs, sur-tout de termes d'Hippocrate, dans le dessein de voir combien les obser-

Tabula Medica, Secunda.

Sexus, Ætas, &c.	Dies Morbi.	MORBI PHÆNOMENA.	Dies Mensis	Remedia.	Eventus.
Juvenis, Annos 18 natus, gracilis, speciosus, agilis, filius incolæ de *Little Chelsea*, tusse fuit correptus sub 20 Octobr. 1729. quæ usque ad 29m diem mediocriter vexabat; tum gravior facta eum valde exercuit. Nocte febricitavit, sed nihil sumpsit remedii usque ad 2m Novembris. Tunc vomuit ex Ipecac. & 4° die mittebatur sanguis. Morbum ορθοςαδην sustinuit usque ad 6m, quo die decubuit; testaceis pulveribus incassum adhibitis. Eodem die λυγμοι crebri & alti; desipientia levis, cum vigilia. Inter Scapulas applicabatur vesicatorium. tremuit sequenti die, & astricta fuit alvus, quæ per clysterem ante noctem solvebatur. Magis autem delirabat, graviterque tremebat, præsertim nocte antequam accersitus fui.	11	Χειρων τρομοι. Οφθαλμων ερευθος. Pulsus nec velox nec intermittens. Calor sat suavis, caput autem valde calidum. Lingua aspera, non valde sicca. Fauces liberæ. Dolor nullus nisi in capite. Urina copiosa, fusca, nigricans, cum pauco sedimento nigricante. Alvus mane dejecit. Levis desipientia. Sub vesperam recruduit febris, cum multo βλητριсμω, & furore; adeo ut vix contineri potuerit in lecto. Calor magnus per totum. Spiritus difficilis. Oblata, quæ prius bene sumpserat, renuit; præscripta tamen remedia probe sumpsit. Sub mediam noctem Urina multa, quæ mane ειη υποζυγιου apparuit, cum turpido sedimento & πιτυρωδει. Diluculo cessabat febris. Alvus intra 4 aut 5 horas ter dejecit. Υπνος brevis sed ταραχωδης. Nihil sudabat.	Nov. 9.	Temporibus applicentur hirudes quamprimum, & mittatur sanguis ad ℥vj Raso capiti & cruribus applicentur vesicatoria, & plantis pedum sequens cataplasma. ℞ Fol. Rut. Raph. rustic. ana m. ij. Sapon. n. &c. ana ℥j. Sem. Sinap. ℥ss. m. ℞ Lap. Contray. ℈j. Ent. Ven. gr. xij. Camph. gr. ij. Conf. Alk. q. s. m. f. bolus 6a quaque hora sumend. cum C. iv. Jul. seq. ℞ Aq. Meliss. Ceras. n. Theriac. ana ℥iij. Syr. croci ℥vj. m.	Convaluit
	12	Mane rediit Mens. Discrete respondebat; tremebat adhuc, & pulsus erat ut heri. Disparuit ερευθος Sp. minus laboriosus. Prompte loquebatur, & facile deglutiebat. Vultus non multum turbatus. Epispastica bene cedebant. Dolor, ut heri. Urina mane reddita, fulva, clara, pauca. Calor suavis. Sub meridiem rediit febris, & cum multa ταραχῃ & delirio usque ad vesperam durabat; tunc mitescebat; tamen nocte delirabat, insaniebat, dentes stridebat, artus disjiciebat, & in lecto vix contineri potuit. Adhæc, tremula vox, & etiam hæsitantia, una cum βοῃ πολλῃ subinde. Minime dormiebat. Ουρον και κοπρανα λαθραιως; tamen ante noctem ter reddidit, rogatus, Urinam, quæ & rubra erat & clara, cum nubecula tenui prope fundum.	10.	Pergat in usu Sp. c. c. & liberrime hauriat Emuls. comm. Pergat in usu Emuls. cui adde Aq. Cinn. f. ℥iss & cataplasmati Camph. ʒss. Croci p. ℈ij. ℞ Lap. Cantr. ℈j. E. Ven ℈ss. Sal vol. Succ. gr. v. Conf. Alk. q. s. m. f. bolus 6a quaque hora sumendus, cum præscripto Julapio.	
	13	Χειρων τρομοι graves. Φωνη τρομωδης. Οφθαλμοι εξισχοντες, καθαρωτατοι και ορθοι. Calor moderatus. Discrete respondebat, sed paulo post desipiebat. Rogatus prompte deglutiebat. Lingua valde sicca & aspera. Ουρον και κοπρανα λαθραιως, ut heri. Vesperi rarissime loquebatur, pene αφωνος. Νυξ δυσφορος. Multum delirabat, sed in lecto se continebat. Haustum sumpsit paregoricum.	11.	Brachiis applicentur vesicatoria magna duo. ℞ Lap. Contr. Pulv. ad Gutt. ana gr. xij. Cast. gr. vj Croci gr. v. m. f. pulvis 8a quaque hora sumendus ex Julapio seq. ℞ Aq. Rut. Puleg. ana ℥iij Pæon. C. ℥ij. Syr. Pæon. ℥j. m. ℞ Aq. flor. Paralys. ℥ij Cinnam. f. ʒvj Syr. è Mecon. ℥ss. m. f. haustis paregoricus hac vespera, finito paroxismo (sed non prius) sumendus.	
	14	Adfui sub meridiem. τρομοι μεγαλοι, cum comate. Ρις οξεια. Το μελαν οφθαλμου δεξιου υπο τω ανω βλεφαρον κρυφθεν, το λευκον ερυθρον· Αλγημα περι αριστερου, cum inflammata & inversa palpebra. Invocatus respondebat, & me probe novit; bibebat etiam, & bene deglutiebat. Calor aliquantulum debilior. Pulsus non pravus. Σκελεα, υπτιου κειμενου, ξυγκεκαμμενα ισχυρως και διαπεπλεγμενα. Caput extensum, & projectum mentum; velut in opisthotonicis. Perpetuo & totus tremuit.	12.	Nihil.	
	15	Abfui.			
	16	Omnia in melius inveni. Tremores vix apparebant. Oculi clari & compositi. Lingua humida & rubra. Vox libera. Mentis rarus levisque error. Calor capitis & totius corporis suavissimus. Febris penitus extincta. Urina & fæces non amplius λαθραιως. Alvus bis bene dejecit, & quidem figurate; & æger ad exonerandum surrexit è lecto, & sese prompte erexit. Urina κριμνωδης cum rubro sedimento prope fundum. Jus pulli gallinacei crebro hausit, una cum infuso pane; cibumque crebo petiit N. B. Ante finem 14 diei bis nigrescebat, teste tota familia, & statim moribundus visus est, graviter convulsus & spumans. Noctem quietius quam ante egit, 14 horas plus minus, dormiens. Ad sese mane rediit, & dormiturivit toto die. Urina tamen & fæces in lecto. Subinde desipuit interdiu, & sequenti nocte deliravit, & vix contineri potuit; tamen post somnum omnia mitiora. Jucunde collocutus est, risit, se facile erexit, oblata sumpsit, & mire refocillatus fuit.	14.	*Sumat haustum paregoricum præscriptum 11° die.*	
	17	Dormiebat à media nocte usque ad meridiem fere. Sub 10m horam eum alte dormientem inveni, sed aperto ore, & semiapertis, ut mos ei est, oculis, febris prorsus expertem & tremorum. Calor suavissimus. Urina quam hesternâ vesperâ reddebat, crassa, albida, cum copioso albo sedimento, usque ad fundum subsidente; & super album apparuit rubra, pauca, fabulosa materies. Nocte semel aut bis ex Jure dicto & sero lactis tenui hausit, & perparum desipuit.	15.	Vesperi repetatur haustus paregor. urgente vigilia. ℞ Pulv. Sacch. alb. ʒij. Marg. ppt. ʒj. Gum. Arab. gr. v. Ol. Cinn. gtt. ij. hisce, probe tritis, adde Aq. Ceras. n. Cinn. h. ana ℥iij. Pæon. c. Cinn. f. ana ℥j. m. f. Julapium, cujus cochl. ij. aut iij. sumat, cum langueant vires.	
	19	Bene se habuit. Plurimum dormiverat à die 17°, raro expergiscens, nisi ad mingendum aut sorbendum. Alvus firma. Appetitus longe melior. Urina multa & valde laudabilis. Vale dixi. Notandum insuper, quod per aliquod ante hoc malum spatium animo cruciebatur; & durante morbo, de valetudine rogatus semper respondebat, se optime valere.			



Tabula Medica, Prima.

Sexus, Ætas, &c.	Dies Morbi.	MORBI PHÆNOMENA.	Dies Menſis.	Remedia.	Eventus.
Chirurgus quidam, annos circiter triginta natus; formâ gracili & humili; colore fuſco; viribus neque infirmis, neque tamen robuſtis; temperie adeo bilioſa, ut ter quaterve quotannis in conſuetudine fuiſſet vomitûs; victu, nullis legibus obligatus; febre bilioſâ nuper graviter exercitatus; poſt equitationem & pleniorem cænam ægrotare cepit 20° Maii 1731. ſequebatur moleſta nox, cum inſomniis multis, turbidis: poſtridie horrores crebri, & laſſitudines per totum. Veſperi ſua ſponte ſumpſit emeticum ex Ipecacuanha, quod alvum & ſupra & infra probe ſollicitabat. Nocte male requievit, ſiti inexpugnabili & febre pene confectus. Mane accerſitus fui.	3	Vultus naturalis. Spiritus facilis. Lingua alba, flaveſcens, non valde ſicc Pulſus velox, ſed regularis. Calor febrilis, ſed mitior quam nocte. Leves artuu dolores & laſſitudines. Caput liberum. Urina bilioſa, clara, pauca, & ægre re dita. Sub meridiem ſurrexit, & in conclave deſcendit. Parcè prandebat, ex ju vitulino. Manebat calor. Inquietudo levis, & longa. Obrepente ſomno terro multi. Flatus plurimus. Dolores veſperi miteſcebant, ſed perparum remiſit cal Cænabat ex cocto hordeo.	22 23	Præſcripſi hauſt. Riveranum 6ta quaque hora ſumendum. Pro potu ordinario Infuſum Salviæ, cum ſucco Lim. & Saccharo. Perſiſtat in uſu hauſtuum.	Salus.
	4	Melius requievit, ſed ex ſomno terrores. Sudabat multum. Urina, ut he Mane, quum aderam, calor modicus. Pulſus regularis & vix febrilis. Sitis extinc Vultus laudabilis, & in omnibus ſe melius habuit. Diem totum placide tranſeg Repetebatur jus vitulinum.			
	5	Mediocriter requievit, calore tempeſtatis magis quam febris turbatus. Plurimum ſudab Nihil minxit. Mane febris prorſus expers; agilis & ſibi ſuavis viſus eſt, ut in ſanitate integrâ diem iterum placidè egit. Alvus ſponte ſolvebatur. Poſt duos dies, hauſtâ aquâ Actonienſi, probe ſubducebatur alvus, & perfecte *co* valuit.			

vations de ce grand Médecin pourroient convenir à notre pays.

Quiconque voudra se conformer à cette Table, trouvera que ce qu'il avoit cru d'abord ennuyeux & pénible, lui paroîtra aisé & agréable par la suite. Supposé qu'on use d'abbréviations, il sera bon qu'elles soient expliquées au commencement du recueil, pour l'intelligence de celles qui viendront dans la suite. Autrement on prendroit bien de la peine pour rien.

Je prie aussi le lecteur de se ressouvenir qu'on n'aura pas toujours occasion de marquer tous les cas, mais seulement les principaux. Si un Médecin en recueilloit seulement une demie douzaine en un jour (ce qui n'arriveroit pas toujours,) je suis certain que supposé que ses observations fussent réguliéres, judicieuses, & faites avec un soin particulier, il ne faudroit qu'une heure ou deux pour les rédi-

ger par écrit avec un dégré d'exactitude, suffisant pour chaque chose; car à dire le vrai, je ne puis croire, comme Baglivi, que si l'on n'examine scrupuleusement chaque circonstance, c'est comme si on ne faisoit rien. Cela paroît impossible. Il est bon de faire attention aux circonstances, & d'en recueillir le plus qu'on peut. Mais pourvu qu'on observe, comme il faut, les symptomes clairs & évidens de la maladie, la négligence des circonstances légéres & de peu d'importance ne sçauroit préjudicier au malade: on peut les comparer aux minucies de l'Anatomie, qu'un Médecin peut ignorer, & à qui il suffit de bien connoître le cours du sang, les artéres & les veines, & ce qui regarde l'œconomie animale.

Après tout si un Médecin extrémement occupé ne peut avoir le loisir de faire les observations dont il s'agit, du moins ceux qui sont

un peu moins employés le pourront aiſément, & par ce moyen ſe rendre très-utiles au public. Par une ſoigneuſe application de ce genre, il eſt plus que probable, qu'avec le tems ils viendront à connoître ſi parfaitement les maladies, que le tems qu'ils auront donné à ce travail, ne ſera pas perdu pour eux-mêmes du côté de l'intérêt. Du reſte tout Médecin qui ne cherche qu'à être utile aux hommes, eſt toujours eſtimé: ainſi, quand même il gagneroit moins qu'un autre Médecin qui pratique davantage, il doit préférer le travail dont il s'agit à tout autre. Je l'y invite, dans le deſir ardent que j'ai de voir cette importante partie de notre Art plus cultivée.

J'ai recueilli, ſuivant ma méthode, un grand nombre de cas, & je l'ai fait avec plus d'exactitude qu'il n'en a paru juſqu'ici dans toutes les obſervations de Médecine,

Si jamais j'écris touchant quelque maladie particuliére, ce ſera conformément à ce plan. D'abord je tirerai de mes tables le récit & la deſcription de la maladie en détail ; & la méthode que j'ai ſuivie dans le traitement. Après cela, je donnerai les Aphoriſmes, qui ſeront de conſéquence de mes obſervations, afin que le Lecteur puiſſe voir en même tems ſi ces conſéquences ſont juſtes. Je n'écrirai jamais ſur aucun ſujet, comme Médecin, ſans être appuyé ſur l'autorité de mes tables. Quiconque voudra comparer les Livres *de Morbis* d'Hippocrate & ſes *Prognoſtics*, avec les Livres *d'Epidemiques*, verra aiſement la ſageſſe & l'utilité de cette méthode, qui d'ailleurs ſe recommande aſſez par elle-même, & n'a pas beſoin, pour s'acrediter, d'être fondée ſur l'autorité. Cependant il y a des gens à qui l'autorité eſt néceſſaire.

Dire qu'Hippocrate m'a beaucoup ſervi pour l'uſage de cette méthode, c'eſt répéter ce que j'ai fait aſſez entendre juſqu'ici ; & peut-être même que pour la pratiquer, il ſera beſoin de lire cet Auteur. Du moins je conſeille de lire ſes *Epidemiques*, & en particulier le premier & le troiſiéme Livre. Car, quoique le plan que j'ai propoſé ici, ne demande qu'une attention ſuivie aux ſymptomes, jour par jour, & aux remédes dont il a fait uſage, cependant celui qui ſe ſera familiariſé avec la maniére d'écrire d'Hippocrate, trouvera beaucoup plus de facilité dans la pratique de ma méthode. Sans cela on pourroit négliger pluſieurs choſes, auxquelles il faut donner ſon attention ; & d'ailleurs on apprendra par cette lecture à décrire une maladie avec préciſion. Je voudrois qu'on lût enſuite les *Prognoſtics* d'Hippocrate, ſes *Prédictions*, ſes

Coacæ prælectiones, son livre curieux *de aëre, locis, & aquis*, & son ouvrage fameux, *De diæta in morbis acutis.* Après cela je puis répondre qu'on trouvera beaucoup plus de plaisir que de peine dans ma méthode, & que quiconque lira Hippocrate dans cette vûe, verra quel homme extraordinaire il étoit, & combien il a mérité tous les éloges qu'on lui a donnés & qu'on pourra jamais lui donner.

Ce n'est pas que je prétende qu'un Médecin sçavant soit obligé de lire Hippocrate avant de pratiquer ma méthode. Mais tout le monde convient qu'Hippocrate est admirable dans ses observations & dans ses remarques; & comme tous les autres Auteurs de Livres de Médecine ont emprunté de lui la plus grande partie de tout ce qu'ils ont écrit, c'est celui de tous les Anciens qu'il est le plus nécessaire de lire; & lorsqu'on l'aura bien étudié, on

pourra

pourra juger ſi mon plan eſt conforme à la méthode du Prince des Médecins. Pour moi je ſuis tellement perſuadé de l'utilité de cette étude, que je ne deſire rien avec tant d'ardeur, que de voir le tems où il ſera parmi nous auſſi à la mode d'entendre bien Hippocrate, qu'il l'a été juſqu'ici de ne le point entendre du tout, ou du moins de ne l'entendre que médiocrement.

C'eſt dans cette vûe que j'ai pris tout le ſoin poſſible, pour préparer une nouvelle édition de ſes ouvrages, ſuivant le plan que j'ai publié il y a quelque tems. Quoiqu'en puiſſent penſer quelques Médecins, je ſuis très-ſur que bien-loin qu'Hippocrate paroiſſe alors défiguré, il paroîtra au contraire dans le plus beau jour qu'il ait encore paru. On verra ſur-tout le chapitre *De prognoſticis in morbis acutis*, qui eſt le morceau le plus étonnant qu'on ait encore vû. Ce chapitre comprendra

presque tout ce qui est renfermé dans son *Prognosticon*, dans les livres *De judicationibus*, *&* *diebus judicatoriis*, dans le premier livre des *Prédictions*, & dans ses *Coacæ prænotiones*, &c. Ceux même qui sont le plus versés dans la lecture d'Hippocrate, en seront surpris. Car il y a une grande différence entre lire plusieurs choses qui ont raport à un même objet dans différens endroits d'un Auteur, & les lire de suite, sans l'interposition d'autres matiéres, qui détournent l'attention. J'y détermine le sens d'un grand nombre d'expressions équivoques, & j'y éclaircis plusieurs endroits en raprochant d'autres textes du même Auteur. Par ce moyen, un lecteur conçoit tout d'un coup le sens de ce qu'il lit, & se met parfaitement au fait de la matiére dont il s'agit; ce qui n'est pas un foible avantage par raport à un Auteur aussi étendu qu'Hippocrate.

J'ajoute que j'ai fait dans le texte plusieurs corrections qui ont échapé jusqu'ici à tous les éditeurs ; la plus grande partie par le secours d'un *Index phraseologique*, que j'ai pris la peine de composer, en y inférant *l'œconomie de Foesius* (ouvrage le plus pénible que j'aye jamais entrepris) de maniére qu'en prenant ainsi Hippocrate par piéces, pour ainsi dire, & le comparant avec lui-même, cette édition, qui est bientôt en état d'être mise sous la presse, sera plus correcte, & en même tems plus d'usage, qu'aucune autre qui ait encore vû le jour.

Peut-être auroit-elle été plus correcte en quelques endroits, si le feu Docteur *Freind*, qui s'étoit donné bien de la peine par raport à mon édition, ne fût mort au milieu de son travail : sans ce contre-tems, elle seroit actuellement entre les mains de l'Imprimeur. Mais ayant

déja fait de grandes dépenſes pour cet ouvrage, je crois qu'il eſt raiſonnable que je ſois un peu ſoulagé, par raport aux frais qu'il faut encore faire. Je ne me ſuis en cela propoſé aucun avantage pour moi-même, & je n'ai eu envie que de communiquer au public un Livre, qui, comme j'en ſuis perſuadé, lui ſera plus utile qu'aucun Livre de Médecine qui ait été publié. Si cet obſtacle eſt levé (comme j'eſpére avec raiſon qu'il le ſera dans peu de tems) je mettrai auſſitôt le Livre ſous la preſſe. Autrement, je rendrai l'argent aux Souſcripteurs, & je reſerverai pour mon uſage particulier ce que j'aurois été bien aiſe de rendre public, pour l'intérêt de l'humanité.

Mais pour revenir à la Table dont il s'agit, je dis qu'il y a quelques circonſtances qui ne doivent jamais être omiſes, ſur-tout dans les maladies aiguës. Ce ſont celles

qui ont raport aux crises, qu'aucun Médecin n'a jamais décrites aussi parfaitement & avec autant d'élegance qu'Hippocrate. Je vais insérer ici quelques-uns de ses Aphorismes sûr ce sujet.

1. *Les prédictions dans les maladies aiguës ne sont pas toujours certaines, soit pour la vie soit pour la mort.*

2. *Les maladies aiguës en général viennent à crise dans les quatorze premiers jours de la maladie.*

3. *Dans les fiévres la crise arrive, le quatriéme jour, le septiéme, l'onziéme, le quatorziéme, le dix-septiéme, le vingt-uniéme, & quelquefois le trentiéme, le quarantiéme, & même le cinquantiéme; mais ce terme passé, la maladie devient chronique.*

On trouve un grand nombre d'Aphorismes de cette espéce dans son *Prognosticon*, sur-tout au bas de la quatriéme page, & dans la

plus grande partie de la quarante-quatriéme, ſans parler de pluſieurs endroits du même Livre. Les Aphoriſmes ſuivans nous apprennent d'une façon admirable, quand la criſe eſt près d'arriver, & les différentes maniéres dont elle arrive communement.

4. *Quand la criſe eſt ſur le point d'arriver, la nuit qui précéde* le Paroxyſme, *eſt inquiéte; mais celle qui ſuit eſt ordinairement plus tranquille.*

5. *Le ſommeil profond, ſans aucune inquietude, denote une criſe parfaite. Mais un ſommeil inquiet, avec des douleurs dans le corps, dénote le contraire.*

6. *Toutes les maladies s'en vont ou par la bouche, ou par les ſelles, ou par l'urine, ou par quelqu'autre voye; par les jointures, par exemple, ou par la ſueur, qui eſt commune à tout le monde.*

7. *Les maladies aiguës s'en vont*

ou par le ſaignement de nés dans le tems de la criſe, ou par des ſueurs abondantes, ou par des urines purulentes & mucilagineuſes en grande quantité & avec un bon ſédiment; ou par un abſcès conſidérable, ou par des ſelles muqueuſes & ſanglantes, qui arrivent ſubitement, ou par des vomiſſemens qui ſurviennent dans le tems de la criſe.

8. *Le ſeptiéme, neuviéme, ou quatorziéme jour, la fiévre quitte ordinairement le malade par un ſaignement de nés, ou par des ſelles mélées de bile & de ſang, ou par une grande douleur dans les genoux, ou dans les hanches, ou par une urine recuite vers le tems de la criſe: dans les femmes par le retour de leurs régles.*

Je crois qu'il n'y a point d'Aphoriſmes plus importans que ces deux derniers, & je ſuis ſurpris qu'Hippocrate les ait pu exprimer en ſi peu de mots.

9. *La rougeur du viſage dans la*

fiévre, jointe à un violent mal de tête, & à un battement des veines dénote en général une hémorragie. Les nausées, les chaleurs qu'on sent autour du cœur, les fréquentes sputations, marquent qu'il faut avoir recours aux vomitifs. *Les rots, les vents, les bruits d'un ventre enflé, dénotent qu'il faut purger.*

Je ne finirois point, si j'exposois ici tout ce qu'Hippocrate dit sur ce sujet. Mais il y a encore une chose qui est d'un grand usage dans les fiévres, & dans presque toutes les maladies.

10. *Lorsque des malades disent qu'ils sont mieux sans raison, il faut avoir peu d'égard à ce discours. Il ne faut pas non plus être effrayé, quand ils disent sans raison qu'ils sont plus mal. Ces sortes de changemens ne sont ordinairement ni fixes, ni durables.* L. 2. A. 27.

Ce dernier axiome est tellement d'usage pour diriger dans les Pro-

gnoſtics, que j'ai cru devoir l'ajouter ici. Cela ſuffit pour faire voir au Lecteur, comment Hippocrate s'exprime en maître, & combien il eſt important d'obſerver exactement le cours des fiévres.

Si le plan dont il s'agit eſt gouté & ſuivi, je ſuis perſuadé que les maladies en ſeront mieux connues, & plus aiſement guéries, même en ſuppoſant la matiére médicale dans l'état où elle eſt aujourdui. Mais ſi elle étoit réformée & miſe ſur le pied où elle doit être, & s'il étoit défendu à qui que ce ſoit d'introduire des mélanges contraires à la nature, notre Art produiroit alors tous les effets dont il eſt capable, & les hommes pourroient avec raiſon en eſpérer un ſecours certain dans leurs infirmités. Mais cet article demande une diſcuſſion plus grande, & une conſidération plus par-

ticuliére, que je remets pour un autre ouvrage. Je me contente donc d'ajouter, que ſi la méthode de l'obſervation eſt une fois bien établie, les fruits que le Public en retirera, pourront le diſpoſer à accorder ſon ſuffrage à d'autres réflexions, qu'on lui offrira dans la ſuite par raport à un autre article important. Quelle nation a des Médecins plus propres pour l'obſervation que la nôtre? Dans quel pays y a-t-il autant de ſçavoir, de ſagacité, & de zéle pour le bien public? Ce ſera, je l'avoue, une grande conſolation pour moi, de voir mon plan gouté, non parce qu'il eſt de moi, mais parce que je crois qu'il eſt capable de faire honneur à la Médecine, & d'être ſalutaire à tous les hommes. Enfin, ſoit qu'il ſoit bien reçu, ſoit qu'il ſoit rejetté, je ſuis réſolu d'en faire conſtamment uſage, au-

tant qu'il me ſera poſſible ; juſqu'à ce que l'on m'ait fait voir une raiſon ſolide pour l'abandonner, ou le changer.

Fin de l'Etat de la Médecine Ancienne & Moderne.



APPROBATION.

J'AY *lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage qui a pour Titre*, Etat de la Médecine Ancienne & Moderne, avec un plan pour perfectionner celle-ci, écrit en Anglois par le Docteur CLIFTON, Médecin de S. A. R. le Prince de Galles, & traduit en François par M. l'Abbé DES FONTAINES. *Je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. On ne peut au contraire que sçavoir un gré infini au Traducteur, d'avoir trouvé assez de loisir pour rendre cet Ouvrage public en France, lui qu'on sçait livré à un travail pénible qui se renouvelle chaque jour, & dont l'utilité est reconnue de tout le monde. Fait à Paris ce 22 Février* 1742.

Signé, BOYER, *Méd. ord. du Roy.*

NOUVELLES EXPERIENCES SUR LE REMEDE DE MADEMOISELLE STEPHENS.

Par M. Hales, *Auteur de la* Statique des Végétaux.

Traduites de l'Anglois par M. Cantwell Médecin.



NOUVELLES EXPERIENCES SUR LE REMEDE DE MADEMOISELLE STEPHENS.

I. 'EXPERIENCE ayant fait voir que le Reméde de *Mademoiselle Stephens* avoit efficacement diſſous des Pierres dans la Veſſie de ceux qui ont perſévéré à en uſer aſſez de tems, mais que la quantité de ſavon qui y entre, le rendoit ſi déſagréable, que bien des perſonnes ne pouvoient ſe reſoudre à le prendre, du moins à le continuer; je me ſuis déterminé à examiner en quoi

consistoit sa principale force, pour servir de guide à ceux qui voudroient chercher à le rendre moins dégoûtant & plus efficace.

2. Pour cet effet je sciai en plusieurs morceaux deux Pierres qu'on me donna. Je nommerai A le plus grand & le moins dur. L'autre dont la surface étoit très-inégale, je l'appellerai B. L'intérieur de celui-ci étoit compacte & poli, comme du marbre.

3. Je fis bouillir pendant une heure un morceau d'A, dans le Reméde *de Mademoiselle Stephens* (sçavoir, une décoction de savon avec des coquilles d'œufs calcinées) qui n'y fit aucune impression.

4. Le savon liquide n'y en fit pas plus que le Reméde *de Mademoiselle Stephens*. Or le savon liquide n'est autre chose que du savon dissous dans l'esprit de vin.

5. Je fis bouillir un autre morceau d'A dans le *Capitel*, ou la lie de savon assez forte pour faire du savon. Il y fut dissous en une demie heure, jettant pendant tout ce tems beaucoup d'écume ampoulée, marque qu'il étoit dans un état de dissolution.

6. Je fis bouillir avec A un morceau de B, que je laissai une heure dans la liqueur bouillante. Celui-ci a été tout

réduit

réduit à la consistance d'une bouë ferme ; excepté l'intérieur qui étoit pourri & friable.

7. Un autre morceau d'A, ayant bouilli une heure dans une lie de la même Potasse, dont on avoit fait la lie de Savon ; n'en reçut aucune impression, quoiqu'elle fût de la même force.

8. Cette lie de Savon, qu'on fait bouillir avec de l'huile, ou du suif, ou avec tous les deux, pour faire du Savon, ne différe de la lie de Potasse ; que parceque dans celle-là, on ajoute une partie de chaux vive, à deux parties de Potasse, sur lesquelles on verse de l'eau, après qu'elles ont resté quelque tems ensemble, pour s'amortir. Les sels lixiviels de la Potasse, & les particules ignées de la chaux vive, étant par ce moyen intimement mêlés & combinés, font la liqueur qu'on appelle lie de Savon. Cette liqueur est si caustique & si corrosive, que non seulement elle détruit d'abord toute substance animale, qu'on y jette dans le tems de l'ébullition, mais encore qu'elle corrode & mange le cuivre, l'airain & le fer. L'huile qu'on y mêle après, enveloppe les sels, & les empêche d'agir.

L'efficacité du Savon consiste dans la vertu, que les particules ignées de la chaux

vive donnent aux ſels lixiviels de la Potaſſe de ſe mêler intimement avec les huiles, & de les diſſoudre. Or les huiles ſont le vrai ciment des parties des corps ſolides. Il y a apparence que cette vertu dépend de la figure oblongue & pointuë, & de la diſpoſition à déchirer, que les ſels lixiviels acquiérent par ce mélange. Telle eſt la figure qu'on croit que le feu donne aux acides les plus corroſifs. Les grands froids donnent la même diſpoſition aux particules de l'eau, qui dans les gelées blanches ſe forment en petits aiguillons ou dards, d'autant plus longs & plus larges, que la gelée eſt plus forte, pourvû qu'il y ait aſſez d'humidité dans l'air. Et ſi la gelée qui s'attache à l'herbe, ne ſe fondoit pas d'abord à la chaleur de la bouche & de l'eſtomach, ces particules aiguës la rendroient auſſi pernicieuſe aux animaux qui en mangent, que leur ſeroit l'arſenic.

10. Je mis un morceau de la pierre A, dans de la lie de Savon : à la chaleur digeſtive d'une couche de concombres, il y fut fondu en quatre heures. La lie devint bourbeuſe & blanche comme du lait. Je fis la même expérience ſur un morceau de B, il ne ſe fondit pas, même en ſept jours; après lequel tems, je l'y trouvai pourri, friable & rompu en pluſieurs morceaux.

11. La lie de Savon eſt donc le plus puiſſant diſſolvant de la pierre, qu'on ait encore découvert (excepté l'eſprit de Nitre) & ſon opération eſt plus ou moins prompte, à proportion du plus ou du moins de chaleur qu'elle a. Car des morceaux d'A ſe fondirent en une demie heure, dans une lie bouillante de Savon; en quatre heures, à la chaleur d'une couche de concombres; en dix-huit heures, à une moindre chaleur que celle de ladite couche de concombres; & en trois jours ils ſe fondirent dans une lie froide de Savon.

12. On peut remarquer que le même *Menſtrue* diſſoud de différentes façons les Pierres de différente tiſſure. Il amollit les unes, il fait pourrir les autres, & les rompt en morceaux. On a vû des exemples de l'un & de l'autre cas, dans les malades de *Mademoiſelle Stephens.*

13. Peut-être que d'autres expériences nous apprendront à juger de la nature, & de l'eſpéce des Pierres de la Veſſie, en comparant ce que le reméde fera rendre avec les différentes eſpéces de fontes de Pierres, faites par la lie de Savon hors du corps. Il eſt probable que ces fontes ſe font de la même maniere que la toile ſe blanchit, c'eſt-à-dire, par l'extraction des huiles qui lient leurs parties enſemble. Car

de même que la toile ſe blanchit, & ſe déchire plus facilement, à meſure qu'elle perd de ſon huile, de même pour l'ordinaire les pierres blanchiſſent, à meſure qu'elles ſe fondent, de quelque nature que ſoit le *Menſtruë* dont on ſe ſert. Il y a cependant cette différence, que l'huile végétale, qui ſe trouve dans la toile, céde aux ſels alkalis fixes de la Potaſſe, ſans autre ſecours; & qu'on ne ſçauroit faire l'extraction de l'huile animale, qui retient les parties des Pierres attachées les unes aux autres, ſans un mélange de chaux vive & de Potaſſe.

14. On ſçait que ceux qui prennent le reméde de *Mademoiſelle Stephens*, rendent pendant quelque tems une ſi grande quantité de bouë, qui reſſemble à de la chaux détrempée, que pluſieurs perſonnes ont cru, que ce n'étoit autre choſe, que la chaux contenue dans ce reméde. Pour en pouvoir mieux juger, Monſieur Hartley & moi, mîmes dans des pipes à fumer pluſieurs morceaux d'une Pierre, que nous caſſâmes exprès, avec des écailles & des fragmens, qu'un des malades de Mademoiſelle Stephens avoit rendus, & une quantité de ſédiment de l'urine d'un autre malade, qui rendoit beaucoup de cette matiére blanche, ſem-

blable à de la chaux détrempée. Douze grains de cette matiere séchée & endurcie furent réduits dans une pipe bien rougie à sept grains, que nous croyons être la chaux du reméde, parceque le feu ne rend pas la chaux volatile. Les morceaux de la Pierre, les écailles & fragmens, exposés au feu de la même façon, se dissipérent dans l'air, sans laisser presque rien, comme font les véritables Pierres du corps humain. Par cette double expérience on peut distinguer, si la matiére rendue est de la Pierre de la Vessie, ou de la chaux du reméde.

15. J'ai fait les expériences suivantes, pour decouvrir quelle est la quantité de chaux, qu'on mêle avec la Potasse, pour en faire la lie, ou la lescive de Savon. J'ai fait évaporer à siccité quatre onces de lescive *Capitel*. Le sel résidu pesoit 399 * grains, ou demie once + 180 grains, c'est-à-dire $\frac{1}{4,3}$ de la lie du Savon. Dans une pareille quantité de *Capitel*, que j'avois achetée d'un autre Marchand, je n'ai trouvé que 320 grains de sel, sçavoir 79 grains, ou $\frac{1}{6}$ du tout + $\frac{1}{19}$ grain, & $\frac{3}{4}$ d'un dix-neuviéme d'un grain, moins

* C'est la Pierre infernale ordinaire, ou Pierre Caustique.

que dans la quantité précédente. J'ai verſé de l'eau chaude ſur ce ſel, & ayant filtré la leſcive, il reſta ſur le filtre 11 grains de chaux inſipide, qui quoiqu'expoſés long tems à l'air, ne contractérent aucune humidité : preuve qu'il n'y reſtoit point de ſel lixiviel. Cette chaux inſipide étoit $\frac{1}{29}$ partie dudit ſédiment ſalin.

16. Je fis évaporer encore cette lie de Savon filtrée, & j'y trouvai 307 grains de ſel ſec. C'eſt-à-dire 92 grains ou $\frac{1}{4,3}$ moins qu'auparavant. Je verſai de l'eau chaude ſur le ſel, & la filtrai : il reſta ſur le filtre 7 grains de chaux inſipide ſéche, ou près de $\frac{1}{44}$ de ſel ſec réſidu.

17. Je la fis évaporer encore une troiſiéme fois, & le ſel ſec réſidu peſa 236 grains, c'eſt-à-dire 74 grains, ou $\frac{1}{4,2}$ moins, que dans l'évaporation précédente. En ayant filtré la leſcive, il me reſta 2 grains de chaux, c'eſt-à-dire $\frac{1}{118}$. D'où l'on peut conclure, qu'il avoit alors entiérement perdu toute ſa chaux : parce qu'une leſcive faite de la même Potaſſe, dont on avoit fait la lie de Savon, étant évaporée, rendit la même quantité de ſédiment, quoiqu'on n'y eût point mêlé de chaux vive, & c'eſt ce que ces leſcives font conſtamment, malgré toutes les évaporations

& filtrations, qu'on en peut faire. Cependant la quantité de ſédiment eſt plus ou moins grande, à proportion du dégré de chaleur avec laquelle on fait l'évaporation.

18. Je fis évaporer à ſiccité, & filtrai deux fois une autre quantité de lie de Savon, n'y verſant chaque fois que la même quantité d'eau chaude, que j'en avois fait évaporer pour mieux conſerver la force de la lie, employant pour cela un Hydrometre. Cette lie ou leſcive de Savon, (quoique j'euſſe déja emporté par deux fois différentes tout ce que je pouvois de ſa chaux) fondit un morceau de Pierre que j'y mis.

19. Mais après une troiſiéme évaporation & filtration, la leſcive étoit ſi bien purifiée de ſa chaux, qu'elle ne fit pas plus d'impreſſion ſur un morceau de Pierre, que n'en auroit fait la leſcive de Potaſſe ſimple, quoique je l'y euſſe fait bouillir pendant demie heure. Cependant après l'y avoir laiſſé pluſieurs jours, je trouvai que la ſurface en étoit un peu amollie. On voit par là que la plus forte lie de Savon n'avoit perdu ſa force diſſolvante, qu'après la troiſiéme évaporation; au lieu que la plus foible lie avoit perdu la ſienne, à la ſeconde évaporation. Car il ne reſta que

deux grains de chaux après la troisiéme évaporation. Or il s'en trouve autant dans une lie de Potasse. Par conséquent la lie de Savon étoit alors dépouillée de toute sa vertu lithontryptique: ce qui étoit facile à connoître par un goût moins acre & moins piquant, que celui qu'elle avoit auparavant.

En distillant une quantité de lie de Savon, je trouvai que l'eau qui montoit dans le récipient étoit claire & insipide, & n'avoit nul dégré de force dissolvante; d'où il s'ensuit, que la force dissolvante de la lie de Savon ne consiste pas dans les particules qui s'envolent dans le tems de l'évaporation & de la filtration.

Je fis évaporer trois fois à siccité une quantité de lie, sans la passer sur le filtre. Elle devint beaucoup moins acre & moins caustique, & elle avoit perdu toute sa force dissolvante, quoiqu'elle ne fût pas privée de sa chaux. Par conséquent la lie de Savon ne perd pas sa force lithontryptique, parceque la chaleur lui enleve un nombre de ses particules pendant l'évaporation, ni parce qu'elle se dépouille de sa chaux par la filtration; mais cela vient du changement de la figure & de la tissure de ses parties, & du dérangement de la combinaison, qui s'étoit faite entre les particules ignées de la chaux vive, & les sels lixiviels



de la Potasse. Il y a apparence que c'est l'eau fraiche qu'on y verse qui produit cet effet; puisqu'après la premiére évaporation ce qui reste, est encore très-caustique.

20. Ayant versé de l'huile de Vitriol, sur deux onces de lescive de Savon, jusqu'à ce qu'elle n'y excitât plus d'effervescence, alors les particules de chaux se précipitérent au fond. Je fis plusieurs fois laver & filtrer ce précipité, & à la fin je trouvai sur le filtre 20 grains de sel en cristaux, semblable au sel admirable de Glauber. Un morceau de la Pierre A, mis dans cette lescive ainsi privée de sa chaux, & ne contenant qu'un sel neutral, n'en reçut pas la moindre marque de dissolution, soit à la chaleur de digestion, soit à celle d'ébullition.

21. Toutes les fois que j'ai fait évaporer à siccité, le sel de la lie de Savon dans des flacons à vin de Florence, au bain de sable, le sel est devenu d'une couleur verte; ce qui m'a fait penser que cette couleur venoit des vaisseaux de cuivre, dans lesquels on pouvoit l'avoir préparé. Mais les Marchands de Savon m'ont assuré qu'on le prépare toujours dans des vaisseaux de terre, & jamais dans des vaisseaux de cuivre. Cependant le sel de la même Potasse, dont on avoit fait cette

lescive, ou lie de Savon, ne verdissoit pas, quoiqu'on lui donnât le même dégré de chaleur. Monsieur Boerhave dit qu'en Moscovie, d'où l'on nous apporte beaucoup de Potasse, la coction s'en fait dans des vaisseaux de cuivre. Si la Potasse contracte de là du verd de gris, la chaux qui entre dans la composition de la lie de Savon, peut en faire mieux sortir la couleur, comme les sels font sortir les couleurs chez les Teinturiers. Les Chymistes remarquent que cette espéce de sel Alkali fixe devient cendrée, puis successivement blanche, bleuë, verte, brune & rougeatre.

22. Par ces expériences, on voit que la grande quantité de chaux, incorporée dans la lie de Savon, qui reste cependant encore claire, comme de l'eau de fontaine, peut avec le sable, la gravelle, les écailles & autres morceaux des Pierres qui se fondent, facilement fournir tout ce sédiment terreux, qu'on trouve dans les Pierres des malades de *Mademoiselle Stephens.*

23. Et puisque la lie de Savon, après avoir perdu beaucoup de sa chaux vive N°. 14. 15. 16. par deux évaporations & filtrations, avoit encore conservé la vertu de dissoudre la Pierre, le Reméde

feroit moins corrosif, & par conséquent moins dangereux, si on emportoit de cette maniére une partie de sa chaux, ou si en faisant le Savon, on mêloit moins d'une partie de chaux vive, avec deux parties de Potasse. On pourroit aussi essayer de faire usage de Potasse moins brulée; parceque plus on la brule, plus elle est caustique & corrosive.

24. Monsieur Geoffroy, dans une des lettres qu'il a écrites à Monsieur Hartley, remarque que les Cendres ou la Potasse des plantes & des arbres, qui croissent loin de la mer, sont plus corrosives, que celles des plantes maritimes, qui contiennent un peu de sel marin. Et c'est de ces derniéres, dit-il, qu'on fait le Savon d'Alicante.

25. On peut remarquer l'Analogie qu'il y a entre le succès de quelques-unes de ces expériences, & l'effet du remède de *Mademoiselle Stephens*. La lescive de Savon, quoique privée de beaucoup de sa chaux par des dissolutions, évaporations & filtrations réiterées No. 14. 15. 16. qui détruisent en quelque façon la combinaison, qui s'étoit faite entre les sels alkalis de la Potasse, & les particules ignées de la chaux vive, en conserve assez pour dissoudre la Pierre; ce qu'une simple

lescive de la même Potasse, ou dont on fait celle du Savon, ne produit point, No. 7. 17. 18. De même l'expérience fait voir, que le reméde de *Mademoiselle Stephens* a le pouvoir de dissoudre la Pierre, quoique privé d'une grande partie de sa chaux, par sa circulation avec le sang, & sa filtration dans les reins, où ses sels doivent avoir nécessairement souffert quelque altération.

26. Puisqu'il y a tant de chaux dans le Savon, & dans la poudre de coquilles d'œufs calcinées, on peut demander pourquoi les malades de *Mademoiselle Stephens* n'en rendent pas, pendant tout le tems qu'ils prennent son reméde? Il seroit facile de répondre, que tandis que les pierres sont dans l'état de dissolution dans la Vessie, la matiére qui s'en détache, se mêlant avec la chaux de la lescive de Savon & de coquilles d'œufs, fait un tout trop grand, & trop grossier, pour être soutenu dans l'urine, sans la rendre trouble; mais quand on ne rend ni sable, ni gravier, ni parties dissoutes de la Pierre, ni glaires des voyes urinaires, l'urine peut rester transparente, & laisser tomber peu de sédiment, quoiqu'elle contienne beaucoup de chaux du reméde, comme fait la lescive, Car souvent l'urine, quoique claire, quand on la rend, &

tandis qu'elle eſt chaude, ſe trouble en ſe refroidiſſant, & dépoſe beaucoup de ſédiment, comme font pluſieurs autres liqueurs.

27. Monſieur Geoffroy, dans un Mémoire lû à l'Académie Royale des Sciences de Paris, le 23 Décembre 1739, dit, que par l'Analyſe qu'il a faite de deux onces de Savon d'Alicante, principal ingrédient du reméde de *Mademoiſelle Stephens*, il a trouvé qu'il y avoit deux gros, 48 grains de ſel lixiviel: de ſorte que qui prend trois demi-ſeptiers de décoction ſavoneuſe, ou deux onces deux gros de Savon par jour, prend une once & demie, & 45 grains & demi d'huile d'Olives, & environ trois gros de ſel lixiviel. M. Hartley a trouvé la même proportion, à peu près, par l'Analyſe qu'il en a faite à Londres.

28. Et nous avons trouvé No. 15, qu'il y a 399 grains de ſel lixiviel, en quatre onces *Averdupois* *, ou 1752 grains de leſcive *Capitel*. Donc, comme 399: 1752 :: 164 ou ſix gros de ſel lixiviel, ſont à 720 grains, ou une once, 10 gros, & 12 grains de lie de Savon, puiſqu'il y a 54. 75 grains dans 10 gros *Averdupois*, poids dont *Mlle.* *Stephens* ſe ſervoit.

29. Pour déterminer le nombre de gouttes qu'il y a dans une quantité détermi-

* De ſeize onces à la livre.



née de lie, ou de lescive de Savon, j'ai pris trois phioles, qui tenoient deux onces chacune, & dont le verre à l'embouchure étoit de différente épaisseur. Le plus mince étoit de l'épaisseur d'une piéce de 24 sols *. Le plus épais étoit le double de celui-là. J'ai trouvé que 194 gouttes de la plus mince phiole pesoient 60 grains; que 116 gouttes de la plus épaisse en pesoient autant, & qu'il en faloit 150 de celle de la moyenne épaisseur, pour faire 60 grains; parceque les gouttes sont beaucoup plus grandes ou plus petites, à proportion de l'épaisseur du corps d'où on les laisse tomber.

30. Supposé que 150 gouttes pesent 60 grains, (car je me suis servi de gouttes de la moyenne phiole dans les expériences suivantes, donc 60 : 150 :: 720 grains de lie de Savon) 1800 gouttes, que ces grains contiennent. De sorte que ceux qui prennent deux onces & deux gros de Savon par jour, dans le reméde de *Mademoiselle Stephens*, prennent tous les jours les sels lixiviels de 1800 gouttes de lie de Savon, (dans lesquels sels consiste toute la vertu du reméde) ce qui

* La piéce de 24 sols en France est de la même épaisseur, que le *Shilling* ou piéce de 12 sols en Angleterre.

fait ſoixante fois plus de ſel de lie de Savon, qu'on n'en prendroit dans trois priſes d'eau d'Orge, à dix gouttes de leſcive dans chaque priſe. Or on a donné cette quantité & même plus par jour, dans l'eſpérance de diſſoudre des Pierres. Mr. Sharp donnoit deux onces & demie de Savon tous les jours au Sieur Appleton Charbonnier (ce qui eſt un neuviéme de plus) & lui a diſſous une groſſe Pierre dans la Veſſie. Il prenoit donc tous les jours les ſels lixiviels de 2000 gouttes de leſcive de Savon.

31. Mais ſi on juge par la petite lie de Savon, dont nous avons parlé N°. 14. qui ne contient que 320 grains de ſel dans quatre onces, alors comme 320: 1752 :: 164: 897 grains, ou deux onces & 21 grains. Donc 60: 150 :: 897: 2242 gouttes contenuës dans cette quantité-là ; c'eſt-à-dire 74 fois plus de ſel, qu'il n'en eſt contenu dans 30 gouttes, qu'on donneroit journellement, dans trois priſes d'eau d'orge.

32. Puiſque toute la force du reméde ſe trouve dans la lie de Savon, il étoit à propos de trouver par des expériences convenables, quelle quantité de lie de Savon pourroit détruire la qualité qu'a l'urine de générer des Pierres ; & lui

donner celle de les fondre. Pour cet effet, je ſciai vingt-ſept morceaux de la Pierre A, qui peſoient chacun depuis trois juſques à ſeize grains. Je les mis dans autant de phioles, qui tenoient deux onces chacune, & avoient leur numero colé deſſus. Je verſai dans chaque phiole une once d'urine froide, & par-deſſus, depuis une goutte juſques à vingt-ſix de *Capitel* ou leſcive à faire du Savon ; de maniére que le nombre des gouttes répondoit au numero de la phiole. On changeoit l'urine tous les matins.

33. Pour y entretenir une chaleur douce, approchant de celle que l'urine a dans la Veſſie, je les mis dans un pot de fer, à moitié rempli de ſable, & couvert de ſon couvercle. Ce pot étoit ſuſpendu toute la journée à un crochet de fer, auſſi près du feu de la cuiſine, qu'il falloit pour y conſerver ſon dégré de chaleur, & on le tournoit de tems en tems, pour que cette chaleur ſe répandît dans tout le pot. La nuit on le mettoit ſur une lampe placée ſur un poële, & on le couvroit d'une eſpéce de tonneau renverſé, de maniére cependant que l'air pouvoit y entrer en aſſez grande quantité par deſſus & par deſſous, par le moyen d'un trou qu'on y avoit fait.

De

De cette façon-là, il y avoit un dégré conſtant de chaleur, à fort peu de frais.

34. Après ſeize jours & ſeize nuits de digeſtion, j'ai trouvé que tous les morceaux des phioles, où il y avoit plus de ſeize goutes de *Capitel*, étoient blanchis & ramollis juſqu'à une certaine profondeur, ou diſtance de leur ſurface. Treize jours après, ils étoient quelques-uns, totalement fondus, d'autres réduits à un petit morceau de leur centre, qui ſe trouvoit pourri & friable.

35. Au bout de trente-neuf jours, j'ai fait ſécher pendant quatre jours les ſeize autres morceaux ſur une planche, & j'ai trouvé que ceux des phioles, où il n'y avoit qu'une ou deux gouttes de *Capitel*, n'avoient ni augmenté ni diminué. Le morceau que j'avois mis dans la phiole 27, avoit gagné deux grains ſur dix. On remarquoit très-diſtinctement que ce dernier morceau étoit couvert de petits ſels reluiſans, ſur-tout au côté convexe, qui en étoit le plus dur, & qui faiſoit partie de la ſurface de la Pierre A; ces ſels étoient formés en criſtaux comme le Selenite. Il y avoit beaucoup de ces criſtaux attachés aux morceaux 1 & 2. Mais ils n'étoient pas ſi grands, ni en ſi grand

nombre qu'au morceau 27. Il n'y en avoit que très-peu aux autres morceaux, & on ne pouvoit les voir que par le ſecours d'un Microſcope. Plus les morceaux approchoient de l'état de diſſolution, moins on y trouvoit de ces ſels. On en avoit auſſi remarqué quelques-uns attachés à la grande Pierre A, dont on avoit pris ces 27 morceaux.

36. N°. 3. avoit perdu un grain de ſon poids, c'eſt-à-dire $\frac{1}{6}$. Par où l'on a le plaiſir de voir, qu'une très-petite quantité de lie de Savon mêlée avec de l'urine, ſçavoir $\frac{1}{400}$ ſur une once, detruit la qualité qu'elle a de générer la Pierre, & lui donne quelque dégré de vertu pour la fondre. N°. 4. étoit tout pourri. C'étoit un morceau aſſez moû. Car la Pierre A, n'étoit pas du même dégré de dureté par-tout, ſa ſurface étant plus compacte & plus ſerrée que l'intérieur. N°. 5. avoit perdu trois grains ſur ſept. N°. 6. 2. grains ſur 6. N°. 7. 1 grain + $\frac{3}{4}$ ſur 4 + $\frac{1}{2}$. N°. 8. 3 + $\frac{1}{2}$ ſur 12 grains. N°. 9. 4 grains ſur 6. N°. 10. 2 $\frac{1}{2}$ ſur 13. N°. 11. 2 grains ſur 5. N°. 12. 3 grains ſur 12. N°. 13. 2 grains ſur 6 + $\frac{1}{2}$. N°. 14. 2 + $\frac{1}{2}$ ſur 8. N°, 15. 4 + $\frac{1}{2}$ ſur 11 grains. N°. 16, avoit perdu 4 grains ſur 14.

37. Tous ces morceaux étoient très-durs, lorſqu'ils étoient ſecs, ainſi que la croute blanche qui les couvroit. Il eſt à remarquer, que les angles & les tranchans de ceux qui étoient taillés en parallelépipedes, étoient entiérement diſſous, partout où la diſſolution avoit eu lieu ; ce que j'attribue à la facilité que trouvoit la liqueur à y mordre de chaque côté. Je les remis en digeſtion pendant treize jours : ils perdirent très-peu durant ce tems-là ; peut-être parcequ'étant ſéchés, il s'y étoit fait tout au tour une croute dure de chaux de Savon, mêlée avec ce qui en avoit été diſſous dans les premiéres digeſtions. L'urine froide que je verſois tous les matins dans les phioles, contribuoit auſſi à en retarder la diſſolution. Car le changement ſubit du chaud au froid les durcit, comme je l'ai fait voir dans mon Traité du *Calcul animal*.

38. Comme pluſieurs de ces morceaux s'étoient un peu pourris en dix jours, de même les fragmens & morceaux, que rendent quelques-uns des malades de *Mademoiſelle Stephens*, auſſibien que quelques grandes Pierres tirées de la Veſſie de ceux qui avoient pris le reméde long tems, étoient conſidérablement pourris, ſans être cependant réduits au point

de pouvoir paſſer avec l'urine *. C'eſt ainſi que les quinze morceaux, dont nous venons de parler, après être fondus à un certain point, ne ſe fondoient pas de même dans la ſuite, à proportion du tems qu'ils reſtoient en digeſtion dans le mélange de l'urine & de la lie de Savon, quoiqu'ils y fuſſent toujours couverts d'une eſpéce de glaire molle & blanche, à quoi ils ſe réduiſoient conſtamment. Il ſemble que cette glaire blanche les mettoit à l'abri du diſſolvant, en bouchant leurs pores. Mais lorſque par l'action de la Veſſie, cette glaire ou pâte en eſt une fois ôtée, l'urine impregnée du reméde de *Mademoiſelle Stephens* entre plus facilement dans le noyau ou réliquat de la Pierre.

39. J'ai obſervé que tous les matins, lorſque j'avois vuidé l'urine des phioles, il s'y trouvoit beaucoup de ſédiment, comme de la chaux, à proportion que j'y avois mis plus ou moins de lie de Savon. Il y en avoit très-peu, avec trois gouttes de lie ſur une once d'urine. Il y en avoit beaucoup, lorſque j'y mettois

* C'eſt préciſement le cas où M. Hartley s'eſt trouvé, ayant rendu depuis peu un morceau de Pierre oblong & aſſez large, qui peſoit dix-ſept grains avant que d'être ſéché, & 12 $+\frac{1}{2}$ étant ſéché.

ſix gouttes ſur une once d'urine. Dix gouttes de lie de Savon ſur une once d'urine ſans Pierre me donnoit la même pâte ou glaire. D'où il ſuit, que cette chaux ne provient pas ſeulement de la Pierre qui eſt en fonte, mais que la plus grande portion vient de la lie de Savon, & de la poudre de coquilles d'œufs, & que la pâte ou glaire qu'on remarque dans l'urine des malades de *Mademoiſelle Stephens*, eſt en grande partie l'effet du reméde.

40. Quoiqu'il y ait beaucoup de chaux dans la lie de Savon, on a cependant remarqué que ceux qui prennent le reméde, n'en rendent une quantité ſenſible, qu'après avoir uſé du reméde pendant quelques jours. C'eſt de là qu'on a conclu que le reméde commençoit alors à faire ſon effet. C'eſt-à-dire à diſſoudre, & faire rendre quelques particules de la Pierre. En voici la raiſon, ſi je ne me trompe. Le total du ſang & des autres fluides du corps ſurpaſſe de beaucoup 78 onces, qui font à peu près la quantité de ce qu'on prend & de ce qu'on rend toutes les vingt-quatre heures. Or il faut qu'une quantité proportionnée de ſels lixiviels du reméde s'employe à impregner également & ſuffiſamment ces fluides, avant que d'en pouvoir faire rendre par les urines, &

autres évacuations, une quantité approchante de celle qu'on prend tous les jours. Aussi n'en paroît-il guére qu'après trois, quatre, ou cinq jours, qu'on a commencé à user du reméde. C'est pour la même raison que les douleurs & irritations de la Vessie commencent environ dans le même tems. Ce reméde n'est pas sans doute le seul qui demande a être répété pendant quelque tems, avant que de pouvoir faire son effet, & devenir salutaire Comme toute l'urine, qui se filtre dans le grand nombre des petits vaisseaux des reins, & qui en découle par les ureteres, doit passer par le détroit du col de la Vessie, elle agit beaucoup plus sur cette partie, que sur toute autre, & cela d'autant plus, qu'elle sort avec force & rapidité, emportant avec elle les glaires qui s'y trouvent attachées, & la rendant sensible à l'impression des particules acres, qu'elle peut contenir. N'est-ce pas la raison pour laquelle cette partie souffre plus que les autres partie de voyes urinaires ?

41. Afin de déterminer par ces expériences la quantité à peu près de lie de Savon, qui doit entrer avec l'urine dans la Vessie, pour lui communiquer le pouvoir de dissoudre la Pierre, supposons qu'on

rende trente-neuf onces d'urine toutes les vingt-quatre heures, comme l'a obſervé *Monſieur Keil.* (*Medic. ſtatic. Brittan. pag.* 14. *) Suppoſons encore que la quantité perduë par la tranſpiration du corps & des poulmons eſt auſſi de 39 onces, comme il arrive à peu près dans ce Pays Septentrional. Donc le total du fluide qui entre dans le corps, ſoit en forme ſolide, ſoit en forme fluide, & qui en ſort toutes les vingt-quatre heures, ſera de 78 onces (ce qui ſurpaſſe la véritable quantité) : Et s'il n'y a que cinq gouttes de la lie de Savon pour chaque once, le nombre de gouttes ſera de 390 gouttes; quantité qu'on ne ſçauroit prendre ſans danger dans l'eau d'orge. Il y a par conſéquent peu à eſpérer de trente ou quarante gouttes par jour, où il n'y auroit pas une demie goutte pour chaque once de fluide, qui entre & ſort du corps dans vingt-quatre heures. Quoiqu'il y ait apparence que l'urine charie plus des ſels qu'on avale, que ne fait la tranſpiration du corps & des poulmons, cependant cette plus grande quantité ne ſuffiroit pas, pour donner à l'urine le pouvoir de diſſoudre la Pierre : puiſque ſi tous les ſels contenus dans trente ou qua-

* Monſieur Hales l'a trouvée telle par l'expérience.

rante gouttes de lie de Savon étoient chariés par l'urine, il n'y auroit pas une ſeule goutte entiére pour chaque once d'urine; & qu'il eſt probable qu'il faut autant de ſel alkali de lie de Savon, à proportion de l'urine, pour diſſoudre une Pierre dans la Veſſie, qu'il en faut dans une phiole.

42. D'où il ſuit, qu'on ne peut pas porter ſans danger à la Veſſie (c'eſt-à-dire, par le moyen de l'eau d'orge) une quantité ſuffiſante de lie de Savon, pour communiquer à l'urine la force de diſſoudre la Pierre. Mais l'expérience nous montre que cela ſe fait efficacement & ſans danger, par le moyen de l'huile, qui entre dans la compoſition du Savon. Car puiſque nous avons trouvé No. 28. que deux onces & deux gros de Savon contiennent les ſels alkalis de 1800 gouttes de lie de Savon, ſi on diviſe le nombre 1800 par 78, nombre des onces du fluide qui paſſe par le corps humain en vingt-quatre heures, le produit ſera 23: nombre des gouttes de la lie de Savon, mêlées avec chaque once d'urine dans la Veſſie. Dans ce calcul on ſuppoſe que chaqu'une des 78 onces de fluide, qui paſſent par le corps en vingt-quatre heures, a une portion égale de ces ſels. Mais tout le monde eſt d'accord que l'urine charie

plus de ſel, à proportion, que les autres évacuations, ſur-tout chez ceux qui ne font pas aſſez d'exercice pour exciter la ſueur, qui en enleve beaucoup. Auſſi le reméde de *Mademoiſelle Stephens* fait plus d'effet lorſque les malades prennent peu d'exercice. C'eſt pourquoi leur urine étant retenue plus long tems, fait plus d'impreſſion ſur la Pierre. Les Pierres ne ſe fondent pas ſitôt dans les Reins, que dans la Veſſie ; parceque dans celle-ci elles ſont preſque toujours couvertes d'urine, ſi on excepte les premiers momens qui ſuivent l'évacuation ; au lieu que dans les Reins, quoique le cours de l'urine y ſoit conſtant, il eſt cependant inégal, & diminue à proportion qu'on s'éloigne du tems de la boiſſon ; de ſorte que les Pierres n'y ſont pas ſi conſtamment environnées d'urine, que dans la Veſſie. De plus comme *Melle Stephens* ordonne à ſes malades de boire peu, l'urine ſera par cette raiſon plus chargée de ſels lixiviels, d'où l'on peut conclure avec probabilité, que chaque once de l'urine de ceux qui prennent deux onces & deux gros de Savon par jour, contiendra beaucoup plus de ſel alkali, qu'il ne s'en trouve dans vingt-trois gouttes de lie de Savon, que les expériences dont je viens de rendre compte,

ont démontré être ſuffiſantes, pour donner à l'urine la vertu de diſſoudre quelques eſpéces de Pierres, ſans le ſecours de la poudre, qui eſt d'elle-même un puiſſant lithontriptique. Nous avons vu ailleurs que trois gouttes de leſcive ſur une once d'urine ſuffiſoient, non-ſeulement pour lui faire perdre la qualité de générer la Pierre, mais encore pour lui communiquer quelque dégré de vertu lithontriptique.

43. Car ſoit que nous ſuppoſions que les ſels alkalis mêlés avec l'urine, ſont entiérement privés de l'huile, qui les envelopoit dans la compoſition du Savon, ou qu'ils n'en ſoient privés qu'en partie; dans l'un & l'autre cas, la quantité de ſel alkali dont j'ai parlé, ſuffira pour faire fondre la Pierre dans l'urine : puiſque le reméde de *Mademoiſelle Stephens*, avec la poudre de coquilles d'œufs, le Savon ſans poudre de coquilles d'œufs, & la poudre de coquilles d'œufs ſeule, a fondu des morceaux de la Pierre A, auſſi efficacement que la lie de Savon.

44. On ſçait que l'urine de ceux qui prennent ce reméde, eſt fort chargée de ſel alkali de Savon, comme le prouvent ſon odeur forte de ſel alkali, & la fermentation qu'elle excite avec les eſprits acides; ce que l'urine d'autres perſonnes ne

fait nullement. L'urine de Mr. Hartley qui étoit imprégnée du reméde, a fondu plusieurs Pierres, & Mr. Geoffroy en faisant l'Analyse de l'urine de ceux qui prenoient le reméde, y a trouvé beaucoup de sel fixe, tel qu'on a trouve dans la lie de Savon; & y ayant versé de l'huile de Vitriol, il s'en est formé un sel de Glauber, comme lorsqu'on verse de l'acide vitriolique sur de la lie ou lescive de Savon. D'où il suit que les sels fixes alkalis de la lie de Savon, passent en quantité, du sang dans l'urine de ceux qui prennent le reméde pendant quelque tems. Monsieur Geoffroy a aussi remarqué que la sérosité du sang de ceux qui prennent le reméde, donne un sel plus fixe, que la sérosité du sang d'autres personnes, & qu'elle est aussi plus claire.

45. Les douleurs vives que sentent ceux qui prennent ce reméde, sont encore une preuve de la grande quantité de sel alkali dont l'urine est chargée. Ces douleurs diminuent peu à peu, après qu'on a fait usage du reméde pendant quelque tems. Ceux qui se nettoyent les dents avec du Savon, font la même remarque. Le Savon leur picotte les gencives les deux ou trois premiéres fois qu'ils s'en servent. Et les femmes qui blanchissent le linge sale,

ſentent la même incommodité aux mains dans le commencement; mais cette incommodité ſe diſſipe après quelques jours, quoiqu'elles continuent à laver tous les jours, dans une très-forte lie de Savon.

46. Comme *la force diſſolvante* de la lie de Savon, n'eſt pas détruite par le mélange de l'huile qu'on fait cuire avec elle, pour en faire du Savon; on ne doit être nullement ſurpris, que le ſang qui eſt beaucoup moins ſulphureux que l'huile, ne la détruiſe point dans le corps humain. Si le ſang étoit acide, il la détruiroit efficacement, comme nous avons vû N°. 20. où la lie de Savon perdit entiérement ſa force de diſſoudre la Pierre, par le mélange d'un acide. Or dans des corps ſains, le ſang tend vers l'alkali plus que vers l'acide.

47. J'avoue que ces expériences, qui montrent quelle doit être la proportion de la lie de Savon avec l'urine, pour donner à celle-ci la force de diſſoudre la Pierre, ne prouveroient point d'elles mêmes, qu'on y eût trouvé un vrai diſſolvant; parcequ'on pourroit avec raiſon objecter, que quoiqu'un peu de lie de Savon mélée avec l'urine, lui donne la force de diſſoudre la Pierre, cependant quand on avale cette lie de Savon, elle

pourroit être tellement alterée par les différentes digeſtions, qui ſe font dans les premiéres voyes, dans le ſang & dans les autres humeurs du corps, qu'elle perdroit toute ſon efficacité. Mais puiſque l'expérience nous montre que l'urine de ceux qui ont pris le reméde, diſſoud la Pierre dans la Veſſie, & retient la force d'en diſſoudre d'autres après être rendu l'heureux ſuccès de ces différentes expériences, qui ſe confirment l'une l'autre, fournit une preuve, qui a toute la force de la demonſtration.

48. Ainſi, quoique le Savon diſſolve réellement une Pierre hors du corps, nous ne concluerions pas qu'il produit le même effet dans le corps, ſi l'expérience ne nous en avoit donné des preuves inconteſtables. Car il y a des eaux qui fondent des Pierres hors du corps, & n'y font nulle impreſſion quand on les boit. Et il ſe trouve des Pierreux, qui ne font uſage d'autre boiſſon que de l'eau claire.

49. Un morceau de la Pierre A, péſant 10 grains $\frac{1}{2}$, a été fondu en quinze jours dans une décoction de Savon d'Alicant & de poudre de coquilles d'œufs calcinées. Tout le morceau fut réduit en une pâte blanche, excepté un petit noyau, qui étoit pourri.

50. Un autre morceau, pesant huit grains, a été dissoud au même tems dans une décoction de Savon d'Alicant, sans la poudre des coquille d'œufs.

M'étant assuré par ces expériences, que le Savon étoit un vrai dissolvant de la Pierre, je voulois aussi sçavoir quelle quantité il en falloit, pour communiquer cette vertu à l'urine. Mais j'étois fort surpris de voir que le Savon ne se fondoit pas dans l'urine, ni à la chaleur de la digestion, ni à celle de l'ébullition. Un morceau de Pierre que j'avois mis dans ce mélange, s'y pourrit dans deux heures & demie d'ébullition; mais il en arriva autant à un autre morceau, que je fis bouillir dans de l'urine sans Savon. D'où l'on peut inférer, que le Savon se dépouille de la plus grande partie de son huile, avant que de se mêler avec l'urine dans la Vessie.

Je mis un morceau de la Pierre A, dans du Savon liquide, où il resta plusieurs jours à une chaleur digestive, sans en recevoir aucune impression sensible.

51. Je mis aussi un morceau de la même Pierre A dans de l'eau, avec de la poudre des coquilles d'œufs (ce que j'ai répété souvent) le laissant pendant quarante jours à une chaleur de digestion,

ſans pouvoir remarquer que ce mélange eût fait la moindre impreſſion ſenſible ſur la Pierre.

Une eau de chaux, faite d'une partie de la même poudre de coquilles d'œufs calcinées, ſur douze parties d'eau verſée par inclination, fit en cinq jours une impreſſion très-ſenſible ſur un autre morceau de la Pierre A. J'ai ſouvent réiteré cette expérience avec la poudre de *Mademoiſelle Stephens*, qui n'étoit que d'une moyenne force, & cependant j'y ai toujours obſervé le même ſuccès. D'où il ſuit, que c'étoit la croute de chaux, qui s'étoit attachée à la Pierre, dans le cas raporté ci-deſſus, qui en avoit empêché la diſſolution. Monſieur Hartley a remarqué la même choſe *. Un autre morceau de la même Pierre ſe fondit preſque entiérement en trois jours, dans de l'eau qu'on avoit verſée ſur la poudre de coquilles d'œufs, ſortant du feu d'un Maréchal, où on l'avoit fait calciner une heure & demie. La force diſſolvante de cette poudre étoit aſſez grande, pour pénétrer dans la ſubſtance de la Pierre, malgré la chaux qui la couvroit. Une eau de chaux, de cette poudre nouvellement faite, faiſoit fondre plus vitement les morceaux de Pierre,

* A view of the preſent- évidence p. 157.

que l'on y mettoit, que celle qu'on faiſoit d'une poudre de coquilles, expoſée pendant deux mois à l'air, ſelon la méthode de *Mademoiſelle Stephens*.

J'ai fait les mêmes expériences avec l'eau de chaux, faite de la craye ordinaire. Les morceaux de la Pierre A s'y fondoient, & s'y pourriſſoient dans ſix jours juſqu'au milieu. Mais ces mêmes eaux ne faiſoient nulle impreſſion ſur les morceaux de la Pierre B, pas même celles qui étoient d'une force double.

L'eau de chaux eſt un puiſſant fondant des Pierres, ſi on en excepte celles qui ſont d'une extrême dureté, comme étoit la Pierre B; & plus la chaux eſt récente, plus elle a de vertu lithontriptique.

L'eau de chaux, faite de la chaux qu'on apporte à Londres, n'eſt pas ſi forte que celle de la chaux qu'on fait dans beaucoup de campagnes. Je crois que la chaux de coquilles d'œufs, ou autres ſubſtances animales, eſt plus pure & plus homogéne, que celle qu'on fait de craye.

Puiſqu'on prend l'eau de chaux intérieurement en aſſez grande quantité ſans danger, il y a apparence qu'elle peut agir ſur les Pierres contenues dans la Veſſie, parceque la chaux contenue dans le Savon le fait.

On

On pourra faire l'eau de chaux plus ou moins forte, & la donner en plus ou moins grande quantité, avec, ou ſans Savon ; ſelon que l'expérience le fera voir plus convenable. Peut-être ne ſeroit-il pas néceſſaire, de donner le Savon en auſſi grande quantité ; qu'on fait aujourd'hui. lorſqu'on le fera diſſoudre dans de l'eau de chaux, ce qui rendroit le reméde moins dégoutant. J'ai fait bouillir de l'eau de chaux à part, & ſans mélange, pendant aſſez de tems pour y faire fondre du Savon, & j'ai trouvé qu'elle n'avoit pas perdu ſa vertu lithontryptique.

Le Savon étant déterſif & laxatif, comme l'eau de chaux eſt aſtringente, on pourra les combiner tellement enſemble, que ni l'une ni l'autre de ces qualités oppoſées ne produiſe aucun effet : au lieu que la vertu lithontryptique, qu'ils poſſédent tous les deux, n'en ſouffrira point, peut-être en ſera-t-elle augmentée.

Les anciens Chymiſtes n'ignoroient pas, que la chaux vive étoit un puiſſant diſſolvant de la Pierre. Ils en faiſoient beaucoup de préparations pour cet uſage ; mais ne ſçachant point les conduire à la Veſſie en aſſez grande quantité, ſans riſquer la vie des malades, ils ne les ont point adminiſtrées. *Mademoiſelle Stephens*

a été aſſez heureuſe pour trouver ce qui leur manquoit.

Nicaſius le Febure, Profeſſeur en Chymie & Apothicaire de la Maiſon de Charles II, parlant des vertus d'une préparation de chaux vive *, dit, » que ceux » qui en uſeront, ſeront étonnés, que la » nature ait caché un ſi grand myſtére, » dans une choſe auſſi mépriſable que la » chaux vive. Ce qui a fait dire à Pa- » racelſe, après une profonde réfléxion, » qu'on rejettoit, & qu'on fouloit aux » pieds une telle Pierre, ou un tel cail- » lou, qui rapporteroit plus de revenu » qu'une Vache, ſi on ſçavoit les myſtéres » que Dieu & la Nature y avoient cachés.

On ſçait que les coquilles d'œufs ſéchées & miſes en poudre, ont été ſouvent ordonnées contre la Pierre; mais je ne trouve pas qu'on les ait jamais preſcrit en chaux, avant *Mademoiſelle Stephens.*

52. L'Huile n'a rien qui tienne du *Menſtrue* de la Pierre, c'eſt pourquoi je ne l'ai pas examinée.

53. Je mis une demie once d'huile de Lin dans une phiole, & verſai deſſus douze gouttes de lie de Savon. Sur une autre once, que j'avois miſe dans une autre phiole, je verſai vingt-cinq gouttes

* Corps de Chymie, 2. *Part. p.* 116.

de la même lie, & ſur une troiſiéme once dans une troiſiéme phiole, j'en verſai encore 50. gouttes. Je jettai d'abord un morceau de Pierre dans chaque phiole, & je remarquai qu'ils furent pourris & preſque diſſous dans peu de jours; parce que ſans doute l'huile & la lie de Savon, n'étant pas encore mêlées & incorporées enſemble, la lie de Savon ſaiſit d'abord & fondit la Pierre. Car lorſque je leur donnois le tems de s'incorporer enſemble par une chaleur douce, avant que d'y jetter les Pierres, le mélange ne faiſoit nulle impreſſion ſenſible ſur les Pierres, quoiqu'il y eût depuis 300. juſques à 400. gouttes de lie de Savon ſur une demie once d'huile.

Mais quoique ce mélange n'ait point de vertu lithontryptique, cependant l'huile peut être un véhicule très-propre, pour conduire la lie de Savon dans la Veſſie, puiſqu'elle s'en ſépare par la circulation. J'ai oüi dire, qu'on avoit donné avec ſuccès 700. gouttes de lie de Savon par jour, dans un mélange d'huile d'olives, & d'eau douce.

Monſieur Geoffroy aſſure qu'il ſçait faire un Savon liquide de trois gros de ſel de ſoude, & une once, quatre gros, quarante-cinq grains & demie d'huile d'oli-

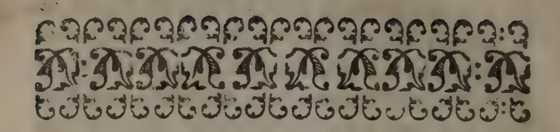
ves, qui ne ſera pas ſi dégoutant que le Savon d'Alicant. Mais comme ce ſel ſeroit deſtitué de la force, que la chaux donne au ſel de la Potaſſe dans la lie de Savon, il ſeroit à craindre qu'il ne fût pas efficace. Que ſi au lieu de ſel de Kali, on ſe ſervoit de ſel deſſéché de lie de Savon, il y a apparence que le mélange auroit le pouvoir de diſſoudre la Pierre. Et s'il étoit moins deſagréable que la décoction du Savon d'Alicant, ce qui eſt fort douteux, il devroit lui être préferé. Mais quelque eſſai qu'on faſſe pour perfectionner ce Reméde, il ſera toujours à propos de chercher quelle proportion eſt néceſſaire, pour donner la force diſſolvante à l'urine du corps. Après cela, il faut voir ſi l'urine de ceux qui le prendront intérieurement, fermentera avec des eſprits acides, & diſſoudra des Pierres qu'on y mettra, comme faiſoit celle de Monſieur Hartley. Car tout remede qui communique à l'urine de celui qui le prend la force de diſſoudre la Pierre hors de la Veſſie, la lui fera auſſi fondre dans la Veſſie.

55. Un morceau de la Pierre A reſta dix ſemaines dans de l'eau de pluye, à une chaleur de digeſtion, ſans en recevoir la moindre impreſſion.

56. Comme il m'a paru que toute la force du Reméde consiste dans la lie de Savon, je ne me suis pas donné la peine d'examiner les semences brûlées, &c. qui sont de peu de conséquence. Je n'ai pas cru non plus qu'il fallût examiner le miel, quoique Monsieur Geoffroy remarque que les pillules de Savon avec du miel sont ce qui fait le plus d'effet dans les cas de Gravelle, dans lesquels il ne sert que comme un détersif.

57. Je souhaite que ces recherches soient de quelque utilité dans une affaire aussi importante. Je ne doute nullement que les Medecins, à qui uniquement il appartient de chercher les moyens les plus sûrs d'administrer ce Reméde dangereux, ne le perfectionnent beaucoup. Je n'ai agi qu'en Physicien en tout ce que j'ai fait, excité par l'importance du sujet, & par le desir d'être utile au genre humain.

FIN.



EXPERIENCES DE M. CANTWEL

SUR LA MÊME MATIERE.

LE Reméde de *Mademoiselle Stephens* m'a été annoncé en 1735. pour la premiére fois. L'année suivante Monsieur *Shavv* Medecin de Londres, & nommé depuis par le Parlement pour examiner ce Reméde, m'écrivit qu'il en avoit vû des effets étonnans. Je me le fis apporter de Londres la même année; mais je n'osai pas m'en servir, parce que je n'en sçavois pas la composition. En 1738. étant appellé à Londres pour traiter un malade de conséquence, d'une maladie où on l'avoit manqué jusqu'à trois fois, je visitai plusieurs personnes qui avoient pris le Reméde de *Mademoiselle Stephens*, & malgré

l'oppoſition que j'y trouvai parmi mes Confreres, j'en conçus une idée favorable, & pris la réſolution de l'eſſayer auſſitôt que l'occaſion s'en préſenteroit. Quelque tems après mon retour à Paris, on m'envoya la Recette de *Mademoiſelle Stephens*, qui venoit de vendre ſon Secret au Parlement d'Angleterre. Je l'avois déja donné avec ſuccès à un homme attaqué de la *Gravelle*. Les occaſions d'en faire de nouvelles épreuves ſe multiplioient tous les jours. Je le donnai au commencement tel que *Mademoiſelle Stephens* me l'envoyoit. Après cela, je le préparai chez moi, & enfin le dépouillant de tout ce fratras de plantes, de feuilles, de bayes, de fleurs & de grains, que *Mademoiſelle Stephens* y faiſoit entrer, je ne donnai que la Poudre & le Savon d'*Alicant* en décoction, en pillules ou rapé. Je compris bientôt l'inutilité de la Poudre, que je ne regardois plus que comme un *Abſorbant*. J'en marquai mon ſentiment à M. *Hartley*, & ne voulant pas me contenter d'une ſpéculation dénuée d'expérience, je fis prendre de la décoction ſavoneuſe ſans poudre, pendant pluſieurs mois, à un malade convaincu d'avoir une Pierre dans la Veſſie, & je le gueris radica-

lement. Il y a apparence que la chaux de coquilles d'œufs feroit l'effet toute feule, fi on en pouvoit donner une affez grande quantité, & la continuer fans l'amortir, comme fait *Mademoifelle Stephens*. C'eft ce que la nature de la chaux vive ne permet point. Quand on la donne fufée trois fois par jour pendant quelques femaines, elle conftipe & échauffe extraordinairement. Si à la place de la chaux ordinaire, on fe fervoit de celle de coquilles d'œufs, ou de quelque autre chaux animale, pour faire du Savon, je crois que le Reméde en feroit plus efficace, au même temps qu'on feroit à l'abri des inconvéniens, que la chaux caufe quand on la donne en poudre, & fans autre mélange que du vin blanc. J'ai quelque efperance de rendre ce Reméde moins dégoûtant, & après tout ce que j'en ai vû, & ce que j'en vois tous les jours, je ne pourrai jamais m'empêcher de le croire très-utile, & préférable à la *Taille*, par raport aux perfonnes qui auront paffé l'âge de quinze ans. Non que je prétende bannir cette opération de chez tous les adultes, ni de chez tous les vieillards; mais parce qu'il me paroit raifonnable de tenter un Reméde, qui eft toujours innocent, & fouvent efficace, avant

que de paſſer à une opération qui eſt toujours infiniment dangereuſe, & très-ſouvent inutile. Je crois fort qu'il y a des eſpeces de Pierres, que le Reméde Anglois n'eſt pas capable de diſſoudre, ou de briſer ; & je ſuis convaincu qu'il y a des gens qui ne ſçauroient en ſupporter l'uſage. Mais il n'y a nulle marque par laquelle on puiſſe reconnoître le degré de dureté des Pierres, tandis qu'elles ſont renfermées dans la Veſſie ; & avant que d'avoir fait uſage du Reméde, on ne ſçauroit dire s'il eſt contraire, ou convenable, au tempérament du malade.

Comme la cherté du Reméde a empêché juſqu'à préſent que les pauvres ne puſſent tirer aucun avantage de cette découverte, je donnerai ici la façon de faire la décoction ſavonneuſe, dans laquelle conſiſte toute l'efficacité du Reméde, afin que chacun puiſſe ſe médicamenter à peu de frais.

Prenez deux onces, ou deux onces & demie de Savon d'*Alicant* : coupez-le par tranches, faites-le bouillir dans trois chopines d'eau de riviere, que vous réduirez à trois demi-ſeptiers. Vous les prendrez en trois priſes de demi-ſeptier chacune, à huit heures de diſtance l'une de

l'autre, & à quelque diſtance des repas. On pourra adoucir cette décoction avec du miel, du ſyrop de Guimauve, ou de Capillaire.

Je ſuppoſe que la livre de Savon coûte trente ſols. Elle contient ſeize onces. Si on ne prend que deux onces par jour, la livre durera huit jours, & le Reméde ne coûtera que trois ſols, neuf deniers par jour. Si on a le Savon à vingt ſols la livre, le Reméde ne coûtera que deux ſols & demi par jour; & ſi on peut l'avoir à dix ſols, le Reméde ne coûtera que quinze deniers par jour, ou cinq deniers la priſe, ou trente-ſept ſols & demi par mois, c'eſt-à-dire, vingt-deux livres, dix ſols par an.

Il arrive ſouvent pendant l'uſage de ce Reméde des accidens, qui pourroient obliger le malade à avoir recours au Médecin; mais je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas de Médecin, qui refuſât ſon avis à un pauvre. Pour moi, j'offre le mien *gratis* à tout le monde, & je répondrai ſans intérêt à tous les mémoires qu'on m'envoyera ſur ce ſujet, pourvû qu'on affranchiſſe les lettres qu'on m'écrira.

Voici les expériences que j'ai faites chez quelques uns des malades à qui j'ai adminiſtré ce Reméde.

Je ſciai en pluſieurs morceaux deux Pierres que Monſieur Boudou Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu, m'avoit envoyées. L'une étoit ſolide, très-dure & d'une ſurface liſſe & compacte ; l'autre étoit plus molle, moins ſolide, & d'une ſurface inégale & muriforme.

Je mis un morceau de chacune de ces Pierres dans l'urine d'un Etranger, à qui je donnois le Reméde en queſtion. Avant le trentiéme jour j'obſervai que l'intérieur en étoit devenu un peu molaſſe, & qu'au bout de deux mois leur poids étoit conſidérablement diminué.

Un autre morceau de ces Pierres, mis dans l'urine d'un Valet de Chambre de cet Etranger, peſoit plus à la fin des deux mois, & étoit couvert d'une croute mince, de la couleur du ſédiment qu'on obſervoit dans le vaſe deſtiné à recevoir ſes urines. Ce Valet de Chambre ne prenoit point le Reméde de Mademoiſelle Stephens.

Deux morceaux de ces Pierres, mis dans l'urine d'un autre Etranger qui prenoit le Reméde, étoient plus poreux, & moins peſans à la fin des deux mois. Mais ils n'avoient pas tant perdu de leur denſité & de leur poids, à proportion de leurs

maſſes, que les deux autres. Ce dernier n'étoit pas auſſi exact à prendre le Remède, ni auſſi reglé dans ſa façon de vivre, que le premier.

Il avoit auſſi un Valet de Chambre qui ne prenoit pas le Reméde. Je mis dans l'urine de ce Domeſtique un morceau d'une de ces Pierres. Au bout du terme déja marqué, ce morceau peſoit plus à proportion, que celui que j'avois mis dans l'urine de l'autre Valet de Chambre. La croute formée autour étoit plus épaiſſe, & l'on y voyoit reluire de petits corps qui paroiſſoient des ſels. Il eſt à obſerver que ce Valet de chambre avoit la gravelle.

Deux morceaux de ces Pierres, mis dans l'urine d'un Chirurgien, qui prenoit le reméde de Mademoiſelle Stephens, ſubirent à-peu-près les mêmes changemens, que dans le ſecond exemple rapporté ci-deſſus. Les verres dans leſquels ces dernieres Pierres trempoient, étoient ſouvent expoſés à l'air froid, & l'urine ſe trouvoit gelée le matin.

Une Pierre renale de la groſſeur d'un noyau de prune, que ce même Chirurgien avoit renduë, ſe fondit entiérement dans ſon urine imprégnée du reméde, en moins de quarante jours. Le verre où trem-

poit cette Pierre, étoit ordinairement ſur la cheminée.

Deux morceaux mis dans l'urine de *Mademoiſelle Rottier*, fournirent les Phénomênes ſuivans.... 1°. Au bout d'un mois il ne parut point que l'urine eût produit le moindre effet ſur eux. Je les retirai & les laiſſai ſécher, & puis je les peſai. Le morceau de la Pierre la plus compacte & la plus ſolide, peſoit près de deux grains moins, & le morceau de la Pierre la plus molle, quatre grains moins, que quand je les avois mis tremper dans l'urine. 2°. Je les y remis une ſeconde fois, & après deux mois je remarquai que la ſubſtance intérieure de l'une & de l'autre s'uſoit inſenſiblement. 3°. Au commencement du quatriéme mois, les interſtices des élévations muriformes du morceau le moins ſolide ſe creuſoient de plus en plus, & l'intérieur ſe détachoit en aſſez grandes particules. 4°. Vers la fin de ce mois une petite épingle introduite dans un de ces trous répandus ſur la ſurface extérieure, paſſa par toute la ſubſtance du morceau. Je remarquai auſſi qu'il ſe faiſoit une petite fente à la ſurface extérieure. 5°. Avant la fin du cinquiéme mois, le morceau muriforme fut tout diviſé en frag-

mens, dont le plus grand étoit moindre que quelques-uns de ceux que *Mademoiselle Rottier* avoit rendus. 6°. L'intérieur du morceau solide étoit fendu avant la fin du septiéme mois. 7°. Le huitiéme mois je vis tomber quelques écailles très-minces de la surface extérieure de ce morceau, & bien-tôt après toute la coque parut divisée en couches, qu'on distinguoit aisément les unes des autres.

M. Guerin, Chirurgien Major de la Charité, ayant été avec moi voir *Mademoiselle Rottier*, objecta que pour être en droit de conclure des effets qu'avoit l'urine imprégnée du reméde de Mademoiselle Stephens, , que cette même urine avoit la vertu de dissoudre les Pierres dans la Vessie, je devois m'être servi de Pierres entiéres, & non pas de fragmens, comme j'avois fait. Il me donna en même tems une Pierre entiére, qui avoit trempé deux mois dans l'urine d'un petit Garçon, à qui il avoit donné à la Charité le Reméde en question. Pendant le long intervalle que cette Pierre avoit séjourné dans l'urine de cet enfant, elle n'y avoit souffert aucune altération, du moins sensible. Je la mis dans l'urine de *Mademoiselle Rottier*, où en moins de

quatre jours elle ſe diviſa en trois morceaux.

Il eſt à remarquer que dans toutes ces Expériences on changeoit l'urine une fois par jour ; qu'en changeant celle de *Mademoiſelle Rottier*, on avoit ſoin de laiſſer tomber au fond du vaſe, où elle étoit d'abord reçûë, tout le ſédiment, & de ne prendre que la partie la plus claire de ſon urine, qu'on faiſoit même filtrer avant que de la verſer ſur les Pierres qu'on expoſoit à ſon action.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre : Nouvelles Expériences ſur le Reméde de MADEMOISELLE STEPHENS ; par Monſieur HALES, Auteur de la Statique des végétaux, traduites de l'Anglois par Monſieur CANTVVEL, Médecin ; *Ces Expériences étant d'une grande utilité pour le Public, j'eſtime qu'on doit en permettre l'impreſſion. A Paris, ce* 18. *Mai* 1742.

CASAMAJOR.

JUGEMENT DE M. BOYER, Médecin ordinaire du Roi, ſur cet Ouvrage.

LE Public ſera redevable à Monſieur CANTWEL, *Médecin de la Faculté de Paris, qui eſt l'Auteur de cette Traduction, de lui avoir communiqué des Expériences curieuſes, qui peuvent concourir également à la perfection du Reméde, & à en rendre la pratique plus aiſée, moins deſagréable, peut-être plus sûre & plus courte. A Paris, ce* 27. *Avril* 1742.

BOYER.







